00081628

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

ALLEMANDE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,
PRÉCÉDÉE D'UN PARALLÈLE ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE,
ET SUIVIE D'UNE TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

81628

PAR

A. Peschier.

TOME PREMIER.

V. C. 5

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

Paris.

AB. CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 68.

Genève.

MÊME MAISON, AU HAUT DE LA CITÉ.

1836

00081628

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.*

ALLEMAGNE.

MM.	Exemplaires.
Le Baron Lamotte Fouqué,	1
Charles Mumm.	1
Adolphe Metzler.	1
Weitzel, prof.	1
Charles Kessler.	1
Schmerber, libraire, à Francfort.	56
Ruegger.	1

ANGLETERRE.

Miss Fitzgerald.	1
Nevile Reid, Esq.	1
Sir Robert H. Inglis, Baronet.	1
Hon. Mrs. West.	1
Frédéric R. West, Esq.	4
Miss J. M. Johnston.	2
Hon. et Rev. H. A. Napier.	4

* En publiant les noms ci-dessus, nous ne faisons que céder à un sentiment bien naturel de reconnaissance envers ceux dont la bienveillance nous a secondé dans la publication de cet ouvrage.

MM.	Exemplaires.
Rever. C. E. Keene.	1
Hon. Mrs. Pechell.	1
La comtesse de Haddington.	1
Rever. Dr. Longley.	1
Rever. Edward Denison.	1
Rever. Dr. Burton.	2
Rever. George Tyndall.	1
Parker.	1
Rever. John Hunter.	1
Moore.	2
Whittle.	1

FRANCE.

LL. AA. RR. les Princesses Clémentine et Marie.	2
M. Guizot, ministre de l'instruction publique.	12
M. Odier Sillem.	1
M. Edouard Monod.	1

ITALIE.

P. Vieusseux, de Florence.	2
A. Barde.	1
P. Fausch.	1
Ulrich.	1
Jean Samadet.	1
Louis Senn.	1

SUISSE,

GENÈVE.

MM.	Exemplaires.
Le Fort, conseiller d'état.	1
Petit-Senn.	1
Töpffer, prof.	1
Cellérier, prof.	1
Odier, ancien syndic.	1
Vieusseux-Colladon.	2
Peschier, Charles, Dr. Méd.	2
Butini-De la Rive.	2
Butini père.	1
Mlle Turrettini-Sales.	1
Mlle Lullin-Long.	1
De Végobre.	1
Venel, instituteur.	1
Pons, pasteur.	1
Gautier, prof.	1
Hentsch, Charles.	1
Lombard, Dr. Méd.	1
Buisson, avocat.	1
Dupin, Dr. Méd.	1
De Roche-Lombard.	1
Mad. Abauzit	1
Chenevière, prof.	1
Pasteur-Mousson.	1
Odier-Céard.	2

MM,	Exemplaires.
Masbou, syndic.	1
Mad. Vieusseux-Gravier.	1
Tronchin de Bessinge.	1
De Luc-Boisdechêne.	1
De la Rive, Théodore.	1
Picot, ministre.	1
Serres, Auguste.	1
Mad. Rillet-Hubert.	1
Hess.	1
De la Rive, prof.	1
Naville-Boissier, fils.	1
Le baron Grenus.	1
Sales, de Galatin.	1
Vieusseux-Bertrand.	1
De Sismondi, prof.	1
Naville, pasteur.	1
Mad. Broé-Bertrand.	1
Mad. Castan-Rilliet.	2
Girod, syndic.	1
Bapt. Vieusseux.	1
Pelletier.	1
Pictet, de Sergy.	1
Duvillard, prof.	1
Melly.	1
Bertrand-Boissier.	1
Prévost, prof.	1
Mlle Boisdechêne.	1
Mad. Sarrasin-Maurice.	1
Le baron Maurice.	1

MM.	Exemplaires.
Viollier.	1
Mad. De Roche-Joly.	1
Mad. De Roche-Patron.	1
Lombard-Morin.	1
Mad. Krieg-Fazy.	1
Lavit, pasteur.	1
Thérenïn, père.	1
Munier, prof.	1
Beurlin-Barde.	1
Matthey.	1
Colladon, Dr. Méd.	1
Bouvier, pasteur.	1
De Châteauvieux-Maurice.	1
Boisdechêne, Théodore.	1
Boissier, prof.	1
Marjolin, George.	1
Claparède, pasteur.	1
Mlle Rath.	1
NEUCHATEL.	
Fréd. Guebhard.	1
VAUD.	
Mad. Rivier, la mère.	1
Rivier, Théod.	1
Mlle Burnand, de Sepey.	1
Nicoty, Dr. à Vevey.	1
Gindroz, prof.	1

A M. LE BARON

Lamotte Fouqué,

HOMMAGE

D'ESTIME ET DE RECONNAISSANCE

De son dévoué serviteur,

A. PESCHIER.

L'auteur de cet ouvrage ne s'est fait aucune illusion sur l'étendue et les difficultés de la tâche qu'il a prise en main. Sans doute, parmi ses lecteurs, plus d'un le taxera d'outrecuidance, pour s'être flatté qu'il ne lui serait peut-être pas tout-à-fait impossible de ne pas échouer dans une entreprise devant laquelle bien d'autres courages ont déjà défailli. Il n'ignore point non plus quels reproches l'attendent, en Allemagne surtout, pour avoir resserré dans un cadre aussi étroit tous les trésors d'une littérature assez riche de son propre fonds pour rivaliser avec les plus vieilles littératures de l'Europe: il sait qu'on l'accusera d'avoir fait entrer, dans l'espace de deux volumes, le génie allemand rapetissé, dépouillé, ébranché, pour ainsi dire,

et de l'avoir emboîté, tant bien que mal, dans de maigres compartimens.

Tout cela est vrai peut-être ; mieux eût valu sans doute un ouvrage de plus longue haleine, vingt-cinq ou trente volumes in-8°. Mais est-il sûr qu'un plan aussi vaste, et à l'accomplissement duquel une vie entière à peine suffirait, trouvât le même accueil que ces deux modestes tomes, auprès de ceux qui cultivent par goût la langue de Goethe et de Jean Paul? Voltaire, qui souhaitait aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes, aurait jugé peut-être que deux volumes étaient encore de trop.

En se mettant à l'œuvre pour combler une lacune qui lui a paru exister depuis long-temps dans l'histoire des littératures européennes, l'auteur s'est aussi résigné d'avance à subir les traits de cette critique, héritage du siècle dernier, qui s'attache beaucoup plus à la forme qu'au fond, au langage qu'à la pensée, et au tribunal de laquelle des recherches utiles et des travaux consciencieux obtiennent rarement grâce en faveur d'un style peu châtié, peu moderne, et de quelques phrases qui sentent l'étranger. Cette catégorie de juges est nombreuse, mais ce n'est pas à leur intention que ces deux volumes sont écrits.

Il est une autre classe de personnes graves, studieuses, posées, qui ne s'arrêtent pas, comme le vulgaire des lecteurs, à la surface d'un livre, mais qui creusent parfois au-delà pour y découvrir la pensée de l'auteur, et qui savent lui rendre justice, quand bien même sa phrase aurait une allure provinciale ou qu'il *manquerait à parler Vaugelas*. Ceux-là, si leur expérience ne le leur a déjà révélé, se doutent du moins de tout ce qu'il en coûte pour parcourir en entier ce

nouveau monde de la littérature, dont Mme de Staël fut le Christophe Colomb, et dont son coup d'œil d'aigle nous signala les richesses et l'étonnante fécondité, laissant à ses successeurs le soin difficile de tracer cette géographie de l'Allemagne littéraire qui fut long-temps pour la France un pays inconnu.

Nul ne l'ignore en effet; les oracles allemands ne sont pas toujours clairs, et l'on franchit souvent d'arides déserts avant d'entendre la voix du Dieu. Puis il faut dissiper ces brouillards dont l'intelligence germanique aime à s'envelopper, dégager sa route des ronces et des broussailles, et de cette multitude de plantes parasites qui végètent d'ordinaire sur le sol allemand. Il faut souvent faire luire quelque rayon lumineux sur une vérité qui se cachait dans l'ombre, aider une pensée juste et vraie à sortir des vapeurs qui l'offusquent et nous la dérobent, raffermir le lecteur flottant entre deux solutions également probables, et séparer l'ivraie du bon grain, sans se laisser égarer par des préventions ridicules ou par un patriotisme mal entendu.

Cette besogne, disons-le sans vain orgueil comme sans fausse honte, cette besogne n'est pas tellement aisée, qu'on ne doive ni reconnaissance ni secours à celui qui ne recule pas à l'idée de s'en charger; et s'il a su s'affranchir de toute ambition littéraire ou autre, s'il n'a songé qu'à venir en aide à ceux qui, trouvant cette littérature allemande bien rude et bien escarpée, s'arrêtent tout haletant sur le flanc de la montagne, s'impatientent, perdent courage et s'apprêtent à redescendre dans la plaine en jurant de bonne foi qu'il n'y a rien là haut : s'il n'a voulu que leur tendre la main et leur frayer une route par où ils puissent gravir la

côte plus aisément, n'aura-t-il pas droit à quelque indulgence de la part de ses lecteurs, témoins et juges de ses efforts désintéressés?

Toutefois, loin de lui la pensée qu'il soit le seul à les guider dans le sentier rude et tortueux qui mène à quelque plateforme d'où l'on contemple à loisir cette nature parfois un peu sauvage, ces admirables monumens hérissés de sommités à pic ou creusés d'abîmes sans fond. — Aujourd'hui qu'une large brèche a été faite, par une illustre amazone, dans cette grande muraille de la Chine que de beaux esprits avaient élevée à grands frais autour de la France intellectuelle, l'enthousiasme pour la cause des lettres allemandes a succédé bien vite à ce despotisme brutal, véritable anachronisme de mœurs, qui les proscrivit si long-temps, et qui fermait la porte à d'illustres génies. Benjamin Constant, Loëve Veimars, Ampère, Saint-Marc Girardin, Philarète-Chasles, Marmier, Barante, se sont montrés jaloux de venger les muses voisines de l'affront qu'elles avaient souffert, et leur noble patronage les a guidées dans cette France dont l'hospitalité est devenue proverbiale.

Aussi que de soins délicats et ingénieux pour réparer une si longue injustice! quel zèle ardent pour une cause si digne d'intérêt! Combien d'efforts heureux pour aplanir la route à cette littérature nouvelle qui avait passé le Rhin et qui s'avançait en France au bruit des applaudissemens! Jamais tête couronnée fut-elle accueillie avec plus d'enthousiasme et de ferveur? Les uns lui ouvrent à deux battans les portes de ce sanctuaire où Corneille, Racine et Voltaire régnèrent tant d'années en souverains quelque peu absolus, et Marie Stuart, Guillaume Tell, Jeanne d'Arc, don Carlos,

montent sur cette scène française occupée depuis des siècles par les Grecs et les Romains. L'âme brisée de Faust trouve un éloquent interprète de ses regrets déchirans et de ses douloureuses pensées. Jean Paul n'est plus une énigme pour la France, grâce à la sagacité d'un traducteur habile qui, luttant corps à corps avec ce rude jouteur, a su lui arracher le secret de ses émotions si profondes et si vraies. Le fantastique Hoffmann nous arrive aussi avec tout le cortége d'images confuses, grotesques, angéliques, difformes, bouffonnes, joviales, sombres, éclatantes, bigarrées, qui peuplaient son imagination. Sous la plume de M. Edgard Quinet la prose grave de Herder s'est déroulée majestueusement. Niebhur, cet illustre citoyen de Genève, est désormais acquis à la France, et l'échafaudage, si péniblement construit par les historiens de Rome, s'écroule pour faire place à l'ingénieux système du savant professeur dont l'Allemagne est en deuil. Enfin d'honorables littérateurs, désireux de réaliser pour les contrées septentrionales le plan que les rédacteurs de la *Revue Britannique* avaient conçu et mis si habilement à exécution pour faire connaître l'Angleterre à la France, ont tourné leurs regards vers ce Nord d'où la lumière nous vient aujourd'hui, et où se fait entendre la voix des Gans, des Savigny, des Ritter, des Thibaut et des Neander.

La *Revue Germanique*, et plus tard la *Revue des Etats du Nord*, ont satisfait à cet immense besoin d'alimens intellectuels, abondans et solides, qui tourmente notre siècle si avide de nouveautés. Cette dernière surtout s'attache à devenir l'écho fidèle des opinions du Nord, à reproduire ses créations et ses idées, ses luttes, ses querelles, ses aspira-

tions vers l'avenir, ses regrets pour le passé, ses recherches laborieuses et ses saillies originales.

Mais au milieu de tant d'efforts généreux, comment donner un centre commun à ces recherches? Autour de quel point viendront se grouper les tentatives isolées de tant d'honorables écrivains qui n'examinent qu'une face de la littérature allemande, et ne montrent au public qu'un coin de ce riche domaine encore inexploré? Où est le livre qui nous offrira le tableau complet de ces richesses littéraires? où l'on puisse étudier, le fil de l'histoire à la main, le développement graduel de l'esprit germanique, l'épier dans sa marche souterraine et le surprendre dans ses mystérieuses élaborations? Serait-ce l'*Allemagne* de Mme de Staël? mais les données de cette femme célèbre sont insuffisantes, comme on l'a déjà remarqué; malgré l'éclat de l'instinct lumineux qui les a dictées. Doit-on butiner de *Revue* en *Revue* les élémens épars d'une histoire de la littérature allemande, pour recomposer à grand'peine l'édifice dont les matériaux gisent çà et là, attendant qu'une main amie les rassemble et les relève? Non, certes, et c'est là le motif qui nous a mis la plume à la main, ou si l'on préfère, c'est là notre excuse pour avoir osé aborder une entreprise qui n'est pas sans péril, et dont le moindre est de demeurer infiniment au-dessous d'une tâche aussi vaste et aussi compliquée.

Deux mots encore, et nous finissons.

Il nous arrivera souvent, dans le cours de cet ouvrage, de coudoyer quelques grandes renommées qui sont descendues sur le même terrain que nous, de les appeler à notre aide, et, pour nous faire pardonner tant de faible prose, de mettre à contribution, en les citant, leurs sentimens et leurs

pensées. Nous fera-t-on un crime de ne pas avoir fui, par une pruderie mal entendue, un voisinage parfois dangereux? d'avoir préféré leur travail au nôtre, et substitué à notre opinion individuelle le fruit des recherches de ces vétérans de la littérature qui ont conquis le grade élevé dont ils jouissent, à la pointe d'une plume ingénieuse ou savante? Il nous a semblé que leur voix, en se mêlant à la nôtre, lui donnerait plus de poids et plus de gravité; que nous aurions quelques chances de plus d'être écouté avec faveur et intérêt, quand à notre jugement, qui peut être suspect, à nos assertions qui doivent paraître hasardées, viendrait se joindre l'imposant témoignage de ces hommes blanchis sous l'étude, et dont le nom seul est une autorité.

Enfin, nous aurions cru tracer un portrait infidèle de ces écrivains illustres qui comparaîtront tour à tour devant nous, si nous ne les eussions laissé parler souvent eux-mêmes, et déposer ainsi en faveur de la justesse de nos éloges ou de nos censures. Au tribunal de la critique, les citations sont les pièces du procès, et le public, en leur absence, a droit de casser, pour défaut de formes, un arrêt littéraire, quel qu'il soit, s'il est entaché de ce vice radical qui entraîne nullité?

Genève, 20 septembre 1835.

INTRODUCTION.

FRANCE ET ALLEMAGNE.

« L'homme est partout le même, » ont dit certains Aristarques, après avoir examiné le genre humain à fleur d'âme, et découvert quelques tendances générales, communes à presque toutes les nations. A l'entrée de la vie, en effet, les hommes se ressemblent; leur point de départ à tous, c'est le berceau. Mais là s'arrête aussi cette affinité qui nous frappe. Religion,

climat, mœurs, coutumes, éducation, tout tend à briser ce moule uniforme dans lequel la nature semble nous avoir jetés. A chaque pas qu'il fait dans la route de la vie, l'individu se sépare de la masse ; chaque jour sa physionomie morale se dessine plus énergiquement.

Les traits caractéristiques qui constituent chez les hommes l'originalité, sont aussi les élémens de l'individualité nationale, un des plus profonds mystères de la création. Ce serait donc une belle et importante étude que la recherche des causes qui impriment à chaque peuple un caractère à part, un véritable cachet de nationalité. Ce champ est vaste à parcourir ; nous nous bornerons ici à quelques remarques de pur fait.

Deux grands principes règnent en Europe : d'une part, l'esprit de stabilité, d'ordre et d'unité ; de l'autre, l'amour des idées progressives, de la variété, du mouvement. Ces deux principes sont répartis d'une manière fort différente dans deux contrées voisines séparées par le Rhin.

En Allemagne, il y a tranquillité, repos à

l'extérieur; au-dedans, un besoin continuel de progrès et de changement. C'est cette activité morale, ce désir d'agrandir la sphère de l'esprit humain, qui ont fait surnommer l'Allemagne, à bon droit, *la patrie de la pensée*.

En France, le principe de stabilité, de fixité même règne à l'intérieur; mais au dehors, tout y est sous l'empire du mouvement et de la variété. Aussi l'Allemagne est-elle devenue depuis long-temps le centre du progrès intellectuel; la France, du mouvement social et politique. La tourmente de 89 avait ébranlé l'Europe jusqu'en ses fondemens, et quoiqu'il n'y ait eu en juillet 1830, ni commotion aussi terrible, ni retentissement aussi lointain, la France est encore le foyer de cette épidémie révolutionnaire qui fait trembler sur leur trône les souverains absolus. En revanche, l'Allemagne a vu naître pendant vingt ans, plus de systèmes religieux, philosophiques et littéraires que la France, l'Espagne et l'Italie durant des siècles entiers. Il suffirait de citer, en philosophie, les doctrines d'un Leibnitz, d'un Wolff, d'un Lessing, d'un Jacobi, d'un Kant, d'un Fichte, d'un

Schelling, d'un Hegel, d'un Wagner, d'un Oken, indépendamment de la foule des penseurs du second et du troisième ordre, qui gravitent autour de ces hautes intelligences sans rien perdre de leur individualité. Or, il y a loin de cette multiplicité de systèmes, de cette fermentation intellectuelle, qui font de l'Allemagne un pays absolument à part, à la force d'inertie qui milite en France contre de semblables innovations. Je n'en veux pour preuves que le règne sans fin du péripatéticisme, et l'influence terrible de ce mot puissant et magique, *le maître l'a dit*, par lequel on criminalisa si long-temps toute tentative d'examen; témoin encore la fin tragique de ce hardi novateur qui, ayant levé l'étendard contre les *ordonnances* d'Aristote pour rompre les liens d'une logique pédantesque, sema ses entrailles dans les rues de la capitale, la nuit sanglante de la Saint-Barthélemy.

Il n'est pas besoin, je pense, de signaler la lutte encore chaude des défenseurs du *statu quo* littéraire et des partisans du progrès. Épris d'un zèle ardent en faveur de la réforme, mais impuissans à prévenir les désordres d'une crise

violente, cette anarchie qui règne en France dans le domaine de la littérature, les novateurs ont vu enfin leurs doctrines triompher. Grâce à leurs efforts, le goût, cet arbitre suprême, ne repoussera plus des combinaisons neuves et hardies, si, en étendant l'empire de la pensée humaine, elles doivent offrir à l'âme des émotions et des sentimens qu'elle n'avait point encore éprouvés. Mais que de peines pour arriver à ce principe si simple et si fécond, à cette conclusion si naturelle! que de temps pour battre en brèche et démolir ces gothiques préjugés qui tombaient en ruines, pour briser ce joug imposé aux maîtres de la scène française par un philosophe qui vivait en Grèce, il y a 2000 ans!

Ces différences fondamentales une fois établies, cherchons pourquoi les Allemands sont, de toutes les nations européennes, celle qui ressemble le moins aux Français.

Le berceau des habitans du Nord n'est environné ni des paysages enchanteurs de la Grèce ou de l'Italie, ni d'un ciel toujours pur et serein, ni des merveilles de l'art, ni des accens sonores et musicaux d'une langue har-

monieuse. La nature, presque toujours âpre ou terne et comme voilée d'un crêpe funèbre, force les septentrionaux à rentrer en eux-mêmes ; car la sensation du froid dispose au calme et à la rêverie, et le repos mène à la réflexion. De là, cette individualité méditative, cette habitude de creuser dans les mystères les plus cachés de notre être, qui caractérisent ces peuples et en particulier les Allemands ; leur penchant marqué pour la vie contemplative, leur goût pour les spéculations métaphysiques et les recherches qui arrachent l'homme à la tyrannie des sens. De là aussi des retours plus fréquens de l'âme sur elle-même, une vue plus sévère des destinées humaines, et cette sensibilité rêveuse qui émeut l'âme si puissamment.

Aux yeux des Allemands le monde des réalités disparaît et s'efface ; en revanche, toutes les idées abstraites qui peuplent leur imagination, revêtent des formes palpables et matérielles. Mais tout méditatifs et tout spiritualistes qu'ils sont, ils tiennent singulièrement au positif de la vie : chez eux, de l'idéalisme le plus exalté aux habitudes les plus bourgeoises, des vapeurs métaphysiques qui s'élèvent

de la cellule du savant aux jouissances les plus épicuriennes et les plus vulgaires, de la poésie à la prose, il n'y a qu'un pas.

Madame de Staël l'a dit avec raison : les Allemands considèrent les idées comme le mobile de toutes nos impressions, tandis que les Français, placés à l'autre extrémité de l'échelle morale, croient à l'empire souverain des sensations sur le développement de l'être intellectuel. Ce dogme périlleux est un des articles de foi de la philosophie de Condillac; mais l'on ne sait que trop l'influence de ce métaphysicien et de ses disciples sur les penseurs du XVIIIme siècle, qui débarrassèrent assez lestement l'homme de son âme et l'univers de son Créateur. En effet, si la tête travaille aisément en Allemagne, et si l'esprit, à force de s'élever, s'y perd de temps à autre dans les régions vaporeuses d'une vague et stérile contemplation, la doctrine du sensualisme adoptée par les Français, les a déjà conduits une fois, par une pente rapide, aux conséquences déplorables du matérialisme le plus affligeant. A force de tout réduire aux chétives proportions de notre nature fragile et périssable, et d'ex-

pliquer mécaniquement les phénomènes de l'intelligence, on en vint à considérer les plus belles facultés de l'âme, comme des dons purement physiques et matériels. On déshérita la vertu de sa céleste origine, on rejeta la sensibilité sur la faiblesse des organes; enfin l'on crut trouver, dans la prédominance de certains fluides qui agissent mystérieusement sur l'économie animale, le courage qui crée les héros, et le dévouement qui enfante les martyrs. Peu s'en fallut qu'on ne traitât les grands hommes pour leurs talens, en leur imposant certains régimes ou certaines cures; qu'on ne mît le gilet de force au poète, et le génie à Charenton.

Un pareil système ne se prête guère à la poésie, qui vit de croyances et d'inspiration: aussi dut-elle se retirer d'une nation qui, devenue sceptique et raisonneuse, ne reconnaïssait plus qu'un but aux actions humaines, le bien-être; qu'un mobile, l'intérêt particulier.

Qu'est-ce en effet que la poésie? une contemplation ardente et réfléchie de l'âme sur elle-même et sur les grands spectacles de la

nature ; quel autre nom donner à ces élancemens d'un cœur religieux vers le ciel, à ce trouble intime qui agitait Milton et qui inspirait Klopstock ? Ce n'est donc jamais par les froides combinaisons de l'esprit, mais par une conviction religieuse, intime et profonde, qu'on se rendra digne de participer à ce noble attribut de la Divinité. Pour opérer les grandes créations du génie, il faut être ému, il faut croire. La France a produit une foule de versificateurs et peu de grands poètes : que manquait-il à cette nation si spirituelle ? la foi.

La religion en France réclame un culte extérieur qui captive les sens, un appareil imposant, des cérémonies brillantes, de riches costumes, des processions solennelles, des églises tapissées des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et resplendissantes de l'éclat de mille feux ; en un mot, moins un hommage de respect et d'amour offert à Dieu, qu'un tribut payé à ses ministres et à ses interprètes sur la terre.

En Allemagne, berceau de la Réforme, le culte est simple, grave, digne de celui qui a fait l'homme à son image, et mieux en harmonie

avec les sentimens et les besoins de notre cœur. Là, point de signes extérieurs, point d'emblèmes, point de vaines allégories, point de palais d'or et de marbre, comme dans la capitale du monde catholique; rien pour les oreilles, rien pour les yeux, rien pour les sens, mais tout pour l'âme; tout y est rempli de la majesté de l'Être suprême qu'on y adore. Ce culte est celui du cœur; il se célèbre dans le sanctuaire de la conscience, dans une région inaccessible aux mouvemens tumultueux de la foule, dans cet asile mystérieux et inviolable où l'homme est seul devant Dieu.

Ce qui caractérise éminemment les Français, c'est leur vive intelligence des affaires de ce monde, leur finesse et leur perspicacité, toutes diplomatiques, leur mobilité, leur rapidité de pensées et d'action, cet esprit alerte et dispos comme le corps, cet instinct belliqueux, auxquels ils doivent les palmes les plus brillantes; enfin leur goût pour la pompe des cérémonies, l'éclat des fêtes et la splendeur des monumens.

En regard de cette vie tout extérieure, toute pratique, tout active, se montre la puis-

sance de méditation qui semble dévolue aux peuples du Nord; ce caractère plus grave, plus réfléchi, et d'une nature plus abstraite; ce besoin impérieux de descendre en soi-même et d'analyser jusqu'au sentiment le plus fugitif, jusqu'à la plus furtive émotion. L'homme, en Allemagne, est un monde en miniature, où, malgré les découvertes déjà faites, il reste toujours quelque site inconnu à découvrir, quelque coin de terre à défricher.

La politique envahit, en France, toutes les classes de la société; véritable Protée, elle se glisse partout, affecte toutes les formes et perce dans les moindres discours. La politique tient fort peu de place dans la vie ordinaire des Allemands: jaloux de leur bien-être matériel, préoccupés du soin d'un intérieur paisible et commode, accoutumés à une vie, dirai-je, tout en dedans, à une existence tout intellectuelle, ils fuient, pour la plupart, les scènes orageuses de la vie publique, les luttes du barreau, les combats de la tribune, et redoutent les débats parlementaires comme un obstacle à leur repos.

Le goût inné des Allemands pour la soli-

tude, la retraite, le recueillement, pour la vie de famille, pour le silence du cabinet, nous explique cette réserve et cette froideur dont leurs relations sociales sont parfois empreintes, ainsi que l'absence de cette gaieté franche et communicative, de ce laisser-aller plein de grâce, qui donnent en France tant de charme à la conversation. Convenons-en, la vanité et le désir de plaire opèrent plus de merveilles sur la rive gauche que sur la rive droite du Rhin. On regrette souvent en Allemagne cette fleur de bon ton, cette urbanité de mœurs et de langage si naturelles aux Français; l'allure des habitans peut même y sembler raide et guindée. Mais cette froideur apparente n'est que de l'embarras; à défaut d'une galanterie banale, ils ont la véritable politesse, celle du cœur; car c'est la nation qui a le plus de bienveillance, de bonhomie et de cordialité.

Les femmes allemandes ne sont pas douées de la vivacité d'esprit et de la mobilité d'imagination qui rendent les Françaises si séduisantes : elles n'ont, il est vrai, ni la repartie aussi prompte, ni cette sagacité merveilleuse qui sait démêler les plus secrets mystères du

cœur humain, et donner un tour original et fin à la moindre pensée. Mais elles possèdent des qualités qui les rendront toujours chères à ceux qui ont eu le bonheur de mériter leur confiance et d'obtenir une place dans leur amitié; je veux dire la franchise et la simplicité de leur cœur, cet abandon et cette candeur de sentimens dont la source est dans un fond naturel d'indulgence, dans une bienveillance tout aimable envers les étrangers. Leur caractère est plus égal, et si leur conversation dans le monde a moins d'éclat et de prestiges, elle a plus d'attrait dans le tête-à-tête, plus de charme dans l'intimité.

La qualité dominante en France, c'est l'esprit: les Allemands ont plus d'âme et surtout plus d'imagination. Aussi les premiers sont-ils plus choqués des défauts et moins émus des beautés; plus amoureux de l'art et moins admirateurs de la nature; plus sensibles au mérite de la difficulté vaincue et à l'absence des fautes, qu'à cette puissance de génie qui ne les laisse pas apercevoir ou les fait du moins pardonner. Le Français, vif, mobile, impressionnable, est prompt à formuler sa pensée;

mais parfois, en revanche, superficiel, exclusif et léger. L'Allemand, plus réfléchi, plus consciencieux, plus grave, conçoit et juge avec lenteur et circonspection. De là ce flegme devenu proverbial et si souvent immolé à la risée publique, mais qui dépose en faveur de la sagesse et du bon sens de cette nation.

On conçoit donc que la théorie raisonnée des beaux-arts ait reçu chez ces deux peuples un caractère tout-à-fait différent.

Les âges originaux et éminemment productifs ne sont pas toujours, en matière de critique, éminemment ingénieux. Néanmoins, le XVIme siècle a vu naître en France un censeur d'un tact exquis et d'une rare intelligence, le spirituel auteur des *Essais*. Au milieu de cette merveilleuse irruption de génies qui a signalé les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, on retrouve une juste et profonde observation des règles du goût, de sa décadence et de ses progrès. Pascal, préoccupé par de cruelles et de longues souffrances et par ses travaux religieux, étudie l'éloquence, examine avec soin toutes les faces de son sujet, en pénètre la profondeur, et dépasse

toutes les limites de l'investigation humaine. Nicole et Arnaud jettent, au travers de leurs joûtes théologiques, des aperçus neufs et spirituels sur les beaux-arts, consignés dans les premiers livres de Port-Royal. Enfin, l'auteur de *Télémaque*, nourri de ce charme harmonieux de la parole, des riches et savantes périodes qu'affectionnait l'imagination poétique de Platon, dépose, dans son *Traité sur l'Art oratoire*, une foule d'idées saines, ingénieuses et neuves, où respire ce parfum d'antiquité qui lui échappait de toutes parts.

Mais arrivée au XVIIIme siècle, la critique littéraire, en France, descend des hauteurs où elle s'était placée. Sauf quelques brillantes exceptions, les jugemens de ses Aristarques deviennent incomplets et leurs doctrines superficielles. Leurs observations ne roulent plus que sur un cercle fort étroit, n'abordent que rarement les hautes questions de morale et de philosophie, et portent plutôt sur les artifices de la composition, c'est-à-dire sur les formes extérieures de l'art, que sur cet esprit de vie qui l'anime intérieurement. Trop faible pour échapper à ces étroites et mesquines idées d'un

prétendu patriotisme qui tend à prolonger l'ignorance et le malaise des peuples en les isolant, la critique française du siècle dernier imposa ses préceptes étroits, ses règles exclusives et ses pratiques conventionnelles, à des littératures dont elles contrariaient le génie. Elle condamna sans examen ce que d'autres peuples admiraient de bonne foi; elle oublia enfin qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et qu'elle ait tort d'avoir du plaisir. On vit Voltaire lui-même, ce représentant des goûts et des sentimens de son siècle, Voltaire, souvent si naïf et si éloquent admirateur du beau, s'élancer à la tête de cette croisade contre toutes les renommées étrangères. Il donna le premier le signal de ces moqueuses parodies, de ces décisions tranchantes, de ce mépris même pour l'antiquité, trop injuste pour être sincère, et que son génie devait lui reprocher en secret.

Enfin Mme de Staël vint, et une nouvelle ère s'ouvrit en France pour l'examen psycologique des ouvrages de goût et d'imagination. Cette femme illustre rompit la première lance contre le despotisme littéraire et le pouvoir

absolu; elle flétrit cette guerre aux hémistiches, cette critique qui descendait aux arguties, qui s'armait d'enthousiasme pour des perfections microscopiques, et de toute sa rigueur contre d'imperceptibles défauts. Jamais l'esthétique n'avait été considérée sous des rapports aussi philosophiques et aussi étendus, ni placés sur une base aussi large; jamais on n'avait mieux développé cette vérité: que la littérature est dans un rapport intime avec l'état social au sein duquel elle a pris naissance, qu'elle est le nœud des nations, le lien commun des esprits, l'interprète naturel des opinions, des préjugés de tous les peuples, l'expression des intérêts moraux de l'humanité. « Comment, dit M. Villemain en parlant du livre de l'*Allemagne*, ne pas admirer ce regard pénétrant jeté sur toute la littérature d'un pays, cette intelligence profonde, cette vive sensibilité qui porte dans l'analyse tout l'intérêt de la passion et toute la nouveauté de l'inspiration? Cette poésie du nord est un peu studieuse, comme le fut celle d'Alexandrie; mais avec quelle vivacité Mme de Staël la re-

produit et l'interprète! » C'est ainsi qu'elle accomplit la haute mission du critique qui doit s'élever, par la contemplation des œuvres du génie, jusqu'à l'intelligence de ses secrets, et les arracher, pour ainsi dire, à ce sanctuaire où ne peuvent pénétrer les regards de la foule.

Aujourd'hui la critique littéraire des Français se partage en deux camps bien distincts, en deux écoles également exclusives et intolérantes: l'une voudrait, en faveur du passé, déshériter la génération actuelle de son avenir de gloire et de grandeur; l'autre, repoussant ce passé dont le souvenir l'importune, aspire à tout renouveler dans le domaine des arts et du goût.

Néanmoins, malgré ces dissidences inévitables dans un siècle d'examen et d'analyse philosophique, la science de l'esthétique acquiert chaque jour en France plus d'étendue et de profondeur. Les travaux des Guizot, des Villemain, des B. Constant, des Barante, des Thierry et de cette brillante pléiade de jeunes écrivains qui aspirent à les suivre, ont naturalisé le goût des littératures étrangères qu'un patriotisme outré et une philosophie dédai-

gneuse avaient long-temps condamnées au mépris. Les rédacteurs du *Globe* ont ouvert un vaste champ à la discussion des principes les plus opposés en fait de discipline littéraire. Les *Revues* se multiplient et nous offrent une ample moisson d'articles originaux empruntés au-delà du Rhin ou des mers; enfin, grâce à l'émulation qui s'est emparée de la jeunesse studieuse, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie ont chacune des organes en France qui nous initient aux méditations de leurs penseurs et de leurs sages, et aux sublimes inspirations de leurs génies: tant il est vrai, comme l'a dit M. Ph. Chasles avec un rare bonheur d'expression, que tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples, n'est qu'une maille rompue du grand filet.

Quant aux Allemands, ils marchent, comme juges des œuvres de la pensée, à la tête des nations d'Europe les plus avancées dans la civilisation. Critiquer les travaux des grands maîtres n'est pas chez eux une profession ordinaire, un simple problème de grammaire ou de rhétorique à résoudre, c'est une mission importante, une sorte d'apostolat. Il ne leur

suffit pas de juger les créations de ces génies accidentels qui surgissent à de longs intervalles dans le domaine des arts et de la littérature. Le critique, en Allemagne, doit remonter à la source des véritables lois de l'art, de celles qui dérivent de son essence même et auxquelles leur origine communique ce caractère d'universalité qui les rend obligatoires dans tous les temps et dans tous les lieux. Il faut qu'il se pose, avec l'auteur qu'il veut analyser, au milieu du siècle où il fleurissait, qu'il s'asseie à son foyer, qu'il observe son intérieur, qu'il se glisse dans les cercles qui l'écoutent et qui l'applaudissent, ou qui le sifflent et le déchirent, et que, par les mœurs de l'époque, par celles de l'écrivain lui-même, par son entourage et les vicissitudes de sa vie, il en étudie l'âme, en commente la pensée, en apprécie le talent.

Un grand critique, en Allemagne, marche l'égal d'un grand orateur et d'un grand poëte : il jouit de la même estime, il excite la même admiration. Doué d'une raison supérieure, il ne se laissera éblouir ni par les prestiges du bel-esprit, ni par le charme décevant d'un

goût factice et corrompu; son cœur tressaille au souvenir des nobles actions, à l'ouïe d'une belle pensée, d'un généreux sentiment; aussi sa critique s'élève, grandit, devient féconde, créatrice, éloquente, sublime, et son travail est une œuvre d'inspiration.

Le mot même d'esthétique était à peine connu en France, que l'Allemagne citait avec orgueil les théories de Kant, de Herder, de Schiller, de Goethe, de Jean-Paul, théories qui, marquées au coin de l'originalité la plus rare, nous offrent comme le reflet moral de ces grandes illustrations. Permis sans doute de n'y voir que des systèmes littéraires imparfaits, des définitions plus ou moins ingénieuses de l'éloquence, de la poésie, de ce sublime que Richter nomme avec tant de hardiesse et de bonheur l'*infini appliqué*. Permis de dire que si chacun de ces philosophes soulève un coin du voile, aucun du moins ne l'a déchiré tout-à-fait. Mais ce qu'ils possèdent en propre, ce qui caractérise au plus haut degré les critiques allemands, c'est une vocation toute spéciale pour discuter, commenter, analyser ce que créa le génie; l'amour des lettres pour elles-

mêmes, une large impartialité, une sympathie naturelle pour le spiritualisme, une pénétration profonde, enfin ce savoir encyclopédique qui étonne l'imagination. Ce qui les soutient dans leurs longues et laborieuses recherches, c'est la conviction qu'ils remplissent une tâche éminemment utile, et l'assurance de trouver, chez ceux qui les lisent, des juges capables de les apprécier.

« Quoique limitée dans son objet, dit un écrivain moderne (1), l'esthétique chez les Allemands a ce caractère de sentiment profond qui pénètre toute la littérature germanique. Elle reçoit, comme une branche importante, la sève qui circule dans la philosophie pure. Cette noble participation pouvait seule assurer à la critique sa véritable destinée. Aussi, en Allemagne, a-t-elle acquis toute son extension, tandis que dans le reste de l'Europe, elle hésitait ou suivait le principe de chaque littérature nationale. La théorie des lettres et des beaux-arts devait manifester, comme les autres genres littéraires, le véritable esprit al-

(1) THÉRY, *de l'Esprit et des Lois de la Critique littéraire chez les peuples anciens et modernes.*

lemand. Là seulement, dans ces généralités profondes, il pouvait trouver matière à sentir et à méditer tout ensemble. Étudier le beau, c'est étudier le grand, le juste; c'est s'occuper à la fois des intérêts et des plaisirs de l'humanité, apprendre à connaître l'homme, à converser avec Dieu. Aussi le génie allemand, rêveur, mais exact; enthousiaste, mais amoureux d'analyse, est-il à l'aise quand il épuise une théorie dont la base s'appuie sur la variété des arts qui ornent la vie humaine, et dont le sommet se perd dans l'infini. C'est ainsi que l'esthétique fleurit en Allemagne, non par de froides et mesquines remarques de détail, mais par une large et savante analyse, dont tous les fils se rattachent à une synthèse pleine de mouvement et de chaleur. »

Les Allemands, en effet, aiment en lisant que leur esprit travaille, et dût-on le mettre à la torture, ils veulent qu'on leur laisse quelque chose à deviner; entre une énigme in-folio et un ouvrage d'une compréhension trop facile, leur choix ne saurait être douteux. Les Français, au contraire, lisent en général pour se délasser des fatigues de la journée, et tout

livre dont l'intelligence réclame des efforts soutenus d'attention, leur devient aisément suspect. La majorité des lecteurs, en Allemagne, est grave, studieuse, posée ; elle ne se passionne point pour des chimères, pour des débauches d'esprit et d'imagination ; aussi regarde-t-elle avec surprise, je dirai presque avec effroi, certaines productions de l'école moderne, rêves d'une imagination en délire, qui pèsent sur nous comme un cauchemar depuis cinq ans. Contraste bizarre ! d'une part, en France, cette camaraderie littéraire si bien dépeinte par un spirituel écrivain (1), qu'il serait ridicule, après lui, d'en esquisser le portrait ; avec tout son cortége de ridicules, ses cajoleries d'artistes, ses lecteurs à prétentions, ses renommées qui se prélassent, ses génies improvisés brûlant de l'encens au pied les uns des autres, et se coulant en bronze pour s'immortaliser ; en un mot, tout ce trissotinisme de notre temps, qu'on appelle la littérature à la mode : de l'autre, en Allemagne, dans quelque bourg obscur, ces mineurs de la pensée, qui vivent

(1) M. H. de Latouche.

des années entières, quelquefois même un demi-siècle, dans la solitude et sans faire parler d'eux. Peu jaloux de cette popularité éphémère qu'on appelle la vogue, ils travaillent, non pour un salon, pour une coterie, pour un parti, mais par amour pour la science, par enthousiasme pour le beau, pour le bon, pour l'utile, pour tout ce qu'il y a de grand et de généreux dans un cœur d'homme; enfin, pour acquitter une dette sacrée envers leur patrie et l'humanité.

Les Français ont peut-être plus d'étendue et de souplesse dans l'esprit, les Allemands plus de profondeur. Ceux-ci savent mieux creuser un objet et l'étudier sous toutes ses faces; ceux-là devinent avec plus de sagacité les rapports naturels, mais parfois indirects, qui lient les objets entre eux; en d'autres termes, ils ont plus d'esprit. « Aussi, comme l'observe avec justesse M. Ancillon, les Français jugent-ils mieux de ce qui est relatif, les Allemands de ce qui est absolu : ces derniers vont plus loin dans le monde des idées; les seconds ont plus de succès dans le monde des réalités. En Allemagne, on s'occupe plus de l'homme que des

hommes, et de l'être en général que des individus en particulier. »

Les Allemands se distinguent entre tous les peuples par leur bonhomie, leur candeur et leur ingénuité; la morale est d'un grand poids à leurs yeux; elle a pris chez eux ce caractère de pureté, d'élévation, de majesté sévère, dont elle n'aurait jamais dû se dépouiller, car c'est celui du christianisme.

Si je voulais peindre d'un mot ce qui caractérise les Allemands, je dirais qu'ils *ont de l'âme*, expression poétique et animée de tout ce que le cœur de l'homme recèle de plus intime et de plus profond. « Ce n'est pas du sein des combinaisons de l'esprit, dit encore M. Ancillon, ni de ce qu'on nomme vulgairement la sensibilité, que sort et s'élève ce qu'il y a de grand dans la nature humaine; mais c'est des profondeurs du *moi* qui se replie sur soi-même, c'est-à-dire l'âme; c'est l'âme qui est le foyer de la religion, de la pensée, de la grande et belle activité morale. » Aussi, grâce au spiritualisme de leurs sentimens et de leurs idées, les Allemands se sont-ils toujours arrêtés, avec autant de raison que de respect, devant les grands

dogmes de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme, comme devant la pierre angulaire de l'édifice religieux. Leurs illusions même sont respectables, et ne sauraient rien leur enlever de l'estime et des égards qui leur sont dus.

Cette bonhomie et cette simplicité répandent un charme indéfinissable sur leurs relations de famille et sur leur intérieur; elles prêtent à leurs habitudes domestiques, à leurs fêtes nationales, un attrait qu'ailleurs on chercherait vainement. Mais si l'on a vécu quelque temps au milieu d'eux, on sentira tout ce que le naturel de ce peuple, sa cordialité, sa franchise, ont de touchant et de sacré. Il faut le voir au jour de Noël, la solennité la plus remarquable de l'Allemagne protestante (car, dans tous les pays de race germanique, la naissance du Messie est célébrée avec enthousiasme et ferveur); palais et chaumières, tout y prend part: c'est la fête des vieillards et des hommes mûrs, des jeunes mères et de leurs enfans. On retrouve ce jour-là, dans chaque cercle de famille, cette vérité morale et religieuse, apanage du caractère des habitans; une beauté virginale, une admirable simpli-

cité. On y est frappé de cette gaieté franche et ingénue, de ces plaisirs si purs et si touchans, de ces mœurs patriarcales, qui, en Allemagne, se transmettent intactes de génération en génération.

Si la parole est l'image de la pensée, si *le style est l'homme même*, comme l'a dit Buffon, une comparaison attentive de la langue allemande et de la langue française nous fera découvrir certains traits caractéristiques, expression fidèle des idées et des sentimens des deux nations. Cette formule de salutation usitée en Allemagne, *Comment vous trouvez-vous?* annonce le besoin de se replier sur soi-même, l'habitude du calme et de la méditation : elle nous révèle la tendance habituelle de ce peuple grave, contemplatif et réfléchi. Il semble qu'après être descendu dans son propre cœur, on vous prie d'en faire autant, et de communiquer à votre tour le fruit de votre examen et de vos observations; car il est ici bien moins question du corps que de l'esprit, de la santé physique que du repos de l'âme; il ne s'agit guère, pour les Allemands, que d'un bien-être moral et intellectuel.

Écoutez, en revanche, un Français vous aborder : cette phrase usuelle, *Comment vous portez-vous?* est un symptôme révélateur du prix qu'on attache, en France, à l'agilité ainsi qu'à la prestesse des mouvemens. On sait, d'ailleurs, que ce peuple, qui se *porte* bien, a remporté plus d'une victoire sur la nation allemande qui se *trouvait* bien. Quelle plus belle origine que celle du mot *adieu?* je vous recommande à Dieu, je vous place sous sa puissante sauve-garde! Mais, de grâce, qui se la rappelle en le prononçant? Les Allemands, quand ils vous quittent, vous souhaitent de bien vivre : c'est vous désirer une existence douce et paisible, bien plus qu'un genre de bonheur en particulier. Ne retrouve-t-on pas, dans ce vœu plein de cordialité et de franchise, toute la bienveillance de cette nation? Il en est de même de cette phrase familière et qui peut paraître étrange : *Je vous souhaite d'avoir bien reposé;* sorte de regard en arrière, de retour affectueux sur une période de temps écoulée, sur un passé qui n'est plus à nous.

Quant à la société, en France, elle m'a

souvent fait l'effet d'un bal où le masque et le domino sont de rigueur ; et l'on y serait quelquefois tenté de croire à ce mot du vétéran de la diplomatie, ce mot d'une si triste vérité : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*. Il y a peu de peuples en effet dont la langue soit si démonétisée, et chez lesquels des termes expressifs et même éloquens aient autant perdu de leur signification primitive : ce sont des médailles d'un siècle passé dont le temps a respecté l'empreinte, mais qui n'ont plus qu'une valeur de convention. Nulle part aussi on n'exprime des sentimens ordinaires et mêmes faibles, en phrases aussi vives et aussi chaleureuses, comme si le luxe des mots pouvait déguiser jamais la pauvreté des idées ou l'absence réelle des sentimens (1).

(1) Pour tempérer un peu la sévérité d'une critique, qu'on aurait tort de présumer hostile, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'agit ici que de cette sorte de coquetterie oratoire qui sert à témoigner aux autres plus d'affection qu'on n'en éprouve réellement, et de cette hypocrisie de langage qui prodigue à tout propos les mots de *charmé*, *ravi*, *enchanté*, *désespéré*, etc. Mme de Staël va bien plus loin que nous, quand elle dit, en parlant de la France : « L'esprit

D'autre part, il est des expressions, symboles de tout ce que l'imagination peut concevoir de plus chaste et de plus virginal, qu'on a bannies, comme suspectes de mauvais ton, du vocabulaire de la bonne compagnie, grâce à cette pruderie malentendue qui s'effarouche des expressions les plus innocentes, ou plutôt, par suite de cette humeur caustique et bouffonne qui semble inhérente au caractère français.

En Allemagne, ce sont surtout les affections douces que la langue excelle à reproduire, et pour lesquelles l'imagination poétique et tendre de ce peuple trouve d'admirables expressions. S'agit-il de l'acte le plus important de

de conversation à quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du caractère; ce n'est pas une tromperie combinée, mais improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. » Et ailleurs : « Il y a bien des phrases dans notre langue pour dire en même temps et ne pas dire, pour faire espérer sans promettre, pour promettre même sans se lier. L'Allemand est moins flexible, et il fait bien de rester tel; car rien n'inspire plus de dégoût que cette langue tudesque, quand elle est employée aux mensonges, de quelque nature qu'ils soient. On dirait qu'elle se raidit d'elle-même contre l'intention de celui qui la parle, dès qu'on veut la faire servir à trahir la vérité. » — *Allemagne*, tome I, chapitre XII.

la vie de l'homme, de son union avec la compagne de son choix, les noms des diverses phases qu'il est appelé à parcourir avec elle, réveillent tous des souvenirs gracieux ou des idées attendrissantes. La jeune fille et son fiancé se rendent à l'église : le pasteur leur impose les mains, joint les leurs en signe de l'union qui doit présider à leur ménage, et, après une allocution pieuse, il leur donne sa bénédiction. Cette cérémonie touchante s'appelle *Trauung*, mot qui a pour base l'idée de confiance et l'abandon. Quel terme plus propre à désigner cette alliance fondée sur quelque chose d'intime et de profond, cette union mystérieuse de deux âmes, ce mélange de religion et de sentiment, cet accord muet entre deux cœurs qui se comprennent sans se faire d'aveu! Si le vœu des deux époux est près de se réaliser, on dit que leur union est *bénie*. Accomplir le devoir le plus doux au cœur d'une mère, celui qui nous a valu quelques pages de Rousseau si éloquentes, c'est *calmer* un enfant; le *tranquilliser*. Quelque être chéri descend-il dans la tombe, *il est retourné dans sa patrie, il a rejoint ses pè-*

res. Le cimetière, c'est le *champ du repos*, le *séjour de la paix*. Au lieu de ces mots, si bizarres et si froids, *feu* mon père, *feue* ma sœur, les Allemands aiment à penser que ceux qu'ils pleurent goûtent déjà les joies réservées aux justes, et disent : mon *bienheureux* père, ma *bienheureuse* sœur ; touchante idée qui lie le ciel à la terre, et rattache doucement à une existence meilleure une trame qui commence à s'user.

Les mêmes différences que nous avons signalées plus haut, se reproduisent dans la manière dont les deux peuples envisagent et cultivent les beaux-arts.

On naît musicien en Allemagne ; en France, on le devient. Chez les premiers, c'est le chant qui soulage l'étudiant de ses veilles, l'ouvrier des fatigues d'une journée laborieuse, qui se mêle aux jeux de l'enfance, aux délassemens de la jeunesse, aux plaisirs de l'âge mûr.

Dans l'Allemagne méridionale, les chants populaires ont un caractère tout autre que dans le nord. Ils sont plus gais, mais le fond

y parle plus aux sens, et la morale qu'ils respirent est moins élevée. Le pâtre des Alpes chante, dans ses vallées profondes, son air simple et solitaire, et l'écho des rochers répond à sa voix ; le laboureur suisse siffle gaiement derrière sa charrue, et son enfant, debout sur le seuil de sa cabane, fredonne en attendant son retour. Ces chants, si simples en eux-mêmes, font naître souvent les pensées les plus sublimes ; l'idée de l'amour chrétien, celle de l'éternité, sont exprimées par les voix harmonieuses, quoique sans culture, de ces hommes rudes et grossiers, dont l'âme recèle une grande profondeur de sentimens.

L'Allemagne est très-riche en chants nationaux : la France en possède quelques-uns, mais peu qui rappellent des souvenirs de gloire : on ne saurait guère citer en ce genre que la *Marseillaise*, où paroles et musique, tout est plein d'une sainte exaltation, et qui fit battre tant de nobles cœurs, quand la France entière se levait comme un seul homme pour repousser l'ennemi commun. Mais ce chant de guerre, né de la première révolution, n'aurait peut-être pas survécu à la tourmente de 89,

si les événemens de 1830 ne lui eussent rendu une nouvelle vie et quelque peu de sa popularité.

Quant aux chansons nationales françaises, il nous suffira de citer Béranger, une des plus belles gloires lyriques de notre époque, si populaire par le choix des sujets, la hardiesse des pensées et la mâle énergie de l'expression; parcourant sans effort tous les tons de la gamme poétique, et s'élevant du langage simple et cadencé d'une muse familière aux plus sublimes élans de l'enthousiasme et de l'inspiration.

Nous signalerons encore ici ces magnifiques hymnes guerrières, qui entraînaient les intrépides montagnards de l'Helvétie dans leur lutte glorieuse contre les Bourguignons. Quand nos aïeux, au faîte de leur renommée, abaissaient l'orgueil de Charles-le-Téméraire, et faisaient mordre la poussière à ses redoutables bataillons, Veit Weber, le Tyrtée de nos Alpes, gravait son nom dans les fastes de la gloire, et ses chants patriotiques faisaient tressaillir la Suisse jusqu'en ses antiques fondemens. Un jour, la voix tonnante de Bona-

parte arracha l'Allemagne à sa léthargie rêveuse, à ses visions, à ses spéculations métaphysiques, au monde idéal, où son imagination, ennemie du positif, aime à errer. L'enthousiasme national se releva, grandit comme un colosse, pour briser le joug d'un soldat heureux, qui enfouissait la liberté sous les trophées de la gloire. Ce fut alors qu'à la voix des Koerner, des Ruckert, des Arndt, échos des douleurs de la patrie, des milliers de héros encore jeunes, mais électrisés par ces chants admirables, se précipitèrent sur les plaines ensanglantées de l'Allemagne, qui devaient leur servir de tombeau.

Quant à la musique instrumentale, un intervalle immense sépare les Français des Allemands. Chez les uns, hormis toutefois Méhul et Grétry, des qualités superficielles, mais brillantes, de la grâce et de la fraîcheur dans les chants, l'élégance des formes, le coloris et la verve du discours musical : chez les autres, profondeur, sensibilité, mélancolie, connaissance du cœur humain, pensées grandes et sublimes, riches développemens, formes pittoresques et variées, hautes et magni-

liques conceptions. Haendel, artiste plein de feu, de savoir et de majesté, écrit, sous l'inspiration religieuse, la plus fertile de toutes, ses admirables oratorios, chefs-d'œuvre de la musique sacrée; Sébastien Bach étonne par sa mélancolie, sa profondeur et son originalité; Haydn, par sa variété et sa grâce, unies à la beauté des proportions, à la richesse de l'harmonie, à une intarissable fécondité; Mozart, doué d'une verve entraînante et voluptueuse, applique à l'expression dramatique et passionnée toutes les ressources de son art; enfin, Beethoven, ce géant de l'Allemagne musicale, dont la teinte un peu vaporeuse et mystique dérobe parfois à nos regards l'éclat de son génie, nous dévoile tous les secrets de son cœur, ses joies, ses passions, ses regrets, et fait vibrer en nous cette corde sensible et douloureuse, dont la religion chrétienne a doté la lyre des poëtes et des musiciens. Car le véritable génie n'est qu'une émotion surnaturelle, qui rappelle toujours l'homme à sa céleste origine.

On nous demandera peut-être quel est le caractère qui distingue la poésie française de

celle des Allemands? la réponse est aisée et découle des différences que nous avons établies entre ces deux nations. Nous avons vu que, condamnés à une sorte d'ilotisme politique, la vie intérieure, la vie intellectuelle des Allemands a acquis une prééminence singulière; la pensée est tout pour eux; aussi leur poésie est-elle contemplative; on sent que c'est celle d'un peuple métaphysicien. L'homme, sur le déclin de sa vie, assailli par les revers ou le spectacle d'une affligeante réalité, a soif d'idées calmes et consolantes; il interroge alors avec délices ces poëtes *subjectifs*, ces poëtes de l'âme et du sentiment, qui nous initient aux mystères de la pensée humaine, et semblent entrouvrir les cieux aux regards ravis qui les contemplent.

Au rebours de cette poésie rêveuse et méditative, se présente la poésie française, dont le caractère distinctif est d'être théâtrale et déclamatoire, de viser à l'effet. Arrêtons-nous quelques instans pour contempler ces deux littératures rivales, l'une fière de ses brillantes conquêtes, de sa longue suprématie dans le domaine des arts et du goût; l'autre plus hum-

ble et plus modeste, ayant vécu des siècles entiers sans faire parler d'elle, mais en amassant de riches trésors qu'elle étale aujourd'hui à tous les yeux.

Le théâtre est, on le sait, l'arène où les champions de la France et de l'Allemagne sont descendus le plus souvent pour vider la vieille querelle de la prééminence littéraire des deux nations. C'est là en effet qu'éclatent le plus visiblement les traits caractéristiques qui les distinguent, et qui se réfléchissent, à quelques nuances près, dans toutes leurs compositions.

Or, pour résumer en peu de mots le système dramatique qu'on suit en France, et les principes adoptés par les Allemands, je dirai que les premiers ont pris pour base la vraisemblance, et les seconds la vérité. Je m'explique : la vérité est dans l'essence même des choses, dans le fond du tableau, dans le caractère, les discours et le costume des personnages. La vraisemblance, au contraire, n'a qu'une existence toute conditionnelle, toute relative : elle la doit à celui qui parle, ainsi qu'à ceux qui l'écoutent; elle dé-

pend en quelque sorte de leurs idées individuelles, de leurs sympathies, de leurs sentimens. L'auteur qui s'attache avant tout à la vraisemblance, se résigne par cela seul à respecter le goût, les opinions, les caprices des spectateurs, jusqu'à leurs préjugés de caste et de nation. En revanche, celui qui prend la vérité pour base de ses tableaux dramatiques, ne se soumet qu'à son sujet, au caractère historique des héros de son choix, aux exigences des temps et des lieux. Dès qu'il a mis le pied sur une terre étrangère pour en évoquer les grands hommes et les faire revivre à nos yeux, il adopte aussitôt les mœurs, les coutumes, et jusqu'aux superstitions des habitans. Il se mêle à leurs jeux, à leurs festins, à leurs funérailles; il revêt la pourpre du monarque et les haillons du mendiant; il prend toutes les allures, parle tous les langages, devine les climats comme les caractères, et s'efforce de reproduire l'originalité des siècles ainsi que celle des individus.

Appliquons ces remarques au prince des poëtes allemands : examinons l'*Iphigénie* de Goethe, ce drame achevé, qu'on croirait un

manuscrit grec retrouvé parmi les ruines du Parthénon. Quelle simplicité sans rudesse! quelle grandeur sans emphase! quel naturel sans affectation! comme l'auteur a bien su se pénétrer de l'esprit du théâtre des anciens Hellènes, et retrouver, à force de savoir et d'imagination, les mœurs, les idées, le costume d'un peuple disparu de la terre! Quelle noblesse de sentimens, quelle poésie ravissante, quel suave parfum d'antiquité!

Cherche-t-on un tableau du moyen âge, de la liberté des communes à son berceau, de la féodalité expirante, de la chevalerie, sa garde d'honneur, non pas ridiculisée et dépoétisée comme dans *Don Quichotte*, mais revêtue des plus brillantes couleurs; un tableau de la grossièreté, de la rudesse, de la superstition, des mœurs allemandes? Goethe va se faire moyen âge, et ces luttes si dramatiques renaîtront à sa voix. D'une part, accourent les hordes ottomanes; de l'autre, les paysans révoltés, tumultueusement guidés par des bandes d'anabaptistes, précurseurs de la Réforme, ébranlent, au midi comme au nord, le sol de l'Allemagne. Les Bohémiens, ces parias de la

société, apparaissent sous un aspect neuf et original; les moines, fiers de leur popularité, le haut clergé enhardi par son ascendant sur les masses. Enfin, sur le premier plan du tableau, s'élève l'imposante figure du chevalier Goetz, de l'illustre maison de Berlichingen, le dernier des seigneurs féodaux, l'idole du peuple, l'appui des nobles, le défenseur des moines, l'effroi des évêques et des princes; Goetz qui résume en lui seul tous les grands traits de la vie des Allemands, dans cette période de crises politiques et de transformation sociale, qu'on appelle le moyen âge.

Veut-on voir l'Italie du XVIme siècle, et la cour du duc Alphonse d'Este, cet homme dur et orgueilleux, d'abord protecteur, puis persécuteur de ce génie sublime, dont les vers devaient faire plus tard les délices du sénateur et du pâtre, du prince et du gondolier? qu'on ouvre le *Tasse* de Goethe, et l'on y retrouvera toute la chaleur et tout l'éclat du soleil d'Italie: la pensée même y a ce luxe que la nature étale dans les climats méridionaux. Mais qu'on se garde bien d'accuser Goethe, comme l'a fait Mme de Staël, d'avoir manqué

à la vérité historique en peignant le Tasse subtil, rêveur et métaphysicien. Ce serait méconnaître le caractère de la poésie italienne contemporaine du chantre de Godefroy, je veux dire ces idées platoniques de prédestination mutuelle, qui faisaient de l'amour quelque chose de nécessaire, comme la destinée, et ces *concetti* tant reprochés au Tasse par l'austère Boileau.

Enfin, le XIVme siècle tout entier, le peuple, les femmes, les étudians, les soldats, les sorcières et le sabbat, tout cela se relève et prend vie sous la baguette magique de Goethe, dans cette magnifique conception de *Faust*, la plus étonnante des créations de l'art moderne. Là, le coloris le plus brillant s'unit à la touche la plus délicate et aux coups de pinceau les plus hardis; le comique et le sérieux, le pathétique et le terrible, le délire le plus sombre et le plus effrayant, la terreur, la pitié, la douleur, tout y est porté à son comble, tout arrache des larmes ou des transports d'admiration.

En France, comme l'a déjà observé Benjamin Constant dans sa préface de *Wal-*

lenstein, on ne perd jamais le public de vue; on ne parle, on n'agit, on n'écrit que pour les autres. Moins recueillis, plus répandus au dehors, plus avides d'applaudissemens, les Français, en général, s'occupent peu de ce qu'ils ont à peindre, mais bien de l'effet qu'ils produiront : aussi, font-ils plus de sacrifices au goût dominant du public et à l'esprit de leur temps. Ils disent ce qu'ils sentent, ce qu'ils éprouvent, en vue de l'auditoire devant lequel ils sont placés; ils réfléchissent tout haut, et ne laissent jamais passer le moindre élan de l'âme, le sentiment le plus faible et le plus fugitif, sans le déplier et l'étaler à tous les regards.

La passion, dans les tragédies françaises, est parfois causeuse à l'excès : si elle agit peu, en revanche elle parle beaucoup; on la voudrait souvent plus simple et plus ingénue; en effet, loin de se laisser voir à la dérobée, et comme à regret, elle provoque les regards, se pose devant le public avec assurance, et ne craint pas de le prendre à témoin de ses faiblesses et de ses égaremens.

Racine, pour complaire à l'opposition

naissante contre la cour, lancera l'anathème contre les flatteurs des rois; *Alzire* prêchera la tolérance, *Zaïre* l'indifférentisme religieux, *Mahomet* la haine de l'hypocrisie, *OEdipe*, roi, la résistance au pouvoir usurpé des prêtres: heureux, quand les poëtes dramatiques français ne mettent pas leur plume au service des factions politiques, et qu'ils ne font pas de leurs pièces des plaidoyers pour ou contre un parti; car si, dans certains cas, leur auditoire sympathise avec eux et leur procure un triomphe éphémère, souvent aussi les passions soulevées répondent avec violence, et paient l'agresseur par l'outrage et le mépris.

Comme preuve frappante de la soumission des Français au goût du public qui les cite à sa barre, je choisirai la tragédie de *Phèdre*, le chef-d'œuvre de leur théâtre. Racine a-t-il osé nous faire voir cet Hippolyte, si bien décrit par le poëte grec Euripide; farouche, austère, inaccessible à toutes les séductions de l'amour, adonné à la vie de chasseur, parcourant les forêts, escorté d'un essaim de jeunes gens animés pour tout le sexe d'une haine implacable? Non, le poëte recule à l'idée de présenter un

tel personnage devant des spectateurs épris pour les femmes d'un amour qui va jusqu'à l'idolâtrie. Il s'effraie de cette pureté, de cette vertu sauvage, de ces idées tout antiques, toutes nouvelles; il veut enlever, dit-il, la rouille qui recouvre ce beau monument de la muse tragique des Grecs, si scrupuleux observateurs du naturel et de la vérité. Pour complaire aux *petits-maîtres* (1) qui lui font la loi, il altérera l'histoire, nous donnant ainsi la clé de toutes les métamorphoses que le despotisme de son siècle lui prescrivait dans les sujets empruntés à l'antiquité. Il déguisera, sous l'euphémisme de l'expression, cette peinture un peu rude du cœur humain, ces mouvemens libres et francs, ces faiblesses sans détour et sans voile, qui n'auraient paru, aux contemporains du poëte, que grossiers et de mauvais ton. Nous aurons un Hippolyte tout-à-fait corrigé des habitudes discourtoises qu'il avait rapportées de son pays; un grec vêtu à la française, formé aux belles manières et au langage étudié de la cour. Le fils de

(1) Historique.

Thésée sera amoureux, de qui? d'une princesse, de sang royal il est vrai, mais assez insignifiante, appelée par le besoin du poëte et non point par l'histoire ou par la nécessité de la situation : dès lors, le froid amant d'Aricie cesse de nous intéresser; car la vertu seule ne le défend plus de la passion de Phèdre, et la déclaration de cette princesse infortunée, ainsi que la manière dont cet aveu criminel est accueilli, perdent ce qu'ils avaient, dans Euripide, de dramatique et de saisissant. Phèdre elle-même n'est pas une femme grecque, une passion simple et naïve comme le siècle où elle vivait; c'est l'idéal moderne d'un attachement coupable aux prises avec le remords; c'est, comme l'a dit M. de Châteaubriand, la vue du cœur humain prise sous l'inspiration de la pureté chrétienne et des délicatesses de notre civilisation; *Phèdre* nous offre la vivante peinture de la cour de Louis XIV, et les combats de cœur qui occupaient les loisirs du monarque, traduits, par Racine, en vers harmonieux.

Il en est de même, à quelques nuances près, des rôles d'Achille, de Pyrrhus, d'Ores-

te, et, comme l'a dit malignement le plus spirituel des moqueurs,

> L'Amour, qui marche à leur suite,
> Les croit des courtisans français.

Les dramatiques, en France, s'attachent plutôt à peindre une passion abstraite, comme la fureur, l'amour, la tyrannie, l'ambition, la jalousie : les poëtes allemands, ainsi que les poëtes anglais, s'appliquent d'ordinaire à retracer tout un caractère individuel. Pour conserver cette individualité si rare, ils montrent l'homme véritable, l'homme complet, tel qu'il a été mis dans le monde, tel qu'on le voit chaque jour, avec l'ensemble de ses facultés, de ses principes, de ses sentimens. Ils s'efforcent de lui conserver sa physionomie originale; ils rassemblent tous les traits propres à fixer la situation historique de leur personnage, et mêlent à cette peinture une foule de circonstances accessoires et locales, absolument étrangères à notre temps, souvent bizarres et familières, mais frappantes et caractéristiques.

B. Constant nous paraît néanmoins conclure d'une manière trop exclusive, en disant qu'en France on ne peint jamais de caractères. Sans manquer de respect envers un spirituel écrivain qui a porté, dans la critique littéraire, tant de finesse et de sagacité, nous pensons qu'il serait plus équitable de dire que les poëtes de sa nation, n'embrassant jamais l'homme tout entier, ne saisissent et ne mettent en relief tout ce que son caractère a de saillant, que lorsque la passion qu'ils ont choisie comme sujet d'étude, ou le fait qu'ils retracent, réveille et met en jeu diverses facultés qui semblaient sommeiller en lui. Je n'en veux pour exemple que le rôle d'Andromaque, cette touchante création de Racine, où se rencontrent à la fois tant de pureté de sentimens et de tendresse maternelle, tant de dignité modeste, de résignation et d'humilité. Citerai-je encore la terrible figure de ce jeune souverain, né avec des inclinations criminelles, et impatient du frein que lui imposent l'autorité de sa mère et la présence d'un ministre vertueux; poussé au crime par un per-

fide flatteur, arrêté par les conseils austères de la vertu, se débattant dans les faibles liens qu'il va rompre, et s'élançant enfin avec violence vers l'emprisonnement et le parricide? Rappellerai-je les mille nuances qui forment le caractère si compliqué d'Agrippine : son arrogance avec le précepteur de Néron, sa dissimulation avec Britannicus, sa douleur et son dépit avec la confidente de ses secrets, et l'explosion de sa joie orgueilleuse, quand elle se flatte d'avoir ressaisi, avec le cœur de son fils, la puissance souveraine et son ascendant sur Néron? Enfin, comment oublier ce Joad, rempli d'enthousiasme et d'admiration pour les décrets de la Providence, de haine contre les impies, de charité pour ses frères, de tendresse pour le jeune orphelin confié à sa garde, lançant d'éloquens anathèmes contre les ennemis du peuple d'Israël, et versant un baume salutaire sur les plaies des malheureux qu'il console et qu'il défend?

Il est oiseux de revenir sur la question des trois unités classiques, celles d'action, de temps et de lieu, si souvent controversée, et que les rédacteurs du *Globe*, journal long-

temps dépositaire des enseignemens d'une critique supérieure, ont discutée et résolue avec un rare talent. Quant au mélange du plaisant et du sérieux, on sait qu'il a toujours été sévèrement banni des tragédies françaises, comme contraire à la dignité théâtrale, comme une monstruosité, bonne tout au plus pour des tréteaux. Suivant la législation dramatique de ce pays, une barrière infranchissable doit tenir le tragique et le comique éternellement séparés. Ainsi le langage brusque, familier, trivial, sera à jamais relégué dans la comédie; tous les personnages, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés, quel que soit le sentiment ou la passion qui les agite, devront se souvenir qu'ils ont l'honneur de paraître dans une tragédie française, en observer l'étiquette et le cérémonial accoutumés. Quant aux détails domestiques, aux accidens de la vie commune, ils devront être supprimés sans miséricorde, ou déguisés du moins sous des formes si pompeuses, qu'on les y chercherait vainement. Arrière donc le matelot blasphémant dans la tempête, l'obscur plébéien soufflant le feu de l'insurrection, et le tribun stylé pour le

crime, qui va frapper au cœur son souverain! Arrière ces débats de la place publique, le tumulte de ce forum où se passait la vie romaine, et où grondent sourdement les rumeurs de la populace avide de spectacles et de nouveautés. Loin de nous ces mouvemens passionnés, ce naturel énergique et profond, ces peintures entraînantes des passions populaires, ces émotions de la foule toujours si vives et si vraies, cette éloquence rude et grossière, mais parfois sublime, qui émeut l'âme si vivement.

Quant aux tragiques allemands, un regard jeté sur le monde suffit pour leur révéler la différence du langage chez les êtres dont se compose la société. Ils y découvrent des génies d'une trempe supérieure et des esprits d'un rang subalterne. Ils comprennent que, bien qu'originaires de la même patrie, ces hommes ne doivent pas prononcer les mêmes paroles avec le même accent, et s'efforcent de rendre sensible cette distinction parfois indéfinissable, ces nuances imperceptibles qui frappent, chez quelques personnes, au premier mot, au premier geste, sans qu'on ait eu le loisir de les étudier. Ainsi, chez eux il sera permis à Ba-

yard de déposer le cothurne et de chausser de temps à autre ses bottes et ses éperons; Henri IV pourra causer familièrement avec Sully, ce qui n'empêchera pas qu'il ne soit un héros sur le champ de bataille, et dans le conseil un grand roi. Nous verrons Goetz de Berlichingen assiégé dans son château par une armée impériale, offrant à ses compagnons d'armes de partager les vivres qui lui restent, et la dernière *cruche de vin* que sa femme, sa dame et la ménagère du château, avaient réservée pour lui; et cette noble simplicité du représentant de la féodalité expirante nous touchera plus que les tirades des héros de la scène française. Werner nous conduira au sein de la cour de l'empereur Valentinien, cour insouciante et frivole, livrée aux concerts, aux plaisirs, aux jeux, à toutes les dissipations d'une vie molle et oisive, tandis que la mort frappe à la porte, tandis que les Barbares roulent comme un torrent débordé vers la ville éternelle, et que le sol romain tressaille sous leurs pas: il nous montrera cette famille royale énervée par les langueurs de la paix, prédestinée à s'abîmer avec le trône de ses ancêtres,

et sourde à la voix d'un évêque qui vient l'arracher à cette léthargie morale, fléau des souverains, et qui lui crie avec l'accent du prophète : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!*

Or, je le demande, ces accens d'une gaieté vive et bruyante, l'indifférence profonde de cette cour qui oublie la mort, mais que la mort n'oubliera pas; ces ris, ces jeux, ces plaisanteries, cette danse sur un volcan, ne font-ils pas autant de mal, ne serrent-ils pas le cœur et n'émeuvent-ils pas l'âme aussi fortement que si nous voyions couler des larmes, ou que si les personnages se frappaient la poitrine en poussant de longues lamentations?

De cette indépendance absolue de l'écrivain dramatique allemand, qui ne sacrifie jamais rien à l'esprit de son siècle, sûr qu'il est de rencontrer des spectateurs capables d'apprécier le mérite de ses tableaux, résulte la facilité d'introduire une foule d'idées et d'actions, que les Français ont long-temps proscrites de la scène comme trop étrangères à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leurs opinions. Les Allemands, par exemple, ne craindront pas d'em-

ployer la superstition comme ressort tragique, parce qu'ils savent que ce sentiment, taxé à bon droit de faiblesse puérile, a de profondes racines en notre cœur, et que, dans tous les momens de crise, il se réveille mû par un pouvoir irrésistible et mystérieux. Ainsi Schiller nous peindra Wallenstein tel que l'histoire le représente, atteint de cette faiblesse commune à presque tous les grands hommes de son temps; il nous le montrera de même dominé par la passion de l'astrologie qui le guide dans ses plans pour l'hymen de Thécla sa fille, dans son complot contre Ferdinand, et dans sa sécurité trompeuse à l'égard des Piccolomini.

Une fois, en France, on voulut faire jouer ce grand ressort dramatique et remuer la partie superstitieuse de notre être. Voltaire, novateur hardi et souvent heureux dans ses tentatives de réforme littéraire, Voltaire, frappé de l'impression de terreur que le spectre du père de Hamlet produisait dans la tragédie anglaise de ce nom, imagina d'avoir recours au même artifice, et se flatta de produire un coup de théâtre aussi frappant. Mais il oublia que dans Shakspeare la fiction du poëte était

soutenue par la religion grave et la tendance aux idées mystiques des habitans de la Grande-Bretagne, par la foule des traditions populaires, des superstitions locales, des légendes merveilleuses, et par la croyance aux fables du Nord, aux nécromans, aux fées, aux génies, que l'imagination un peu fantastique des Anglais retenait comme un souvenir national et indigène. Il ne songea pas que l'effroyable apparition du fantôme, dans *Hamlet*, imprime, dès le début de la pièce, un caractère mystérieux à tout l'ensemble de l'action; nous jette dans un monde idéal d'horreur, et règne sur ce drame lugubre comme une sorte de fatalité visible; qu'enfin cette terrible fantasmagorie devait saisir, dès l'entrée, l'âme du spectateur, et le conduire haletant jusqu'au terme de sa course.

Maintenant, au lieu de cette garde nocturne, pleine de discours grossiers et superstitieux, qui ouvre la pièce d'*Hamlet*, non loin des murs du palais, que nous présentera Voltaire, le palais de Sémiramis, un luxe oriental, une cour magnifique, où tous les satrapes sont réunis, une cour telle que

l'avait rêvée l'imagination du poëte ; puis, après un discours pompeux de la reine de Babylone, qui annonce qu'elle va déposer sa couronne entre les mains d'Arzace, l'ombre de Ninus apparaît. Mais cette société brillante et polie du XVIIIme siècle ne dut guère s'en émouvoir. En effet, quel effroi peut inspirer une ombre, à qui chacun parle à son tour, et qui s'avance sur la scène par un procédé mécanique dont tout le monde a le secret? Et d'ailleurs, l'épouvante qui aurait pu naître de cette apparition mystérieuse, n'était-elle pas entièrement effacée par la majesté et l'aspect imposant de la cour de Sémiramis? Pourquoi les sorcières de *Macbeth* nous effraient-elles si fort? c'est que notre imagination troublée nous les représente, dès l'entrée de la pièce, comme des messagères de Satan. Pourquoi l'apparition de Darius dans les *Perses* d'Eschyle, celle de Ninus dans la *Sémiramis* de Voltaire, sont-elles si froides, tandis que l'ombre du père de Hamlet nous glace de surprise et d'épouvante? c'est qu'à la vue du spectre de Ninus, ou du roi des Perses, évoqué par Eschyle, nous rions d'un prodige que tous les dieux des Grecs et

des Romains seraient impuissans à produire ; tandis que dans la pièce de Shakspeare, en voyant le fantôme, un instinct de christianisme nous avertit que tout n'est pas mensonge dans cette apparition, et que la voix de Dieu, suspendant les lois immuables de la nature, a fait renaître pleine de jeunesse et de vie plus d'une créature qui gisait dans le tombeau. Qu'eût dit Voltaire, s'il eût pu prévoir que son disciple favori, son panégyriste le plus ardent, déclarerait sans détour, dans son *Cours de Littérature*, que le spectre, dans ce *Hamlet* de Shakspeare, qu'il appelle « un *monstre* de tragédie, » est beaucoup mieux motivé, et produit plus de terreur que celui de Ninus dans le drame français ? L'essai de Voltaire fut donc malheureux ; c'est qu'il vivait au sein d'une société sans croyance et sans principes, amoureuse au plus haut degré du plaisir, et disciplinée en quelque sorte par la cour du régent ; sous l'influence de cet homme, en qui l'on retrouvait les restes dégénérés d'un grand prince, un Henri IV dépravé. Quand Shakspeare parut, la foi aux apparitions était encore toute vive et toute

puissante ; quand Voltaire écrivit, les dévots de la vieille cour étaient devenus les athées de la nouvelle ; l'hypocrisie, long-temps à la mode, avait fait place au scandale, toute croyance était morte, toute religion avait disparu.

Nous pourrions pousser plus loin encore ces rapprochemens entre les deux théâtres ; mais nous préférons clore ce parallèle par une dernière observation qui ne sera peut-être pas sans intérêt.

En Allemagne, tout ce que le cœur a de plus mystérieux, tout ce que l'imagination a de plus idéal et de plus élevé au-dessus du monde physique et matériel, prend sous la plume des poëtes une existence sérieuse, et se montre avec tous les développemens que la méditation peut donner. On est frappé de ce caractère, en voyant de quelle couleur les écrivains des deux nations peignent la passion la plus riche en secrets et en délicatesse, l'amour.

Ce mélange inexprimable de force, de faiblesse, qui trouble le cœur de ses orages où l'enivre de ses délices, l'amour n'est pas en Allemagne une passion de même nature que toutes les passions humaines. Sur la scène

française, ce sentiment le plus naturel, le plus impérieux, le plus éloquent de tous, s'exprime tantôt avec emphase, tantôt avec les nuances diverses d'un esprit de galanterie parfois subtil et maniéré. Aux yeux des Allemands, c'est une passion d'une pureté idéale, simple comme l'innocence, touchante comme la vertu, sans laquelle les merveilles de la création ne seraient qu'une solitude pour l'homme. C'est une sympathie de deux cœurs pleine de candeur et de mystères, un attachement qui séduit et élève l'âme, qui la rend capable des plus grands sacrifices et des plus héroïques dévouemens. Les Allemands voient dans l'amour, qui embrasse toutes ces idées et les résume toutes, quelque chose de religieux, de sacré, de céleste, une émanation de Dieu même, un accomplissement de la vocation de l'homme sur la terre, un rayon de la lumière divine, qui vient échauffer et purifier le cœur. Il ne peut inspirer aucune idée coupable, car il démentirait sa sublime origine; il ne peut s'éteindre, car son essence est immortelle; il ne peut que retourner dans le sein de son Créateur (1).

(1) B. Constant, *Mélanges de Politique et de Littérature.*

Le type de cette pureté idéale, de cette sensibilité, de cette mélancolie, de ce mysticisme amoureux qu'on appelle en France de la *sentimentalité allemande*, ce type se retrouve dans Amélie, l'amante de Charles Moor, cette jeune fille, chaste comme l'enfance, pleine d'enthousiasme et d'ingénuité; dans Mignon, créature mystérieuse, qui semble suspendue sur les limites de l'idéal et de la réalité; dans Marguerite, dont le céleste abandon, le cœur naïf, pieux et tendre, contraste admirablement avec l'exaltation voluptueuse et triste de Faust. Enfin, ce type se retrouve dans Thécla, dont l'amour est si calme, et pour ainsi dire résigné à sa passion, tant elle la sent insurmontable; Thécla, être surnaturel, qui semble descendue des demeures éthérées, comme un messager divin, comme un ange de paix et de réconciliation pour faire taire le bruit des armes et conjurer les noirs desseins de cette foule de jaloux, d'ambitieux et de traîtres, génies malfaisans, qui planaient alors sur l'Allemagne pour la démoraliser.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

HISTOIRE

DE LA LITTÉRATURE

ALLEMANDE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PREMIERS SIÈCLES DE LA GERMANIE A CHARLEMAGNE.

§ Ier

Origine de la race germanique. — Dialectes des anciens habitans de l'Allemagne. — Élémens de la nation communément appelée germanique. — Explication du terme générique de Germains.

Nous n'avons pas mission d'écrire l'histoire de la nation allemande; aussi n'entreprendrons-nous pas de remonter au berceau de l'espèce humaine, en suivant les différentes races qui, des sommets

du Thibet ou de la vallée de Cachemire, se sont répandues sur le globe entier. Nous nous tairons de même sur l'existence d'ailleurs très-problématique de cette foule de tribus, dont les géographes ou les historiens ont peuplé les contrées septentrionales : il nous suffira de grouper ici quelques faits qui méritent créance, en les allégeant du poids des traditions obscures et des récits mensongers sous lesquels plie l'histoire des races primitives de la Germanie.

L'Europe, au temps les plus reculés de son histoire, nous offre le spectacle de quatre grandes familles de peuples, les Celtes, les Germains, les Lettons et les Slaves, issues d'une race primitive, et qui, s'étant séparées comme des fleuves sortis de la même source, se fixèrent enfin, après de fréquentes migrations et de longues traverses, dans les différentes contrées de l'ancien continent.

Les Celtes paraissent les premiers sur la scène du monde. D'abord ils occupaient l'Europe centrale, puis ils se mêlèrent aux Finnois qui, à une époque antérieure, s'étaient avancés vers les provinces du midi ; témoins les Hongrois qui sont de race finnoise, et les traces vivantes que la langue celtique a conservées de la fusion de ces deux premiers peuples.

Les Germains qui inondèrent l'Europe immédiatement après les Celtes, refoulèrent la plupart

de ces derniers vers les régions occidentales; en deçà du Rhin, et les traquèrent dans les Iles Britanniques, après les avoir balayés de presque tout le continent. Maîtres d'une étendue de pays immense, ils firent respecter leur pouvoir, de la rive gauche du Danube aux confins du Nord, et depuis la Vistule jusqu'au Rhin; mais ils éprouvèrent bientôt à l'Est le même sort qu'ils avaient fait subir aux populations de race celtique.

Les Slaves, souche commune des Vandales, des Polonais, des Bohémiens, des Slavons et des Russes, forcèrent à leur tour les Germains de se retirer sur les bords de l'Elbe, et furent contraints eux-mêmes plus tard de battre en retraite vers les rives de l'Oder. C'est là qu'une famille, les Lettons, d'où descendent les anciens habitans de la Prusse, les Lithuaniens et les Lettons proprement dits, attendaient les Celtes qui, subjugués en partie par ce peuple, en partie par les Slavons, ne purent conserver nulle part leur indépendance et leur liberté.

Les Germains se divisaient en deux sous-races: les septentrionaux ou Scandinaves, et les Allemands.

L'ancienne langue des peuples du nord se répandit dans toutes les îles scandinaves. Les Normands la transplantèrent en Islande, où elle conserva sa pureté primitive et toute son originalité

aussi cette île donna-t-elle dans la suite son nom à la langue même qu'on y parlait. Cet idiôme se décomposa plus tard, dans les trois royaumes du Nord, en plusieurs dialectes, parmi lesquels celui qu'on parle aux îles Féroë se rapproche le plus de l'ancien langage islandais. Immédiatement après se placent la langue des Suédois et celle des Norwégiens. Le dialecte danois s'éloigne d'une manière assez sensible de cette langue primitive, surtout par son mélange avec l'allemand.

L'idiôme allemand se divisait à son tour en gothique, haut-allemand et bas-allemand. Le premier, vulgairement appelé mésogothique, est remarquable par la pureté de ses formes et par sa grande antiquité. Grimm classe dans le haut-allemand la langue des Bavarois, des Bourguignons, des Francs et des Lombards. Le bas-allemand se subdivisait de même en haut-saxon, anglo-saxon et frison. La plupart des productions qui ont vu le jour depuis le VIIIme jusqu'au XIme siècle en Saxe, dans la Westphalie et les Pays-Bas, appartiennent au premier de ces dialectes : au second se rattachent celles de la même période que l'Angleterre a vues éclore; enfin celles qui ont paru dans le sud de la Grande-Bretagne au XIIIme et au XIVme siècle, sont écrites dans le dialecte appelé frison.

Cette grande nation, désignée par les écrivains

de Rome sous le nom de germanique, réunissait dans son sein une foule de peuples plus ou moins puissans, qui, loin de former une confédération soumise à des lois et à des inclinations communes, parlaient divers dialectes, étaient souvent en guerre les uns avec les autres, et voyaient les limites de leur territoire s'étendre et se resserrer, suivant que le sort des armes leur devenait propice ou contraire. Ainsi les Suèves occupaient, au dire de Tacite, tout l'intérieur de l'Allemagne jusqu'à la mer Baltique; les Frisons la Hollande, les Chattes la Hesse, les Chérusques les bords de l'Elbe et du Wéser, les Marcomans la Bohême, les Quades la Moravie, etc. etc.

C'est de la Germanie que sortirent les Saxons qui, vers la fin du vme siècle, s'emparèrent des provinces si fertiles de la Grande-Bretagne méridionale; les Francs qui conquirent la Gaule, les Goths qui subjuguèrent l'Espagne, et les Lombards, dont le nom est demeuré aux provinces du nord de l'Italie où ils établirent leur sanglante domination.

L'étymologie des noms de quelques-unes de ces peuplades nous est connue: la dénomination de Suèves (1) vient du mot allemand *schweifen*, errer; celle de Saxons, de *sitzen*, être assis, parce que les

(1) Luden, *Histoire de la Nation allemande.*

premiers étaient de la race nomade ou vagabonde, tandis que les seconds appartenaient à la race sédentaire, et occupaient des demeures fixes. Quant au terme générique de Germains, qui signifie hommes d'armes, hommes de guerre, on ne peut l'attribuer qu'à la vie belliqueuse de ces barbares, sans cesse obligés de se tenir en garde contre les agressions de leurs redoutables voisins.

§ II.

Premières notions sur la Germanie. — Hérodote, Pythéas; Tacite. — Lois, mœurs et coutumes des anciens Germains. — Aspect général du pays.

A l'une de ces fêtes antiques, instituées en l'honneur de Minerve, patronne du peuple athénien, fêtes du patriotisme et de la poésie, parmi les courses de char, les hymnes et les jeux, au milieu d'un concours immense de spectateurs attirés des extrémités de la Grèce pour prendre part à cette brillante solennité, un étranger repoussé de son ingrate patrie, et méconnu par ses concitoyens, lisait des fragmens de ses voyages devant les Grecs assemblés aux plaines d'Olympie. Ceux-ci applaudissaient l'orateur avec transport, frappés de l'élégance et du tour ingénieux de son style, de l'éclat d'imagination et du coloris épique de ce voyageur historien qui allait de pays en pays et de ville en

ville pour chercher sur place la vérité, et, par le spectacle des lieux mêmes, ajouter à la connaissance des hommes et des faits. Grâce à de fréquentes entrevues avec les marchands étrangers, Hérodote avait appris à connaître le pays connu depuis lors sous le nom de Germanie, et il en parlait avec l'accent de la vérité, et cette douce mélancolie, si rare chez un homme de trente-huit ans.

Ce souvenir est le plus ancien que l'histoire ait conservé du peuple allemand : un siècle environ plus tard, Pythéas, natif de Marseille, et le premier, en date, des écrivains que produisirent les Gaules, envoyé par ses compatriotes pour reconnaître de nouveaux pays vers le Nord, signalait à leur attention les Jutes ou Gutton, habitans du Jutland, les Teutons fixés dans le Mecklembourg, le Holstein et la Poméranie, et les Estiens qui occupaient la Livonie et le royaume de Prusse actuel. Mais ce sont les Romains qui nous ont transmis le plus de détails relatifs à cette antique nation. Sans quelques feuillets de leurs auteurs, nous ne posséderions que des données vagues et incertaines sur la Germanie et ses premiers habitans.

La décadence des lettres marchait à grands pas à Rome sous le règne de Trajan et d'Adrien; mais l'esprit humain ne prend jamais une route nouvelle sans qu'il lui reste des occasions de grandeur et d'éclat. L'éloquence chassée du Forum, et ne

sachant où se réfugier dans une société frappée de mort, se choisit un asile dans un noble sanctuaire, dans la conscience d'un homme de bien. Tacite, ce lambeau glorieux; ce sublime dédommagement d'un siècle de décadence et de corruption, Tacite a éclairé de tout le feu de son génie l'histoire des Germains, et la peinture sincère et franchement touchée de ces Barbares fait tellement saillir par l'effet des contrastes, toute la décrépitude de l'empire des Césars, qu'on y a vu l'intention mal déguisée de faire la satire indirecte du peuple romain. On ne saurait du moins méconnaître dans cet écrit une sorte d'instinct révélateur de la lutte terrible qui allait s'élever entre Rome et la Germanie; c'est comme un regard prophétique jeté sur l'avenir du monde, une sorte de seconde vue dont le ciel a doué ce dernier penseur de l'antiquité. Ce qui saisit l'âme chez cet écrivain supérieur, c'est la vérité de l'émotion morale avec une sorte d'âpreté sauvage et un fond de mélancolie haute et profonde, bien rares dans ces temps de corruption. Parle-t-il des peuples qui menacent Rome, on dirait qu'il touche à cet enthousiasme, dernier degré du pathétique, du sublime et de la simplicité. Grâce à cette sagacité ardente qui est la vie et l'intelligence de l'historien, Tacite a su deviner les traits caractéristiques de la physionomie des Germains, traits si profonds, que le temps ne les a

presque pas altérés, et que l'empreinte en est encore vivante chez les Allemands d'aujourd'hui.

Mais enfin que nous apprend-il de ce peuple si plein d'espérance, dépositaire de ces germes féconds, qui, avec le christianisme, devaient renouveler la face du monde? de ces hommes du Nord dont les mœurs austères s'élevaient en jugement contre la Messaline des nations? Quels étaient les principaux traits de cette peuplade barbare? Les voici :

D'abord une *individualité* exigeante, jalouse, irritable, caractère qui a traversé les siècles en Allemagne sans s'affaiblir ni s'altérer. Tout Germain naissait libre : qui eût osé porter la main sur lui? être vaincu ou enchaîné l'aurait couvert de honte. Pour échapper à cet esclavage, c'était peu de chercher un héroïque trépas : il fallait encore braver l'ennemi qui la donnait, rendre plus ingénieuse la rage des bourreaux, leur indiquer de nouvelles tortures, désavouer les souffrances par le sourire du dédain, et le corps tout sanglant tomber en exhalant un chant de triomphe pour dernier soupir (1).

Étendue à la famille, aux relations de voisinage, puis aux rapports de peuple à peuple, cette

(1) Voyez MARCHANGY, *Gaule poétique* : Odes du roi Regner Lodbrog et de Harald le vaillant, le Chant de Mort de Walfader, etc.

individualité revêtait les formes de l'*association*, principe vivace et fécond, à qui l'Allemagne a dû les croisades, les corporations d'ouvriers, la chevalerie, les maîtres-chanteurs et les affiliations secrètes des universités. La justice se rendait dans des assemblées domestiques converties en tribunaux, où l'on discutait des intérêts communs, où l'on traitait des affaires de paix et de guerre, à table et cordialement. Ces assemblées faisaient connaître leurs volontés par des murmures improbateurs ou de bruyantes acclamations : preuve que le dogme de la souveraineté populaire n'est pas né d'hier dans le monde européen. Enfin la *fidélité*, un dévouement inviolable à la personne d'un chef, servait de correctif puissant à cette individualité si fière et si peu traitable. Tel est le triple caractère qui éclate dans toutes les institutions des anciens Germains.

La femme, traitée à l'égal de l'homme, était entourée de respect et d'affection ; on lui attribuait même quelque chose de prophétique et de divin : on suivait aveuglément ses conseils ; on la vénérait comme un oracle, comme l'interprète de la Divinité. Elle n'apportait point de dot ; mais elle la recevait composée d'un attelage de bœufs et d'un bouclier ; car elle devait vivre et mourir avec son mari.

A ces détails de mœurs transmis par l'historien

Tacite, ajoutons que les funérailles chez les Germains étaient courtes, le convoi suivi par les femmes en pleurs et par les hommes plongés dans le silence et la méditation; qu'ils menaient une vie chasseresse et oisive, et que leurs mœurs étaient pures et hospitalières.

Mais ce qui était caractéristique chez ce peuple, ce qui ne l'est pas moins encore aujourd'hui, c'est ce besoin naïf de croyances religieuses et cette crédulité de l'âme si propice à la superstition; un attachement sans bornes au pays natal, aux coutumes héréditaires, un goût inné pour la vie de famille et pour les chastes impressions du foyer domestique; enfin, ce penchant marqué vers l'idéalisme, cet éloignement naturel pour tous les symboles grossiers du culte, et ces élans de l'âme vers un Dieu invisible que leur révélaient les ténèbres de leurs vastes et antiques forêts. Tel est ce peuple dont César et Tacite ont fait un si bel éloge, tout barbare et tout ennemi des Romains qu'il était, et dont le célèbre Adelung n'a pas rougi de dire (1) qu'il était un peu supérieur à des bêtes féroces, et ne ressemblait pas mal au chien. Oui sans doute les Germains avaient de la rudesse dans leurs mœurs, mais elles brillaient aussi par la simplicité, la franchise et la bonne foi: si leurs sentimens

(1) *Histoire primitive des Allemands, de leur langue et de leur littérature.*

étaient peu raffinés ; en revanche leur cœur était noble et généreux. N'oublions pas qu'Agrippa, au dire de l'historien Josèphe, pressait les Juifs de se soumettre aux vainqueurs de ces barbares « dont les pensées, dit-il, sont plus hautes que la stature, et qui savent mépriser la mort. »

A ce tableau rapide et incomplet des mœurs et des institutions de la Germanie, ajoutons quelques traits qui caractériseront l'aspect général de cette contrée, d'où la barbarie devait s'installer, par la violence et la conquête, à la place de l'ancienne civilisation.

Si du sommet des Alpes, de la cime de ce Schreckhorn couvert d'une majestueuse draperie de neige, on jette un coup d'œil sur l'Allemagne, en remontant par la pensée jusqu'aux temps primitifs où nous nous sommes placés, on voit les avenues de la Suisse gardées par des châteaux imprenables, le Rhin roulant ses eaux écumantes à travers une sombre forêt, et se précipitant sur des murailles formées de rochers près de Schaffhouse. De la forteresse de Strasbourg une route militaire mène jusqu'au Neckar, où siége une garnison romaine : un lac s'étend jusqu'à Mayence, principale porte de l'Allemagne occidentale (avant qu'on eût resserré le Rhin dans ses limites actuelles); plusieurs citadelles romaines couvrent le Rhin : sur ses bords s'élèvent Cologne, capitale de la seconde

Gaule romaine. Là-bas, vers l'horizon, apparaissent les villes Belges ; à droite du Rhin, quelques forts isolés ; puis les fermes éparses des Allemands sur les rives, sur des steppes à perte de vue ; sur des clairières dans la forêt du Hartz ; parmi les marais entre l'Elbe et l'Oder ; enfin des montagnes presque inaccessibles, hérissées de chênes et de sapins odoriférans, et refuge habituel des élans et des sangliers. A mesure qu'on s'approchait de l'Allemagne méridionale, la contrée devenait plus riante, les semences jaunâtres relevaient l'aspect terne et sombre de la forêt, et des traces de la culture romaine apparaissaient de plus en plus.

Ainsi, d'une part, une nature sauvage, un pays couvert de bois, à peine quelques traces de culture le long des fleuves, et des bourgades composées de huttes mal bâties ; de l'autre, des cités florissantes, des monumens d'architecture, chefs-d'œuvre de grandeur et de majesté, des routes magnifiques, des ponts dont la hardiesse étonne l'imagination ; tel est le double aspect qu'offrent à l'observateur l'empire romain et la Germanie, peu de siècles avant que l'immortelle aurore du christianisme s'élevât sur le monde que l'Évangile allait conquérir et métamorphoser.

§ III.

Invasion des Barbares. — Chute de l'Empire romain. — Action régénératrice des peuples de la Germanie. — Nouveaux principes introduits par eux au sein de la civilisation.

Nous sommes sur le seuil du moyen âge. Les terribles Goths vont paraître; d'autres Barbares, campés sur la frontière, vont les suivre, et il semble que les cris de ces hordes innombrables font trembler le Capitole. L'édifice romain, ébranlé dans ses bases, craque de toutes parts et menace d'engloutir le monde sous ses vastes débris. Mais, avant de périr, ce vieux monde, où Rome se débat longtemps, traîne une pénible agonie; il ajourne ses funérailles, suivant la belle expression d'un écrivain moderne, jette çà et là quelques derniers et pâles éclairs de beauté et de force, et se relève par intervalles majestueusement, en rassemblant les plis de sa toge pour tomber avec grandeur et dignité! Néanmoins, hormis quelques belles âmes, Rome impériale offre un spectacle qui serre le cœur. Usée, décrépite, toute rongée de vices et d'anarchie, cette cité-reine, qui étendait ses longs bras sur le monde connu, courbera successivement son front chargé d'outrages sous le sceptre de fer d'un Africain, d'un Assyrien, d'un Goth et d'un Arabe. Énervés par une vie molle et efféminée, les guerriers eux-mêmes défaillent sous le poids

d'un manteau que le vent soulève, et rampent aux pieds de ces monstres nés de la corruption romaine, à qui la terreur faisait raison du mépris.

Qui retrempera ce monde ancien, frappé d'atonie et de caducité ? qui lui rendra de la sève et de la vie ? les Germains, ces hommes nouveaux, que les Romains, légataires dégénérés des beaux siècles des Scipion et des Fabius, traitaient de barbares et d'ignorans. Des mœurs, voilà le côté brillant de la Germanie ; sa puissance morale, le secret de son immense supériorité ; qu'on ne lui demande ni savans, ni hommes d'état, ni philosophes, ni culte religieux proprement dit, mais des mœurs. Grâce à son aptitude naturelle, à son instinct de spiritualisme, elle succèdera à la Grèce et à Rome, en renouant la chaîne des âges, et sera le berceau de ces vertus nouvelles, de ces élémens de résurrection sociale, qui devaient servir de base à l'établissement de l'Europe de nos jours. L'âge ancien finissait, l'âge moderne commence ; le monde romain n'a plus de nom et sort de l'histoire : un autre, le Nord, anonyme jusque-là et tenu en réserve par la Providence, se nomme et fait son entrée dans le monde. Il n'y a plus d'empire, voici la Germanie ; plus de Romains, voici les Barbares (1).

(1) Voir le compte rendu du Cours sur l'*Histoire d'Allemagne* de M. St-Marc Girardin, par le *Temps*.

De même que la première race des humains avait péri sous les cataractes mugissantes du ciel, mêlées aux vagues de l'océan arraché de son lit, ainsi cette race secondaire, les Romains, dévorée par des ulcères effroyables, devait être purifiée par le fer et par le feu. L'heure du châtiment a sonné pour elle; les Barbares n'ont rien qui les arrête : rien, je me trompe, le christianisme est là, qui les attend, non pour les repousser, mais pour s'emparer de ces hommes nouveaux, pour bénir leur épée, pour que la houlette du pasteur se place entre les poitrines romaines et la lance du Germain: du moins elle amortira le coup.

Après l'admirable tableau de l'irruption des Barbares dans les contrées du Midi, tracé de main de maître par l'éloquent auteur des *Etudes historiques,* M. de Châteaubriand, il y aurait plus que de la présomption de notre part, à tenter d'en offrir à nos lecteurs une esquisse pâle et décolorée. D'ailleurs, c'est moins le fait en lui-même de cette migration des peuples du Nord, que les conséquences qui en découlèrent pour le bonheur et la dignité du genre humain, que nous avons à cœur de retracer. Il nous suffira donc, avant d'aller plus loin, de reconnaître ce que la nouvelle civilisation doit aux Germains des temps primitifs; quels sont les nouveaux principes qu'ils ont fait entrer dans le monde moderne, et quelles traces

ils ont laissées de leur présence au cœur de l'empire romain.

Dans l'antiquité, la liberté était collective, et non point individuelle. Les masses d'abord furent alignées, mais actives et indépendantes ; plus tard, l'alignement subsista, mais les masses devinrent complètement passives sous le despotisme. On eût dit une sorte de panthéisme social, où chaque être humain n'était qu'une fraction d'un grand tout ; il n'y avait point d'hommes, mais des citoyens. Parut le christianisme, qui rappela à l'homme son individualité, lui dit d'être libre, et lui imposa une responsabilité personnelle, inconnue des anciens : c'est là tout le secret des martyrs. Après cette puissante action du christianisme, des forêts de la Germanie sort l'homme moderne, ayant avec lui la liberté individuelle, gage de force et d'indépendance, que le chrétien ne pouvait avoir et qu'il n'avait pas.

Tel était le mobile de ces Barbares : malgré l'alliage d'égoïsme matériel et parfois de brutalité qu'on y rencontre, le goût de l'indépendance individuelle est un sentiment noble et moral ; c'est le sentiment de la puissance et de la spontanéité humaine dans son libre développement.

« Dans sa vie, demi-patriarcale, demi-guerrière, dit le baron d'Eckstein, sous la consécration de dogmes que le christianisme effaça, le

Germain est libre ; il porte au plus haut point le sentiment de ce qu'il veut et de son droit, s'estime engagé lui-même dans l'outrage fait aux siens et à ses frères d'armes ; et de cette noble solidarité il fait sortir une liberté domestique, une fierté de famille qui se transmet aux mœurs du moyen âge. Ce n'est pas un sauvage, car il a un vif instinct du droit et de la justice ; mais il ne comprend pas la vie et la société sans la faculté de se défendre et de se protéger lui-même : personnalité qui semblait si attrayante à l'historien de Tibère et de Germanicus. »

La liberté individuelle est donc le premier principe qui entre dans le monde avec les Germains.

Il n'y a rien de plus significatif, point de révélation plus intime de l'état de la société, que la condition des femmes dans un pays. En Grèce, reléguée dans l'enceinte du toit domestique, étrangère à toute délibération et à toute jouissance sociale, la femme n'était rien par elle-même : ses qualités personnelles, ses vertus domestiques, n'étaient comptées pour rien, tant son infériorité était grande : elle n'arrivait à la gloire et à l'estime que par accident. A Rome, dépouillée de son auréole de pureté et d'innocence, elle n'était plus qu'un instrument des plaisirs de l'homme, et quel instrument! Lisez Juvénal : son éloquent cynisme fait pâlir les couleurs de la réalité !

En Orient, la polygamie entraîne avec soi l'idée d'un despotisme conjugal et paternel, et d'un état humiliant de servage de la part de la femme et des enfans. La monogamie des peuples occidentaux ne suppose et ne fonde que des liens de douceur et d'amour. Esclave et renfermée sous le despotisme de l'Orient, la femme est libre en Occident: aussi exerce-t-elle une influence active dans ces climats où, presque égale à l'homme et plus maîtresse d'elle-même, elle apprend à faire estimer son suffrage, et parce qu'elle est libre de se donner, elle veut qu'on la mérite. Cette égalité parfaite des deux sexes, cette émancipation de la femme, à qui les devons-nous? aux Germains. Chez eux, les femmes se montrèrent d'abord sous les traits de guerrières et de prophétesses. Leur sensibilité plus vive, la finesse plus délicate de leurs organes, une puissance d'imagination plus passionnée, leur assignèrent cette faculté merveilleuse d'entrer en commerce avec des êtres surnaturels et un monde caché.

Si l'on parcourt avec soin le grand cycle des épopées germaniques, et en particulier le beau poëme de l'*Edda*, on retrouvera partout ces Walkiries, nobles et majestueuses femmes, enveloppées d'idéal et de mystère. Le christianisme souffla sur elles, et ces aimables messagères de puissances mystérieuses et invisibles ne furent plus, aux

yeux du peuple, que de malfaisantes sorcières, au teint blafard, à la main desséchée, au nez crochu, arrivant au sabbat sur un manche à balai, au clair de la lune ensanglantée. Grâce donc aux Barbares, la femme reçoit à son tour un brevet d'individualité, et reprend son rang dans le monde.

Ainsi l'Allemagne a doté le monde d'élémens nouveaux, la personnalité de l'homme et celle de la femme, et la civilisation moderne s'est enrichie de ces deux principes générateurs, vigoureux rameaux élancés du tronc fécond de la Germanie.

§ IV.

Anciennes poésies allemandes. — Chants nationaux. — Hymnes guerrières des Goths et des Huns. — Parallèle de la poésie naissante chez les Grecs et chez les Germains. — Le chant indigène en Allemagne. — Traduction de la Bible par l'évêque Ulphilas.

Il ne nous reste aucun monument de la muse des anciens Germains; cependant tout atteste que si le feu sacré a brillé aux bords du Gange et sur les rives de l'Euphrate, il ne s'est pas éteint dans les glaces de la Scandinavie et sous le ciel nébuleux du Nord. La poésie, chez tous les peuples, est la première expression de l'âme qui se réveille quand les besoins les plus urgens de la vie sont satisfaits; le premier cri de l'homme heureux, quand il a salué la nature et qu'il s'est pénétré des merveilles de la création. Elle naît comme une fleur, dont la

couronne virginale s'épanouit et embaume les airs dès qu'elle a reçu les élémens nécessaires à sa fragile existence. A Rome, rude, âpre, sauvage comme les fondateurs de cette cité reine du monde; en Orient, suave et pompeuse, mais monotone comme les sables du désert; chez les Grecs, héroïque comme les vainqueurs de Troie, voluptueuse comme les bosquets d'Idalie, la poésie au Nord dut être sombre et mélancolique comme le balancement des chênes sur le penchant des collines, les sons de la harpe et la chute des torrens écumeux.

Tacite, en parlant des Germains, signale diverses chansons nationales, dans lesquelles ils célébraient leur dieu Tuisco, né de la terre, et son fils Mann, tous deux fondateurs de la race allemande. Quelques chroniqueurs mentionnent encore un certain genre de poésies spécialement cultivé par les prêtres de cette nation : mais il y a loin de ces essais tentés peut-être dans les contrées septentrionales occupées par les Scandinaves, au pouvoir illimité et souvent terrible dont usaient, chez les Gaulois, les druides, qu'on a comparés à tort avec les pontifes de la Germanie. L'historien de Rome, et, après lui, l'ingénieux auteur d'un *Essai sur l'Histoire littéraire du moyen âge* (1), établis-

(1) M. Charpentier de Saint-Prest.

sent cette distinction d'une manière claire et précise : « Les bardes gaulois, dit ce dernier, avaient un caractère tout différent de celui des bardes germains : ils formaient un ordre régulier, une classe privilégiée : ils se confondaient avec les druides, ou plutôt ils étaient les druides eux-mêmes. Les bardes germains, au contraire, avaient une destinée plus libre et plus aventureuse ; ils ne relevaient que d'eux-mêmes et de leur inspiration. Dans les Gaules, les bardes se rattachaient à la classe des prêtres ; en Germanie, à la classe des guerriers. Ils soutenaient contre les prêtres cette lutte que l'esprit libre et guerrier de la Grèce soutint le premier contre l'esprit religieux et despotique de l'Asie ; lutte dont Homère dans l'*Iliade*, et Euripide dans *Iphigénie*, nous ont laissé une vive image. »

Les Germains avaient encore des chants guerriers qu'ils entonnaient en appuyant le bord du bouclier sur leurs lèvres, soit le matin sous leurs tentes, soit à la veille d'engager le combat. Mais ces chants populaires durèrent peu : le savant Fauriel nous en donne la cause : « Germes premiers de l'épopée complexe et développée, il est de l'essence de ces chants de se perdre et de se perdre de bonne heure dans les transformations successives auxquelles ils sont destinés. »

Néanmoins, chez quelques autres peuplades du

Nord, quoique transmis et répétés par des échos lointains et souvent infidèles, les chants historiques sont parvenus jusqu'à nous. Ainsi les Goths, qui laissèrent partout des traces d'une civilisation assez hâtive, célébraient les exploits de leurs chefs dans des hymnes martiales dont l'historien Jornandès nous a conservé quelques fragmens. L'un d'eux nous apprend que le corps du roi Théodoric, enlevé du champ de bataille, fut déposé dans sa dernière demeure, au milieu de chants funèbres exécutés par ses soldats; un autre, que la même cérémonie eut lieu autour du cadavre du roi des Huns, du *fléau de Dieu*, d'Attila.

Mais si les monumens historiques nous manquent pour apprécier d'une manière exacte le degré de culture intellectuelle de la race primitive des Germains, nous pouvons remonter jusqu'à ces siècles demi-fabuleux, où les traditions tenaient lieu d'histoire, et reconstruire par la pensée l'édifice poétique des anciens Allemands.

Quels pouvaient être le caractère distinctif des poésies nationales, le thème favori des chants de ce peuple, dont la religion toute guerrière avait pour but d'inspirer l'enthousiasme du courage, le dévouement à la gloire, le mépris de la mort, et chez qui le ciel ne s'ouvrait qu'aux héros? N'est-ce pas ce fanatisme aveugle, qui leur faisait braver les supplices les plus affreux, qui

flétrissait des stigmates de l'infamie la jeunesse guerrière, dont l'épée était encore vierge du sang ennemi? Leurs bardes ne devaient-ils pas célébrer cette adresse merveilleuse, qui leur permettait de franchir plusieurs coursiers à la fois et de parcourir des montagnes hérissées de neige, en glissant sur leurs larges écus? N'avaient-ils pas encore à reproduire la majestueuse coutume des peuples scandinaves, qui détournaient les eaux d'un fleuve pour déposer, dans son lit mis à sec, le sépulcre de leurs rois? Quelle source inépuisable pour la verve des poëtes allemands, que l'audace de ces guerriers dont les Gaulois disaient que les immortels mêmes n'osaient jouter avec eux; traversant des ponts de glace à peine formés sur les cataractes mugissantes, ou les torrens les plus rapides dont ils s'efforçaient de suspendre le cours en lui faisant une digue de leurs boucliers! Certes, la muse germanique devait s'enivrer de la vieille gloire de cette race noble et belliqueuse, et chanter ses aventures et ses exploits; elle devait redire le cliquetis des épées, le choc des armures et des lances, et ce farouche génie qui bondissait au milieu du tumulte des batailles et du fracas des élémens.

Mais le berceau de la poésie, chez les Germains, ne fut pas embelli par ces prestiges qui jettent tant de mystère et d'éclat sur le même art

naissant chez les Hellènes. Fille du ciel, la poésie fut richement dotée en Grèce, et des prodiges signalent ses premiers pas. Les arbres et les rochers s'émeuvent au son de la lyre, l'éloquence d'Amphion rassemble les hommes encore épars dans les forêts, Hippocrène jaillit sous les pieds de Pégase, les Euménides s'attendrissent à la voix d'Orphée, et le chantre Arion est sauvé par les dauphins.

Au lieu de ces germes de poésie et d'éloquence, qui, tombant sur la terre féconde du génie, s'y développèrent avec rapidité; au lieu de ces fictions ingénieuses où tout est surnaturel et divin, que trouvons-nous en Germanie? des traditions éteintes, des souvenirs confus de ce qui avait excité tant d'enthousiasme, enfin une sorte d'exaltation fébrile, produite par l'hydromel d'Odin. On sait que cette boisson fermentée animait les banquets des Scandinaves et pétillait dans leurs coupes, tandis qu'ils chantaient l'amour et les combats, et qu'ils croisaient leurs glaives sur la table inondée de leur sang.

Jamais, dans l'Iliade, les accens tumultueux de la foule ne couvrent, en s'y joignant, la voix harmonieuse du poëte; en Grèce, la multitude ne chantait pas: on n'y voyait pas non plus les guerriers déposer leurs armes, comme chez les Anglo-Saxons, et se passer la harpe de main en main

pour célébrer les hauts faits de leurs ancêtres.

Aucune classe privilégiée, chez les Germains, n'avait reçu la mission de veiller sur les destinées de la poésie, ou du moins jamais ce ministère auguste ne fut environné, ainsi qu'en Grèce, d'une auréole de sainteté. Les bardes de cette nation ne se donnaient pas, comme les chantres de l'autre, pour les confidens et les interprètes de la Divinité; ils ne publiaient pas que les immortels les avaient visités en songe, ou qu'ils s'étaient révélés à eux dans quelque retraite mystérieuse. Le véritable dépôt des chansons nationales, alors comme aujourd'hui, se trouvait au sein du peuple. Rude et grossière, mais toujours morale, la poésie en Allemagne se mêlait à la vie du peuple: elle s'en émut, elle s'en échauffa. Chants de guerre, chants d'amour, tout jaillit de cette source abondante d'émotions nobles et de sentimens généreux. Ouvrons les annales de l'histoire, pénétrons dans l'intérieur des conciles, où la voix des évêques lançait l'anathème contre les chants dits diaboliques; suivons les phases de la poésie nationale à travers le moyen âge, jusqu'au siècle où nous sommes arrivés; partout le chant nous apparaîtra comme un élément constitutif de l'existence des Allemands. En Prusse, le soldat, assis dans sa cantine, s'arrache à regret la pipe de la bouche, et de sa voix rauque entonne quelque chanson natio-

nale, qu'on répète en chœur autour de lui. Les habitans des bords de l'Elbe, comme ceux des rives du Danube, le cultivateur des environs de Dantzic, et le montagnard des Alpes tyroliennes, l'Alsacien lui-même, répètent ces chants si simples, si vrais, si harmonieux. Près du Mein et du Neckar, on voit le soir des paysannes devant leurs chaumières, qui chantent en partie des airs joyeux, où une douce sensibilité se mêle à l'espiéglerie naturelle à leur sexe. Il est aussi des chants propres aux différens métiers, comme nous le verrons plus tard, en parlant des poésies populaires du moyen âge, ceux des chasseurs, des mineurs, des bergers. Comment ne pas se sentir ému par ces accens agrestes et naïfs, par ces récits tendres et passionnés, par ces soupirs de l'âme et par ce témoignage de la joie populaire? qui pourrait prêter une oreille distraite et inattentive à ces ballades d'un tragique parfois sombre et mystérieux, quand, embellies par une mélodie originale et native, elles retentissent dans les vallons ou sur les escarpemens des hauteurs silencieuses?

C'est ici le lieu de parler de la traduction des livres saints en langue mésogothique, par Ulphilas, évêque des peuples qui habitaient la Dacie, la Mesie et la Thrace, au IVme siècle de l'ère chrétienne. Malgré les nombreuses métamorphoses que le nom de ce prélat a subies sous la plume

des historiens, il est à croire qu'il appartenait à la race des Goths. On sait en outre qu'il professait l'arianisme, et qu'il jouissait auprès de ses compatriotes d'une immense réputation. Sa version de la Bible fait époque dans l'histoire de la littérature septentrionale; car c'est le plus ancien document écrit dans une des langues du Nord; en outre, elle fit briller parmi ces barbares, avec le flambeau du christianisme, les premières lueurs de la vie sociale et les bienfaits de la civilisation. Ulphilas assista, l'an 359, au synode de Constantinople; il se rendit deux fois en députation auprès de l'empereur Valens, pour qu'il assignât aux Goths une province de l'empire où ils pussent se fixer, et réussit parfaitement dans son ambassade. L'année 376, sous le règne de Fritigaire, souverain de ce peuple, il fut reçu avec un grand nombre des siens, sur la rive droite du Danube. On ignore la date précise de sa mort. La nation, qui lui était redevable à tant d'égards, ne se montra point ingrate pour des services aussi éminens; on rendit une sorte de culte à son nom et à sa mémoire, et ils acquirent tant d'éclat dans le pays, qu'on aurait douté de la vertu plutôt que d'Ulphilas, et qu'on le révérait à l'égal d'un demi-dieu.

Tous les écrivains du Nord s'accordent à faire honneur à Ulphilas de l'invention des caractères gothiques. Mais il ne s'agit sans doute que de

la création de quelques mots nouveaux dont il enrichit la langue des Goths, quand les termes lui manquaient pour rendre la pensée originale ; car, qui l'aurait compris, s'il eût fait usage de lettres inconnues jusqu'alors?

Il existe deux manuscrits de la traduction des Evangiles, par Ulphilas : l'un dit d'*argent*, parce que les caractères et la reliure sont en métal massif, est déposé dans la bibliothèque d'Upsal, en Suède; l'autre, appelé manuscrit *carolin*, fut découvert en 1756, par Knittel, archidiacre et conseiller du consistoire, à Wolfenbuttel, dans la bibliothèque du duc de Brunswick. « On doit admirer, dit Maltebrun, le mouvement vraiment extraordinaire qu'a pu imprimer chez toutes les nations éclairées un parchemin échappé, il y a 150 ans, à une destruction qui semblait devoir être éternelle; cette série d'éditions qui se sont succédé en différens pays, sous des formes si diverses, annonce un phénomène du plus haut intérêt pour la science et la littérature. »

§ V.

Influence de la migration des peuples sur les chants nationaux en Allemagne.

L'ordre des temps nous amène à parler des altérations successives que le mélange des Romains

avec les peuples de la Germanie, dut introduire dans la poésie de ces derniers. Qu'on se figure des peuplades indigènes, n'ayant eu long-temps sous les yeux que le spectacle de guerres intestines, de la rivalité de quelques princes impuissans, et tout-à-coup engagées dans une lutte formidable avec une nation maîtresse du monde entier, célèbre par ses hommes d'état, ses guerriers, ses poëtes, ses orateurs, ses artistes. Qu'on se représente ces Germains, vainqueurs de Rome qui a plié la tête sous le joug d'un ennemi barbare, mais vaincus par elle dans le domaine des arts et de l'imagination.

Une guerre de dix années sous les remparts de Troie détruisit tous les souvenirs historiques; toutes les traditions antérieures à ce grand événement. Pourquoi donc s'étonner qu'au milieu de la tourmente qui agita l'Europe pendant près d'un siècle, les monumens historiques des Germains aient péri sans retour dans le naufrage de tant d'institutions? Ce n'est plus ici un chef ballotté sur les mers pendant dix ans, jouet des vents et de la tempête, victime du ressentiment d'une déesse offensée; c'est un flux et reflux continuel de Barbares qui, pressés comme les flots de l'Océan, se précipitent au pas de course du Nord au Midi, et du couchant à l'aurore, aveugles et fragiles instrumens que brisera la main qui les conduit.

En vain veulent-ils s'arrêter et faire halte pour reprendre haleine : il faut marcher, il faut courir. Une main invisible les pousse, les précipite les uns sur les autres. Qui sont-ils? Dieu le sait. Où vont-ils? au Capitole. « Où veux-tu porter la guerre? demande le pilote à Genseric, au moment de quitter le port. Chez ceux contre qui le Seigneur est courroucé, répond le vieux Vandale. Plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche, s'écrie le féroce Alaric. » Il marchait vers Rome : un ermite lui barre le chemin et le menace de la colère céleste : « C'est en vain que tu me pries, s'écrie-t-il, quelqu'un me presse, me pousse à saccager Rome. » Tous les trésors de Rome sont jetés au pied de l'insatiable conquérant : « Roi, demandent les envoyés du sénat, que restera-t-il aux Romains? La vie, répond Alaric. »

Chez tous les peuples d'origine romane, auxquels la rudesse germanique vint à s'attaquer, les anciennes poésies allemandes disparurent dans la conquête, étouffées sous le latin. Néanmoins, malgré cette absence presque totale de monumens historiques, on retrouve quelques débris de la parole humaine chez les Lombards, peuple de mœurs plus rudes et beaucoup plus féroces que les Germains, mais qui par cela même tenait davantage à ses anciennes traditions. Cette disette de souvenirs nationaux nous explique pourquoi le

moyen âge entier n'a produit ni un Hérodote ni un Homère; aucun écrivain qui ait su joindre à l'exposé fidèle des faits le plan ingénieux de ce patriarche de l'histoire, sa simplicité poétique et majestueuse, ses formes élégantes et pittoresques, et son naturel exquis: aucune épopée qui soit, comme dans les institutions primitives, l'œuvre de toute une nation, de toutes les pensées d'un peuple; où les coutumes, les mœurs, les habitudes nationales soient déposées, tous les rêves brillans transmis par le souvenir des vieillards, toutes les traditions domestiques consacrées et reproduites avec fidélité. Pour devenir un Homère, il ne manqua guère à l'Arioste qu'un fond historique plus réel, moins entremêlé d'allégories frivoles et de riantes fictions; à Villani, pour être un Hérodote, que plus d'unité dans le plan de son ouvrage, et un auditoire pour le juger au lieu d'un public de lecteurs (1).

Les Grecs, à la vérité, pouvaient imprimer sans effort à leurs poésies ce cachet d'authenticité historique et de vérité locale, qui manque à celles des autres nations. Cette guerre de Troie, devenue le thème favori de tous les chants des rapsodes, avait eu lieu non loin des rivages de la Grèce; immédiatement après la chute de l'Ilion, les vain-

(1) Gervinus, *Histoire de la poésie nationale allemande.*

queurs s'installèrent dans la Troade, sur le théâtre même de leurs exploits, et purent donner au tableau de cette épopée sanglante toute la précision qu'il réclamait.

Un sort si beau ne devait pas échoir à l'Allemagne. Le sujet des poëmes épiques allemands se retrouve au milieu des faits merveilleux d'audace de ces belliqueux enfans du Nord, qui changèrent la face de l'Europe entière, et qui scellèrent avec une religion nouvelle, partie de l'Orient, une alliance indissoluble sur les débris du Capitole et sur les ruines de l'empire écroulé des Césars. Or tant que ces peuples voyageurs promenèrent en Europe leur course vagabonde, sans planter leurs tentes nulle part, sans se choisir une nouvelle patrie, sans adopter les mœurs, les lois, les coutumes des nations qu'ils avaient soumises, les savans et le clergé demeurèrent à la tête de l'enseignement. Au milieu des fléaux conjurés qui moissonnaient des générations entières, échappées au glaive des vainqueurs, la poésie devait se taire. Les prêtres entonnaient des chants latins qu'eux seuls pouvaient comprendre; mais les traditions nationales manquèrent d'historiens.

En Grèce, chaque ville, chaque hameau, chaque bourgade célébrait le nom des héros qu'elle avait envoyés en Asie pour abattre les remparts de Troie: elle savait le nom de ses compagnons d'ar-

mes, leurs exploits, leurs conquêtes, et la patrie entière redisait, avec transport, les noms de ces guerriers chéris de la victoire. Mais, en Germanie, que de peuples ont disparu dans la tourmente, sans laisser de traces! que d'Achilles qui n'ont pas eu leur Homère! Les noms seuls des chefs ont échappé à cette loi générale de proscription: encore celui d'Attila, météore brillant égaré dans l'espace, rappelle-t-il bien plutôt le faste insolent d'un satrape de l'Asie, que la mâle énergie et la rudesse d'un prince germain.

CHAPITRE II.

DE CHARLEMAGNE AU SIÈCLE DES HOHENSTAUFFEN.

§ I.

Charlemagne, protecteur des sciences, des lettres et des arts. — Académie palatine. — Alcuin. — Eginhard. — Récit épique du moine de Saint-Gall. — L'empereur fait réunir et copier les anciennes poésies allemandes relatives aux Germains. — Hildebrand et Hadubrand. — Architecture grecque moderne. — Monumens de l'architecture *romantique*.

Tout est mêlé, confus, enveloppe dans cette époque anarchique et féconde qui précède l'avénement au trône de Charlemagne, où se heurtent le temps ancien et le moyen âge, les Romains et les Barbares, le paganisme expirant et le christianisme à son aurore, la civilisation et la force brutale, où le vieux monde n'est plus, et où le monde nouveau n'est pas encore; immense chaos où les événemens s'entassent pêle-mêle, et comme au hasard.

Au VIIIme siècle, il n'y avait plus de ces migrations continuelles de Barbares, qui, semblables à un torrent débordé, roulaient sans cesse pour se dis-

puter les lambeaux de l'empire romain. L'Europe put enfin respirer : nous sommes maintenant avec Charlemagne, dont l'empire immense s'étendait depuis l'Elbe jusqu'au Tibre, depuis les Pyrénées jusqu'au fond de la Germanie ; Charlemagne, cet homme du Nord, apportant à l'œuvre chrétienne la force et la pureté du sang germanique, relevant d'une même main le trône de saint Pierre et le trône des Césars, rédigeant une syntaxe entre deux conquêtes, exterminant les Saxons et corrigeant la Bible.

Pour asseoir sa puissance matérielle sur des bases inébranlables, il appelle à son secours la puissance religieuse, et se fait sacrer par le pape, nouveau principe qui s'était fait jour sous son règne, et qui devait, pendant bien des siècles, soutenir un duel fameux avec ses héritiers. Le pape, l'empereur, ce sont là les deux faces du moyen âge, le Janus à double tête de cette naissante société. Sous ce grand roi, la civilisation reprit haleine; lui-même sut donner au monde des exemples de force, de justice et de modération.

Il n'entre pas dans notre plan de montrer l'empereur Charlemagne, habile guerrier, domptant les peuples les plus belliqueux, repoussant à la fois les hordes du Nord, prêtes à dévorer la vieille Europe, ainsi que ces flots d'autres Barbares accourus des sables africains au cœur de la France,

et qui menaçaient le genre humain d'un déluge nouveau. L'homme conquérant et politique ne nous appartient pas; nous n'avons à considérer que le philosophe et le littérateur.

Ce prince, inspiré par son génie, sentait que les siècles où l'esprit humain croît et fleurit sous l'ombre tutélaire d'un monarque ami des arts, sont les plus prospères et les plus glorieux; il savait tout ce qu'il y a de noble et de délicat dans les jouissances intellectuelles, et qu'un peuple, enflammé de l'amour des lettres, est toujours moral et religieux. Aussi, lutta-t-il de toutes ses forces pour porter le flambeau de la philosophie au milieu des ténèbres de l'ignorance qui le pressaient de toutes parts, et rassemblant comme en un faisceau les lumières éparses en Europe, il s'environna d'hommes supérieurs, et fit un appel à tous les talens distingués.

Surveillant d'un œil inquiet et jaloux ce clergé, que son émancipation avait rendu ambitieux, Charlemagne s'efforce de propager la langue allemande, qu'il voudrait à tout prix naturaliser dans ses états. Alcuin, que l'Angleterre revendique avec orgueil, vient seconder l'empereur dans ses projets de réforme scientifique et littéraire, et met lui-même la main à l'œuvre pour voir l'édifice se couronner à ses yeux. Conseiller habile et serviteur dévoué, il semble le représentant de cette puis-

81623

sance intellectuelle, qui est l'âme du moyen âge, et de ce désordre dans les idées qui a enfanté jusqu'à la scolastique.

Au nom d'Alcuin se rattache le souvenir de cette académie, appelée *Palatine* parce que Charlemagne l'avait fondée dans l'intérieur même de son palais, et dont chaque membre s'affublait du nom d'un des écrivains les plus illustres de l'antiquité : sorte d'aréopage qui, sans avoir la gravité solennelle d'un corps littéraire, en exerçait réellement les fonctions et l'autorité. C'est ainsi que, plus tard, l'hôtel de Rambouillet servit de rendez-vous à tous les hommes instruits de la capitale, à toutes les femmes distinguées par leur rang et leur esprit, et de type à ces brillans salons du XVIIIme siècle, d'où l'opinion publique rayonnait en tout sens. Il n'est pas jusqu'à cette manie d'abjurer son vrai nom pour en adopter un plus classique et moins vulgaire, qui n'ait passé du palais de Charlemagne dans les salons de Madame de Rambouillet. Si l'empereur se faisait appeler *David*, Alcuin *Flaccus Albinus*, les princesses Gundrade et Gilla, *Eulalie* et *Lucie*, nous voyons Malherbe, déjà vieux, consoler l'illustre marquise appelée Catherine, de son prénom peu poétique et peu galant, en y substituant celui d'*Arthénice*, anagramme de ce nom.

Les historiens nous ont conservé quelques frag-

mens d'une conversation entre Alcuin et Pepin, second fils de Charlemagne, morceau bizarre, où toutes les sciences se donnent la main, véritable pêle-mêle de morale et de littérature, de chimie et d'histoire naturelle, de droit, d'anatomie et de religion, où l'on retrouve quelques définitions ingénieuses, relevées encore par le piquant de l'expression :

« Qu'est-ce que l'écriture, demande le maître à son disciple ? — La gardienne de l'histoire.

Qu'est-ce que la parole ? — L'interprète de l'âme.

Qu'est-ce que l'homme ? — L'esclave de la mort, un voyageur passager, un hôte dans sa demeure.

Qu'est-ce que le sommeil ? — L'image de la mort.

Qu'est-ce que l'amitié ? — La similitude des âmes. »

Celle d'Alcuin n'était pas moins élevée que son esprit étendu et profond. Charlemagne se plaignait un jour devant lui de ne pouvoir trouver douze hommes aussi savans que Jérôme et saint Augustin. « Comment, s'écria le pieux savant, le « Créateur du ciel et de la terre, pour nous an- « noncer son nom, n'a eu que deux hommes de « cette trempe, et vous, sire, vous en demandez « douze ! » On rapporte encore la réponse suivante d'Alcuin à l'empereur, qui lui demandait compte

du développement intellectuel de ses sujets : « Je « ne prodigue pas à tous les trésors que je possède; « je les partage. Je frotte les lèvres de l'un du miel « des Saintes Écritures ; j'enivre l'autre du vin « vieux de l'histoire ancienne ; je nourris un troi- « sième des fruits de la grammaire ; je fais briller « aux yeux du dernier l'éclat du firmament : cha- « cun a son lot, et doit s'en contenter. »

Auprès de Charlemagne se place un autre homme, son secrétaire, son confident, et même, au dire de quelques écrivains, son gendre. Doué d'une conception plus haute et plus nette que le savant anglais, Eginhard juge l'histoire contemporaine avec une étonnante rapidité, et son œil d'aigle plane sur les événemens qui s'y heurtent à chaque pas, avec un vif sentiment du beau, et une intelligence profonde des secrètes passions qui font mouvoir les ressorts de cette grande machine qu'on appelle le monde.

Pour juger Charles, cet homme extraordinaire en tout point, et se défendre de toute illusion poétique; pour formuler son génie, et signaler les services qu'il a rendus à l'humanité, nous avons sous la main un monument précieux, une biographie intime et contemporaine, la vie de l'empereur, par Eginhard. Ce petit ouvrage est l'œuvre la plus courte et la plus remarquable du VIIIme siècle ; c'est bien là ce barbare qui, n'ayant

pu apprendre à écrire même son nom, scellait ses traités avec le pommeau de son épée, et les faisait respecter avec la pointe. Nous retrouvons, dans la première partie, Charlemagne conté simplement, ses guerres, ses victoires, les scènes marquantes de sa vie politique et privée; dans la seconde, l'intérieur de sa famille et sa personne entière, ses travaux enfin dans tous les genres, détaillés par le nouveau Suétone de ce nouveau César.

« La *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, dit un auteur que nous avons déjà cité (1), est tout à la fois une œuvre de reconnaissance, de goût et de jugement. L'histoire, sous la plume de cet écrivain, a retrouvé l'ordre, la clarté, l'élégance, et souvent une judicieuse critique. Par sa pensée, son style, Eginhard n'appartient pas au IXme siècle; il se rattache à l'antiquité, et annonce le XIIme siècle. Il a même une pureté d'expression, une unité de travail que n'ont pas les chroniqueurs des siècles suivans: mérite qu'il doit sans doute à une intelligence plus forte, mais aussi à une vue plus proche et plus claire des événemens. Il raconte avec simplicité les exploits de Charlemagne, et les vertus modestes, plus rares encore et plus difficiles, du législateur-conquérant. Il loue par les faits; et ce que l'histoire ancienne semble avoir

(1) Charpentier.

perdu en lui de dramatique et d'artificiel, elle le gagne en naïveté.

« Alcuin et Eginhard expriment tous deux une face différente sous une même forme et dans un même langage. Alcuin, c'est l'esprit de science, de subtilité, de force, et aussi de confusion du moyen âge : la scolastique y est déjà. La vue d'Eginhard est plus haute et plus nette : il n'a, de l'antiquité et du moyen âge, que la forme latine. Du reste, sa pensée est moderne, son allure libre, et, sous un costume ancien, sa physionomie vive et native. Supérieur aux chroniqueurs latins, en qui une crédulité excessive, une pensée, trop souvent restreinte aux intérêts d'un couvent, se dégage difficilement des préventions du présent et des craintes de l'avenir, Eginhard juge les événemens d'un coup-d'œil ferme et pénétrant : il a le sentiment du beau et l'intelligence de l'histoire politique. »

Mais c'est dans la chronique du moine de Saint-Gall qu'il faut lire les détails tout gigantesques et tout homériques des exploits de ce grand capitaine, type d'un vrai conquérant, et qui pourfendait avec son glaive un chevalier armé de pied en cap, s'il faut en croire les chroniqueurs du temps. Le religieux biographe s'élève à une hauteur remarquable quand il dépeint la terreur qui saisissait les populations entières au seul nom de Charle-

magne. Ecoutons le moine de Saint-Gall, décrivant une incursion de l'empereur sur les domaines d'un de ses puissans voisins (1).

Quelques années auparavant, un des grands du royaume, nommé Ogger, avait encouru la colère du terrible Charles, et s'était réfugié près de Didier, roi des Lombards. Quand tous deux apprirent que le redoutable souverain des Francs s'approchait, ils montèrent au sommet d'une tour d'où ils pouvaient le voir arriver de loin, et, de tous côtés, ils aperçurent d'abord des machines de guerre telles qu'il en aurait fallu aux légions de Darius. « Charles, demanda le roi des Lombards à Ogger, n'est-il point avec cette armée? ». — « Non, répond celui-ci. » Didier voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de l'empire, dit de nouveau à Ogger : « Certes, Charles s'avance triomphant au milieu de cette foule? » — « Non, pas encore, répliqua l'autre. » — « Que pourrons-nous donc faire? reprit Didier inquiet, s'il vient avec un plus grand nombre de guerriers. » — « Vous le verrez tel qu'il est, quand il arrivera, reprit Ogger; mais pour ce qu'il en sera de nous, je l'ignore. »

Pendant qu'il disait ces paroles, parut le corps

(1) Ce passage a déjà été cité par M. Al. Dumas, dans son livre intitulé *Gaule et France*, publié il y a plus d'un an.

des gardes, qui jamais ne connaît le repos : à cette vue, Didier, épouvanté, s'écria : « Cette fois, c'est Charles ! » — « Non, pas encore, répartit Ogger. »

A la suite de leurs bataillons venaient les évêques, les clercs de la chapelle royale, et les comtes : Didier crut alors voir venir la mort avec eux, et il s'écria tout en pleurs : « Oh ! descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi. » Mais Ogger, quoique tremblant, car il savait par expérience ce qu'étaient la force et la puissance de Charles, l'arrêta, certain qu'il n'était pas encore parmi cette troupe, et lui dit :

« O roi ! quand vous verrez les moissons s'agiter dans les champs et coucher leurs épis comme au souffle d'une tempête ; quand vous verrez le Pô et le Tessin épouvantés, inonder les murs de votre ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire que c'est Charles-le-Grand qui s'avance. »

A peine achevait-il ces paroles, que l'on commença d'apercevoir, vers le couchant, comme un nuage ténébreux, soulevé par le vent du nord-est ; aussitôt le jour, qui était pur, se couvrit d'ombres. Puis, du milieu de ce nuage, l'éclat des armes fit luire un jour plus sombre que la nuit ; alors parut Charles lui-même : Charles, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer,

les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine puissante et ses larges épaules défendues par une cuirasse de fer, sa main gauche armée d'une lance de fer : sur son bouclier on ne voyait que du fer, son cheval lui-même avait la couleur et la force du fer, tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient près de lui, tous ceux qui le suivaient, tout le gros de l'armée avaient des armures semblables ; le fer couvrait les champs, le fer couvrait les chemins ; ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur aussi dur que lui. L'éclat du fer répandait la terreur dans les rues de la cité, et chacun se mit à fuir épouvanté, en criant : « Que de fer! hélas! que de fer! »

On parlait à la cour de Charlemagne l'idiôme franc, langage encore rude et barbare ; mais l'empereur faisait très-grand cas de la langue allemande : aussi s'efforça-t-il de l'épurer, de déporter en masse et de chasser sans miséricorde tous ces mots étrangers qui avaient usurpé le droit de bourgeoisie ; de changer les noms latins des mois de l'année, et d'ennoblir l'idiôme national par un usage constant et des traductions faites avec art. C'est dans ce but qu'il fit réunir, copier et apprendre par cœur d'anciennes poésies allemandes, où les exploits de ses ancêtres étaient célébrés par les poëtes du temps.

La popularité que ces traditions historiques avaient acquise, et l'exemple que le monarque donnait lui-même, imprimèrent à l'esprit national tant de patriotisme, que ni l'indifférence du faible Louis, ou plutôt sa bigote aversion pour les monumens de la littérature allemande, ni les efforts du clergé pour en exclure ce qu'il y avait à ses yeux d'impie ou de mondain, ne purent relâcher ou rompre ce faisceau de courageuses individualités.

Avant de clore la liste des productions poétiques qui ont vu le jour sous Charlemagne, nous devons consacrer quelques pages à l'examen du plus ancien poëme épique allemand, dont les héros, Hildebrand et Hadubrand son fils, sont célèbres dans les annales du Nord.

Ce n'est pas seulement en Grèce qu'a existé le phénomène littéraire dont l'Iliade nous offre un modèle accompli. Là où de grands peuples ont vécu, où de grands événemens ont signalé le cours des siècles, il est toujours resté quelque monument impérissable, sorte de testament de la nation tout entière. Mais pour qu'une œuvre semblable s'éternise, il faut qu'on y retrouve cette inspiration, caractère distinctif du génie, cette première manière d'être amant, d'être époux, d'être père, qui s'use et dégénère avec les progrès de la civilisation.

Chez les peuples primitifs, l'histoire est écrite et chantée avec une admirable simplicité : je n'en veux pour exemple que le fragment ci-après du poëme de *Hildebrand et Hadubrand :* la traduction en est due à la plume d'un savant archéologue français, M. Roquefort.

« Les traditions (1) rapportent que deux de nos guerriers, Hildebrand et Hadubrand son fils, s'étant rencontrés, se défièrent au combat. Par une suite de malheurs survenus à Hildebrand, il n'avait pas vu son fils depuis sa naissance, et ne le croyait plus au nombre des vivans : chaque jour il déplorait sa perte et versait des larmes amères. Les héros s'étant armés, ceignirent leur épée au dessus de leur cuirasse : ils allaient prendre carrière pour fondre l'un sur l'autre, lorsque Hildebrand, fils d'Heerbrand, aussi noble que sage, prit la parole et demanda au jeune guerrier quel était son père parmi le peuple des hommes, et de quelle famille il descendait ?

« Daigne m'en instruire, jeune héros, et si tes réponses sont exactes, je te donne une superbe

(1) Voici les premiers vers de l'original, qui pourront donner une idée du texte allemand :

Ik gihorta that seggen, that sih urhettun anon muotin,
Hildibrant enii Hathubrant untar heriuntuem.
Sunu fatar ungo. Iro saro rihtun,
Garutun se iro guthamun, gurtur sih iro suert ana,
Helidos, uber ringa do si to dero hiltu ritun, etc.

armure. D'ailleurs tu ne peux me tromper, moi qui connais toutes les races du genre humain.

« Hadubrand, fils de Hildebrand, répondit : De vieux et sages hommes de notre peuple, qui tous ont perdu la vie, m'ont appris que mon père s'appelait Hildebrand, et c'est par cette raison qu'on me nomme Hadubrand. Mon père partit un jour pour les terres orientales, suivi d'un grand nombre de héros : ils accompagnaient Théodoric, et fuyaient le théâtre des forfaits d'Odoacre. Mon père laissa sa jeune épouse, son enfant encore à la mamelle, et ses riches armures. Il avait tout quitté pour suivre son cousin Théodoric que de faux amis avaient lâchement abandonné, et que des ennemis avaient fait exiler. Alors mon père, ce héros par excellence, ne voulut plus embrasser le parti d'Odoacre : il se consacra à la défense de Théodoric. Estimant le combat par dessus toutes choses, on le voyait toujours à la tête des guerriers, dans les mêlées, et partout où le danger était le plus grand. Malheureusement il ne doit plus être compté parmi les hommes.

« Grand Dieu! s'écrie Hildebrand, tu ne permettras pas le combat entre deux héros sortis du même sang ! »

A ces mots il détache de son bras des bracelets précieux que le roi des Huns, Attila, lui avait donnés, et les présentant à son fils, il lui dit :

« Tiens, jeune guerrier, je te les offre, et te demande ton amitié. »

Hadubrand, fils de Hildebrand, répondit : « Il ne me convient de recevoir un tel don que la lance à la main ou l'épée contre l'épée : je ne veux point de ton amitié, vieillard rusé, tu cherches à me surprendre par tes discours. Monte sur ton coursier, et que je te perce du coup mortel. Comment, à l'âge où tu es parvenu, peux-tu déshonorer ta blanche chevelure, et vouloir me tromper ? Sache que des navigateurs, venus de la mer méridionale, m'ont apporté la nouvelle d'une grande bataille, dans laquelle Hildebrand, fils de Heerbrand, a perdu la vie : voilà pourquoi je suis fondé à ne plus douter de sa mort. »

Hildebrand, fils de Heerbrand, prit la parole et dit :

« Je vois clairement, par ta colère, que tu ne servis jamais noble seigneur, et que tu ne t'illustras jamais par aucun fait d'armes digne d'un héros. Depuis soixante étés et autant d'hivers que, loin de ma patrie, j'ai couru les aventures et visité les terres étrangères, on m'a toujours placé à la tête des meilleures troupes, à la tête de l'élite des guerriers. Dans aucun château, dans aucune tour on ne m'a attaché les pieds avec des bandes de fer ; et maintenant mon propre fils, mon cher enfant veut me férir de son épée, me renverser avec sa

hache, ou bien il exige que je devienne son meurtrier. Si tu combats avec valeur, tu peux aisément parvenir à gagner mon armure, à dépouiller mon corps privé de vie, en supposant que tu te croies fondé à le faire. Mais soit le dernier des hommes, celui qui voudra te dissuader d'un combat pour lequel tu montres tant d'ardeur! Compagnons, braves guerriers qui avez entendu notre querelle, et qui allez être témoin de notre combat, c'est à vous de juger lequel de nous deux pourra se vanter de mieux tirer une flèche, et qui de nous deux, par son courage et par son adresse, deviendra le maître des armes de son rival.»

Hildebrand et Hadubrand montent sur leurs coursiers et s'éloignent pour prendre carrière; ils se précipitent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. Leurs lances volent en éclats et s'arrêtent au milieu des boucliers; ils saisissent au même instant leurs haches de pierre, et se portent de si terribles coups, que tout tremble autour d'eux; les échos en retentissent et en portent le bruit au delà du camp. Enfin la valeur d'Hildebrand force Hadubrand à le reconnaître pour son père, et la réconciliation une fois opérée, ils se rendent tous deux auprès de l'épouse d'Hildebrand, impatiente de serrer son fils entre ses bras.

Les frères Grimm, qui ont publié en 1811 une édition de cet ancien poëme dont ils ont rajeuni le

style, le croient originaire de la Hesse, et font remonter jusqu'au VIIIme siècle la date de sa composition. Cette épopée, malgré les avaries et les pertes nombreuses qu'elle a subies, l'emporte à beaucoup d'égards sur l'*Edda*, recueil de poésies scandinaves, contemporaines du poëme de *Hildebrand*. Ce poëme respire un naturel et une simplicité qu'on ne retrouve guère dans l'*Edda*; au lieu de la forme lyrique, propre aux chants des Scandinaves, c'est le ton de l'épopée qui domine ici, et un calme imposant qui règne au milieu même des accens de la douleur ou des transports de l'indignation. Le lecteur n'est pas mis, dès le début, au fait des rapports qui unissent ces deux guerriers dont chacun toise l'autre si fièrement : l'incrédulité du fils et l'irritation que le père en ressent, amènent seules la querelle; mais quand le combat est engagé, on reconnaît aisément le véritable ton de la muse épique, jusqu'à quelques-unes de ces délicatesses, fruit ordinaire de la civilisation, et qui ne sont souvent que le mot involontaire de la nature! Nul effort de rhétorique pour agrandir l'effet d'une scène aussi frappante : nul artifice de langage, rien de contourné, rien d'ambitieux. Partout la vérité, l'accent de l'âme, le cri de la sensibilité la plus naïve. C'est là cette inspiration cosmopolite qui se retrouve dans tous les pays et chez tous les peuples de la terre; qui

n'est ni *classique*, ni *romantique*; pour parler le langage du jour, et qui trouve non-seulement le mot le plus vrai, l'expression la plus juste, le trait le plus inattendu, mais la situation la plus énergique, et le pathétique le mieux senti.

« Les personnages qui s'y montrent, dit M. J.-J. Ampère, ceux dont on parle, leur situation respective, et les événemens auxquels il est fait allusion, tout cela appartient à ce grand cycle épique de l'ancienne poésie allemande dont les *Niebelungen* et *le Livre des Héros* sont des refontes plus modernes. Cette page du manuscrit de Cassel est donc le plus ancien et le plus curieux débris de ce cycle. Il nous intéresse à double titre; car ce monument germaniqué est pour nous un monument national. La langue dans laquelle il est écrit est le haut allemand, dont l'idiôme des Francs était un dialecte. Ce morceau faisait probablement partie de ces poëmes barbares et déjà très-anciens au commencement du IXme siècle, que Charlemagne avait fait recueillir et transcrits de sa propre main. »

Jusqu'au règne de Charlemagne, il n'y avait pas eu d'architecture nationale : c'est à lui que l'Allemagne doit l'introduction de l'architecture grecque moderne dont l'Italie offrait alors les plus brillans modèles. Bientôt l'Allemagne vit naître et se développer sur son sol l'architecture *gothique mo-*

derne ou allemande, qui a reçu le nom de *romantique*, par allusion à l'influence de l'esprit romantique du moyen âge, sur toutes les créations de l'art. Les chefs-d'œuvre en ce genre se voient encore dans les tours du Munster, à Strasbourg, dans le dôme de Cologne, à Vienne, dans la magnifique cathédrale de Saint-Étienne, et dans l'église de Saint-Sébalde, à Nuremberg.

Ce qui distingue au plus haut point cette architecture *romantique*, c'est l'empreinte nationale et religieuse qu'elle a reçue des artistes allemands. Entrez dans leurs églises : ce caractère vous apparaîtra dans toute sa grandeur. Au milieu de ces colonnes élancées, qui semblent se confondre comme les troncs de ces chênes séculaires à l'ombre desquels s'élevaient les autels des anciens Teutons, on se sent frappé d'une religieuse terreur, et, porté sur les ailes de la foi chrétienne, on s'éloigne de ce monde de tribulations pénibles pour un monde tout spirituel, séjour du calme et de la paix. Au milieu de cette clarté intérieure, qui se fait jour à travers les vitraux et projette ses teintes sur les parvis, et sous ces sombres arceaux dont l'œil ose à peine mesurer la hauteur, l'homme sent son néant, se réveille, et brisant les liens qui l'attachent à la terre, il s'élance avec ces voûtes hardies, avec ces dômes gigantesques, vers le ciel, vers l'infini.

« L'architecture qu'on appelle si improprement *gothique*, et qu'on pourrait appeler chrétienne, dit M. J. J. Ampère, a paru, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin, au moment où commence la poésie chrétienne, au moment où la civilisation moderne sort tout-à-coup des débris de la civilisation ancienne décomposée par le travail de la barbarie. Jusque-là l'architecture ne savait guère que copier, en les déformant toujours davantage, les basiliques païennes, qu'alourdir ces cintres romains qui n'allaient point à son caractère ; de même que la poésie n'était qu'une compilation ou une corruption grossière des formes de l'antiquité, l'architecture faisait aussi ses *centons* et ses *barbarismes* à sa manière, en entassant, dans un monstrueux désordre, des débris ou des imitations défigurées de colonnes et de chapiteaux antiques. Tout-à-coup le génie moderne se réveille dans les chants des troubadours et des trouvères, et en même temps naît cette architecture, dont l'ogive détermine le mouvement élancé et hardi, et qui est, comme la poésie du moyen âge, un mélange de bizarrerie et de grandeur, de grâce et de confusion. »

A voir les ornemens des églises allemandes, on pourrait supposer que ce ne sont que de simples accessoires, destinés à couvrir la nudité de ces vastes enceintes où l'œil s'égare ; mais, vus de près,

on y reconnaît une langue symbolique et religieuse, qui parle à l'âme, et dont tout fidèle peut aisément trouver seul la clé. Malheur à quiconque n'éprouverait pas un enthousiasme religieux en présence d'une cathédrale gothique, aux tours massives, aux aiguilles légères, aux découpures fantastiques, aux ogives croisées, aux vitraux étincelans, aux mille statues de saints ! Une cathédrale gothique semble un résumé du moyen âge, hardi, profond, mystérieux, riche, orné, comme elle.

« Le génie de l'architecture du moyen âge, dit le savant baron d'Eckstein, est, pour ainsi dire, de nature végétale. Ailleurs, les feuilles de quelques plantes entrent comme ornemens accessoires, mais ne constituent pas le caractère distinctif de l'édifice. En entrant dans une cathédrale gothique, on croit s'enfoncer dans la nuit mystérieuse d'une forêt antique, où la lumière glisse et pénètre d'une manière inattendue. Quand on la contemple au-dehors, on dirait un roc majestueux couronné d'arbres jusqu'à sa cime, qui se cache dans les nues et semble pétrifiée comme lui ; de là naît en même temps quelque chose de pittoresque, sans que le pittoresque nuise à la sublimité de l'ensemble.

Concluons de ces remarques ingénieuses, que tous les chefs-d'œuvre de l'art plastique (et les

édifices religieux du moyen âge avant tout), expriment à la fois un ordre d'idées prises dans la nature, et un autre dans la religion, ces deux grandes sources d'inspiration pour la poésie et les beaux arts.

§ II.

Des poésies religieuses au IXme siècle. — Paraphrases de l'Evangile, par Ottfried et un poëte de la Basse-Saxe. — Caractères distinctifs de ces deux productions. — Annales des Saxons de Witekind. — Histoire d'Allemagne de Dittmar. — Chroniques de Lambert d'Aschaffenbourg. — Drames de Hroswitha. — Panégyrique en l'honneur de saint Annon.

Nous allons tourner maintenant nos regards vers un autre genre de littérature, né des incursions des races germaniques et de l'établissement en Allemagne de ce christianisme, qui avait conquis la Barbarie. Au sein de ces peuplades encore rudes et grossières, circulaient déjà les doctrines grandes et sublimes de la Révélation, dont les effets allaient renouveler le monde et changer la face du genre humain. On conçoit la puissance de cet immense événement social, gros de la destinée des générations à venir, sur l'imagination et le cœur des poëtes allemands. La prédication de cette religion nouvelle, son entrée en Germanie, son influence sur le développement intellectuel et moral des habitans; tous ces faits se placent d'eux-mêmes

dans le tableau historique et littéraire du moyen âge.

Le soin de célébrer les hauts faits du christianisme et la bienfaisance cosmopolite de l'Evangile, source puissante de cette émotion qui est la vie de l'éloquence, ce soin devait être le partage exclusif des ecclésiastiques, familiarisés qu'ils étaient avec les poésies religieuses écrites en latin, sorte d'imitation de la Grèce ou de Rome, souvenir classique appliqué à des sujets chrétiens.

Depuis long-temps l'âme de ces pieux anachorètes avait dû être échauffée par les grands spectacles du christianisme à son berceau. Sans remonter, à l'appui de cette thèse, jusqu'à Clément d'Alexandrie et Grégoire de Naziance, nous rappellerons que déjà sous le règne de Constantin, Juvencus avait écrit, en vers hexamètres, une histoire de l'Evangile suivant saint Mathieu; nous citerons la traduction poétique de la Genèse, par Racontius; celle des Macchabées, par Victorin; des miracles du Sauveur, par Sédulius; l'histoire des Apôtres, par Arator; enfin nous ne pouvons oublier que saint Avite avait écrit, sur le même sujet, que le chantre du *Paradis perdu* devait plus tard illuminer de tout l'éclat de son génie, un poëme en trois chants, où l'inspiration religieuse, la plus vraie et la plus féconde, soutient le pieux évêque à une très-grande élévation.

L'Allemagne possède deux ouvrages écrits à cette époque en langue nationale, types accomplis de cette poésie religieuse qui était venue rendre à la littérature mourante un peu de son énergie et de sa grandeur. Ce sont deux traductions ou paraphrases des quatre Evangiles : l'une, dans le dialecte allemand supérieur, due au moine Ottfried, de Weissembourg ; l'autre, écrite en bas saxon, et composée sous Louis-le-Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, pour l'usage des Saxons nouvellement convertis. La première est écrite en vers courts rimés : la seconde, d'après le système métrique, dit *allitératif*, et qui consiste dans une harmonie constante des consonnes placées en tête des mots les plus importans de la ligne, comme on le voit dans les poésies anglo-saxonnes et scandinaves, et en particulier dans l'*Edda*.

Ces deux productions, quoique contemporaines, se distinguent entre elles par un caractère très-marqué. Pour apprécier cette différence, il importe de comparer la marche de l'Evangile dans les contrées septentrionales de la Germanie, et ses progrès dans celles du midi.

Au Nord, on le sait, la civilisation et les croyances du christianisme furent inculquées par Charlemagne à coups de hâche : les longues guerres de cet empereur avec les Saxons, ne témoignent

que trop de la résistance désespérée que lui opposèrent ces peuples païens, et des efforts tentés par l'empereur pour détruire à tout prix l'idolâtrie. Mais cette violence même et cette brutalité, donnèrent à la religion nouvelle des Saxons un caractère marquant de superficialité. Quelques cloîtres épars dans la Germanie du Nord, l'établissement tardif d'églises chrétiennes, les mœurs sauvages des habitans, si conformes au fidèle portrait qu'en trace l'historien Tacite, des métairies isolées et des forêts à perte de vue; tout nous prouve que les autels du paganisme restèrent debout long-temps encore auprès des autels chrétiens, et que la destruction de l'idole d'Irmunsul n'entraîna pas la chute immédiate de la théogonie des anciens Germains.

Le midi de la Germanie nous offre, sous ce rapport, un aspect bien différent. Au VIIme siècle, la Bavière se distinguait déjà par le grand nombre de ses églises et de ses ordres religieux : une légende de saint Emmeran, qui nous est parvenue, fait des Boioares et de leur développement intellectuel, une peinture qui les montre sous un jour tout autre que les Saxons. Outre ces témoignages éclatans d'une civilisation fort avancée, nous pourrions signaler encore la correspondance que la noble et pieuse Théodelinde, reine des Lombards, soutint avec Grégoire-le-Grand, en vue

d'extirper l'arianisme, ainsi que l'existence d'une foule de saints personnages que la Bavière avait vus naître avant l'avénement de Charlemagne au trône.

Ces principes une fois admis, nous serons compris de reste, quand nous dirons que la traduction saxonne des quatre évangiles est une image fidèle de la poésie religieuse du Nord, tandis que celle d'Ottfried est un symbole du christianisme dans le Midi. Le style de l'une offre à foison ces circuits de paroles, ces périphrases poétiques si familières aux chantres islandais et anglo-saxons. Quand l'auteur s'éloigne du texte même de l'Évangile, c'est que la poésie nationale lui fournit des expressions énergiques et brillantes propres à former le tissu du langage épique, comme dans la description du massacre des premiers nés de Bethléem. En dépeignant la fin du monde et le jugement final auquel nulle créature ne doit échapper, on voit qu'il s'inspire des images lugubres et imposantes de la théologie scandinave, dont les chantres n'avaient sous les yeux que les déchiremens et les convulsions d'une nature expirante. Ottfried, en revanche, à l'exemple des chantres de la Souabe, affectionne beaucoup les observations morales, spirituelles et mystiques, et paraît y attacher un très-grand prix. Il préfère ses propres commentaires aux paraboles de l'Évangile, tandis que le

poëte saxon reproduit les allégories bibliques avec une scrupuleuse fidélité. Ottfried, d'ailleurs, excelle à reproduire les sentimens qui l'animent. En parlant du retour des Mages dans leur patrie, il se livre à des remarques touchantes sur l'amour du pays natal, sur le regret d'en être éloigné; ces épanchemens d'une sensibilité vraie et profonde, contrastent avec le ton un peu sec et monotone du traducteur saxon. Ce dernier a une tendance plutôt objective; celle d'Ottfried est plus personnelle et plus subjective; il s'efface aussi moins derrière son sujet, et le moi domine chez lui. Le ton de l'autre est plus simple et plus familier; Ottfried, trop préoccupé peut-être de l'œuvre qu'il accomplit, se plaint sans cesse de l'idiome dont il se sert, et confesse à chaque page l'impuissance de son zèle et de ses efforts. Mais quand il aborde des sujets qui le touchent personnellement, le ton austère du cloître et la contrainte imposée par les devoirs de sa charge, font place à une sorte d'enthousiasme religieux, source de beautés véritables. Le Saxon puise aux sources mêmes de l'Évangile, et semble fort indifférent à l'effet littéraire de son œuvre. L'idée l'occupe seule, les mots viendront après comme ils pourront. Mais Ottfried n'est pas seulement inspiré par le grave sujet qu'il traite; il a, de plus, pour modèle sous les yeux, cette poésie latine appliquée à des sujets chrétiens

dont nous avons fait mention tout à l'heure, et cette autre poésie, jeune et naïve, pleine d'imagination et de fraîcheur, qui éclate dans les vies des saints, dans les légendes populaires, et dans ces pages merveilleuses, reflet de la vie des Allemands d'alors, empreinte de rudesse et de superstitions.

Comme œuvre de courage et de patriotisme, le travail du moine bénédictin a droit à tous nos éloges : il en fallait, pour se montrer supérieur à un préjugé en apparence inextirpable, pour s'affranchir des entraves de l'esprit de caste, et traduire des idées religieuses et littéraires dans le langage de son pays. Mais nous ne saurions admettre, avec quelques admirateurs d'Ottfried, un mérite vraiment poétique dans ses premiers essais, bien qu'on y rencontre quelques passages où le religieux, saisi d'une inspiration divine, lutte victorieusement avec une langue rebelle, dont les sons rauques et discordans, assure Tacite, faisaient frissonner les Romains. Au sein de cette vie de cloître et renfermée dans le cercle étroit d'une existence monotone, l'imagination de ces pieux cénobites, exaltée par une longue solitude, devait s'exhaler en mystiques contemplations. Mais comment la poésie aurait-elle pu fleurir dans la cellule de ces moines, étouffée par l'atmosphère épaisse qu'on y respirait, privée des grands spectacles de la nature, réduite pour tout emploi à traduire, à l'usage des

fidèles, des dogmes obscurs et abstraits, des préceptes de morale, ou la discipline rigide des monastères et des couvens? L'arbrisseau languit à l'ombre, il s'étiole, il se flétrit; mais aux rayons de l'astre bienfaisant, il se ranime, sa tige verdoyante se redresse, ses branches s'étendent et se couvrent de fleurs et de fruits. Le rameau poétique est comme l'arbuste; loin du soleil, il souffre et se dessèche; rendez-lui l'éclat du jour, vous le verrez aussitôt grandir et se développer.

Comme preuve que le poëme d'Ottfried n'est pas toujours dépouillé de verve et d'inspiration, nous citerons les strophes suivantes placées en tête du dernier chapitre de son ouvrage, et que l'Arioste semble avoir imitées au commencement du XLVIme chant de son poëme de *Roland furieux*.

« C'est ainsi que j'ai marché sous les auspices du Christ; me voici poussé dans le port; ma mission est terminée, je rentre dans mes foyers et mets fin aux travaux qui m'occupaient tant que j'étais en mer. Je vais maintenant plier la voile et ramener ma nacelle dans le port protecteur. »

Pour ne laisser passer inaperçue aucune des lueurs d'instruction qui jaillirent du milieu des ténèbres de ces siècles de barbarie, nous noterons d'abord les *Annales des Saxons*, publiées en 1004 par Witekind, religieux de l'abbaye de Cowey en Westphalie, où il enseignait la littérature sacrée

et profane avec beaucoup de succès. On trouve, dans une *Histoire des Ecrivains ecclésiastiques*, en latin, un bel éloge de l'érudition de ce moine, de son éloquence et de son talent pour la poésie. Witékind nous offre dans ses Chroniques un vif reflet des mœurs de ses contemporains, de la rudesse et de la sincérité du moyen âge; aussi, pour bien connaître le génie des mœurs de cette époque, c'est autour de lui qu'il faut s'arrêter. Nous serions donc sans excuse si, à l'exemple de quelques écrivains allemands, nous avions jeté la plus ingrate et la plus ignorante défaveur sur ces lambeaux historiques que le temps a respectés. On trouve en effet souvent une véritable éloquence dans ces histoires courtes et simples, dans ces récits de la gloire nationale, qui bien qu'empreints de la rouille des siècles, sont remplis encore de vie et d'intérêt. On peut admirer dans un poëte épique, dans un historien, le génie qui illustra les destinées d'un peuple; mais dans les pages informes des chroniqueurs, on trouve souvent le sublime de la pensée et de l'expression.

A son tour, Dittmar, évêque de Mersebourg (1018), nous fait connaître l'histoire des empereurs d'Allemagne, depuis Henri Ier jusqu'à Henri II. Le célèbre Leibnitz lui reproche un style dur et souvent obscur; mais il n'en est pas moins précieux, ajoute-t-il, comme témoin oculaire des

événemens arrivés de son temps. Sans lui nous ignorerions ce qui s'est passé en Allemagne et surtout en Saxe, dans le xme siècle et au commencement du xime. C'est Dittmar qui nous révèle l'existence des antiquités de la Misnie, et qui nous initie à l'ancienne histoire des Polonais, des Slaves et des Hongrois.

Mais le plus célèbre chroniqueur de ce siècle, c'est Lambert d'Aschaffenbourg, dont le récit s'étend de la naissance du premier homme jusqu'en 1077, année où lui-même mourut. La portion de ses écrits la plus remarquable pour l'exactitude chronologique et l'élégance du style, c'est celle qui se rattache à l'histoire des empereurs allemands. Lambert raconte les guerres de Rome contre l'empire, et la vie de plusieurs papes contemporains; il dévoile les secrets de leur politique et montre la lutte sans cesse renaissante du despotisme impérial et des seigneurs féodaux; « et tout cela, dit M. Villemain (1), dans un langage plein de nerf et de vigueur, imité de l'antique sans être servilement calqué, reproduisant des pensées modernes sans tomber dans la barbarie, altérant quelquefois, par cette élégance, le vrai caractère de la vie féodale, mais offrant cependant le modèle d'une pensée forte et d'une langue généralement expressive et naturelle. »

(1) *Cours de Littérature.*

Nous devons signaler encore comme trait caractéristique de ce temps le travail assidu de quelques hommes pour reproduire, dans la solitude de leur couvent, les belles formes littéraires de Tite-Live, de Salluste et de Tacite; cette émulation ardente, en les enlevant à leur siècle, les portait, par un effort souvent impuissant, vers la Rome antique, et ne leur inspirait guère que de pâles et froides imitations. A l'appui de cette remarque, nous citerons le phénomène intellectuel le plus singulier de cette époque : c'est l'apparition de drames latins dus à la plume de Hroswitha, religieuse allemande de l'abbaye de Gandersheim, surnommée la *Sapho allemande*, et qui sut imiter le style de Térence en traitant des sujets chrétiens. On a d'elle six comédies en prose : la *Conversion de Gallican, martyr sous Julien*; le *Martyre des saintes vierges Agape et Irène, sous Dioclétien, la Résurrection de Callimaque et de Drusia, par saint Jean, Abraham, ou la chute et la conversion de Marie, nièce de ce saint ermite*, la *Conversion de la courtisane Thaïs*, et le *Martyre des saintes vierges, Foi, Espérance et Charité*. Quelque informes que fussent ces premiers essais de la muse des Germains, ils étaient encore moins éloignés de la perfection de la poésie dramatique régulière, que le chariot de Thespis, barbouillé de lie, ne l'était des tragédies de Sophocle et d'Euripide. Les fragmens

qui nous restent de cette femme poëte attestent une vaste érudition et l'art de dramatiser les sujets les plus rebelles à la scène; parfois même son imagination, remontant en arrière, sait trouver dans l'imitation des formes antiques une exquise perfection de langage.

Mais la perle des ornemens poétiques de cette époque est le fameux panégyrique en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne, mort le 2 septembre 1075; on l'attribue généralement à un religieux de la fin du XIe siècle ou du commencement du XIIe. Partout éclate dans ce cantique l'inspiration religieuse dont le poëte est animé, et qui place cette belle composition parmi les épanchemens lyriques les plus remarquables que l'Allemagne ancienne ait produits.

« Souvent (1), dit le poëte, nous avons ouï célébrer les souvenirs du passé, les combats des vaillans héros, les prises de châteaux, les ruptures

(1) Wir horten je dikke singen—Von alten dingen—Wi snelle heliden vuhten—Wi si veste burge brechen—Wi si liebhin winiscefte schieden—Wi riche Kunige al zezingen—Nu is ciht, daz wir denken—Wi wir selve sulin enden.

Da si Lucifer du ce ubile gevieng—Unt Adam diu Godis wort ubirgieng—Da balch sig es Got desti mer, Daz her andere sine werch saeh rehte gen.

Den manen unten sunnen—Di gebin ihre liht mit wunnen—Di sterrin bihatlint ire vart—Sie geberint vrost unte hizze so starch—Daz fuir havit ufwert sinen zug—Dunner unte wint irin vlug—Di wolken dragint den reginguz—Nidir wendint wazzer irin vluz—Mit blumin cierint sich diu lant—Mit loube dekket sich

d'amitié, les conquêtes de puissans souverains. Il est temps aujourd'hui de songer à nous-mêmes et à l'avenir qui nous attend.

« Quand Lucifer s'adonna au mal, quand Adam transgressa la volonté de Dieu, le Seigneur s'en courrouça d'autant plus, que le reste de la création accomplissait ses destinées.

« Le soleil et la lune répandaient leur clarté bienfaisante, les astres suivaient la route que Dieu leur avait tracée, ils produisaient avec force la chaleur et le froid; le feu tendait à s'élever vers les régions supérieures, le tonnerre et les vents suivaient leur direction accoutumée; les nuages recelaient la pluie dans leurs flancs, les eaux s'écoulaient sur les pentes, les campagnes s'émaillaient de fleurs, la forêt se couvrait de feuillage, les habitans des bois avaient leur marche déterminée, le ramage des oiseaux était doux à entendre.

« Chaque créature obéissait aux lois que Dieu lui

der Walt—Daz wilt habit den sinin ganc—Scone is der vugil sane—

Ein iwelich ding diu é noch havit—Di emi Got van erist virgabit—Newere di zuei gescefte—Di her geschuft di bezziste—Di virkirten sich in diu dolcheit—Danin hubin sich diu leit.

O, wi di wifini clungin—Da di marin cisamine sprungin—Herehorn duzzin—Becche blutis vluzzin—Derde diruntini diuniti—Di helle in gegine gliunte—Da di heristin in der werilte—Suchtin sich mi suertin—

Du gelach dir manich breiti scari—Mit blute birunin gari;—Da mohte man sin duowen—Durch helme virhouwin—Des richin Pompeüs man,—Da Cesar den sige nam.

avait prescrites. Deux êtres seulement qu'il avait créés les meilleurs tombèrent dans le péché ; leur faute entraîna bien des malheurs.

« Ah ! comme les armes résonnèrent quand tous les coursiers s'élancèrent à la fois ! les clairons retentirent, des flots de sang se répandirent, la terre tressaillit sous les pas des combattans. Quel éclat dut briller aux yeux des premiers hommes qui se cherchèrent le glaive à la main !

« Les troupes les plus célèbres tombèrent alors sur l'herbe au milieu de torrens de sang ; alors on put voir les soldats du puissant Pompée bondir avec fureur à travers les casques en éclat, quand César remporta la victoire. »

De la chute du premier homme, le poëte passe à l'obligation de son rachat par le sacrifice du sang de J.-C., à la propagation du christianisme par les apôtres, à son adoption par la race des Francs, et arrive à l'archevêque de Cologne, le bienheureux saint Annon. Il raconte la résistance héroïque de Cologne, déroule le tableau de la vie des conquérans célèbres, et fait éclater les sentimens les plus chevaleresques dans la peinture animée des combats qu'ils se livrèrent. Il retrace la souveraineté de Rome, les efforts des Romains pour soumettre l'Allemagne, et la naissance de J.-C., dont l'arrivée dans le monde ne fera point de bruit, qu'à peine on entendra, tant il sera doux et paisible,

qui ne foulera point aux pieds le roseau brisé, ni n'éteindra le lumignon qui fume encore.

L'auteur exalte ensuite cette religion, consécration des plus hautes vérités morales, qui s'applique à perfectionner les âmes qu'elle épure, qu'elle console, qu'elle échauffe, qu'elle agrandit; qui rehausse toutes les vertus anciennes, en les marquant de l'empreinte auguste de la Divinité, et qui en a révélé de nouvelles que le paganisme avait ignorées. Le vénérable anachorète s'élève parfois à toute la hauteur de l'inspiration religieuse, et redescend avec la même aisance aux détails simples et familiers de la vie domestique; il sait emboucher avec fierté la trompette héroïque et décrire aussi d'une manière naïve et touchante les travaux, les souffrances et les succès du vertueux Annon, placé après sa mort au rang des bienheureux, par une sorte d'apothéose que le catholicisme a consacrée.

§ III.

La poésie nationale devenue l'apanage du clergé. — Chant de victoire du roi Louis III. — Parallèle de cette hymne guerrière avec l'ode en l'honneur du roi Adelstan. — Poëme sur Walther d'Aquitaine.

Nous avons vu la poésie religieuse prendre son essor sous le règne de Charlemagne et de Louis-

le-Débonnaire, quand l'empereur eut converti, d'une manière un peu brutale à la vérité, les Saxons, encore esclaves des faux dieux. Bien qu'il ne puisse être question du mérite poétique de ces premiers essais, œuvre de dévotion et de patience plutôt que de génie et d'inspiration, ils doivent trouver place ici, puisqu'ils nous révèlent la tendance du peuple allemand dans le siècle qui les vit naître.

Après avoir mis la Bible entière à contribution, après avoir usé tour à tour des vérités du christianisme ou des superstitions nées de son sein, et bien ou mal accréditées, sans pouvoir se défendre de payer parfois l'hommage d'un souvenir furtif aux grands poëmes de l'antiquité, les religieux s'aperçurent enfin que la mine était épuisée, que la muse hébraïque se rendait à regret à des invocations latines, et que les cendres de Virgile, mal réchauffées, ne leur inspiraient plus que des imitations sans intérêt et sans vie. De là l'origine de poésies guerrières, il est vrai, mais qui attestent en même temps toute la puissance de la vie religieuse dans ces siècles de désordre et de confusion.

Nous citerons, en premier lieu, le *Chant de Guerre* du roi de France Louis III, lequel remporta, en 881, une victoire signalée à Saucourt, dans le Ponthieu, sur les bandes pillardes des

Normands. Jusqu'alors la muse des Germains s'était montrée sous une forme un peu mystique; elle sentait la cellule du moine et le capuchon. Mais dans ce poëme lyrique, écrit avec chaleur et entraînement, le ton général de la composition n'est plus le même. La description de la contrée ravagée par un vainqueur insolent est des plus pittoresques, et l'enthousiasme avec lequel le poëte exalte les vertus du monarque et ses exploits militaires, atteste le caractère belliqueux et chevaleresque de l'auteur, anonyme pour nous.

Voici quelques strophes de ce chant de guerre, dans le rythme adopté par l'écrivain.

« Le roi Louis fut ému, le royaume était dans la confusion; Christ était courroucé, et laissait les événemens s'accomplir.

« Alors Dieu eut pitié de son peuple; il savait sa détresse: il ordonne au seigneur Louis de s'y porter promptement.

« Louis, dit-il, mon roi, secoure mes peuples: « les Normands les accablent avec dureté. »

« Alors Louis répond: « Seigneur, je suis prêt. « Que la mort ne m'empêche pas d'obéir à tes « commandemens! »

« Alors il prit congé de Dieu, déploya son étendart, et, suivi de ses Francs, il s'élança contre les Normands.

« Le roi (1) prit son bouclier et sá lance, et chevaucha avec vîtesse ; il voulait vraiment se venger de ses ennemis.

Il était depuis peu en course, quand il rencontre les Normands. « Dieu soit loué, dit-il, je vois « enfin ceux que je demande ! »

« Le roi, chevauchant avec hardiesse, se mit à chanter un cantique pieux, et tous ses chevaliers se mirent à chanter en chœur : « Seigneur ! aie pitié « de nous ! »

« Le chant venait d'achever, et la bataille commença. Le sang coulait le long des joues des Francs qui combattaient. Mais, fort comme un

(1) Nous reproduisons ici, dans l'intérêt des amateurs de l'ancien idiôme germanique, les dernières strophes originales de ce poëme, avec la traduction allemande interlignée.

Tho nam her skild indi sper — Ellian licho reit her — Uolt her uuarer
Da nahm er schild und speer — Eilends her ritt er. — Wollte er wahrlich

rahchon — sinę nuidersahchon — Tho ni uuaz iz buro langa. — Fand her
rächen — seine Widersacher — Da nicht war es dauernd lange. — Fand er

thio Nortmannon — Godelob, sageta — Her siht, des her gereda — Thar
die Normänner — Gottlob, sagte (er) — Er sieht, dass er begehrte — Der

Kunig reit Kuono — sang lioth frano — Joh alla saman sungan —
König reitet Kühn — sang (ein) Lied fromm — und alle zu sammen sangen —

Kyrie eleison ! Sang was gesungen — Uuig uuas bigunnen — Bluot skèin
Kyrie eleison ! Sang war gesungen — Kampf war begonnen — Blut schien

in uuangon — Spilolunder Vrankon — Thar raht thegeno gelih — Nichein
in Wangen — Spielender Franken — Da rächt (sich) Degen gleich — Niemand

so, sę Hludouuig — Snel indi kuoni — thas uuas imo Gekunni.
so, als Ludwig — Schnell und kühn — das war ihm angeboren.

glaive, nul ne se vengeait mieux que Clodovig (Louis).

« Prompt et hardi, tel était le roi. Il transperçait l'un, il pourfendait l'autre. Louée soit la puissance de Dieu !

« Louis fut vainqueur ; rendons-en grâce à tous les saints : la fortune s'est montrée pour nous. »

Malgré la couleur guerrière de cette composition, il est impossible de ne pas y reconnaître la touche d'un ecclésiastique, l'œuvre d'un religieux : il suffirait d'ailleurs de comparer cette hymne triomphale, espèce de *Te Deum* en vers, avec le chant de victoire anglo-saxon en l'honneur d'Adelstan, huitième roi d'Angleterre. Ce prince déjouant les perfides calculs des Danois, ligués avec Constantin, roi d'Écosse, les défit complètement, vers le milieu du xme siècle, dans les plaines de Bromfeld, après une lutte acharnée de trente heures, qui joncha le champ de bataille de morts et de mourans.

Entre ces deux hymnes guerrières, la différence est grande. Le poëte anglo-saxon nous transporte, dès le début, sur le théâtre de cette lutte sanglante, au milieu de débris d'écus et de lances rompues. Le poëte allemand présente à son tour le vainqueur des Normands comme un humble serviteur de Dieu, comme un instrument des volontés célestes, comme un vassal du Très-Haut assis sur le

trône des Francs. Chez ce dernier, la peinture du combat est à peine esquissée; chez l'autre, elle remplit le poëme presque entier. L'auteur s'y complaît à décrire l'armée victorieuse et l'armée vaincue; il dit les noms des chefs vainqueurs et ceux des braves que la fortune a trahis. Dans le moment où le poëte allemand adresse des actions de grâces à l'Eternel, qui a béni les armes des Francs, le chantre anglo-saxon se félicite de la victoire obtenue par Adelstan, en des termes qui rappellent l'ode du roi Regner-Lodbrog (1), et qui respirent le fanatisme de la gloire et du sang.

Enfin, tandis que le poëte allemand se livre à un épanchement religieux plein d'une piété ardente, le poëte anglo-saxon ramène ses regards avec fierté sur le dénouement de cette lutte mémorable, qui a couvert de gloire Adelstan et ses intrépides guerriers.

Le culte des arts, l'idolâtrie pour les chefs-

(1) Regner-Lodbrog, souverain du Danemarck au IXme siècle, après avoir fait long-temps la guerre avec bonheur à Ella, roi d'une partie de l'Angleterre, tomba entre les mains de cet implacable ennemi, qui le fit enfermer dans un cachot, où il périt des morsures des vipères qui remplissaient sa prison. C'est pendant qu'il était en proie à cet horrible supplice, qu'il composa le chant célèbre, monument de sa verve poétique, qui est venu jusqu'à nous. Rien n'est plus digne d'admiration que cet hymne inspiré par un si noble enthousiasme : le héros, près de mourir, rassemble toutes les forces de son courage et de son génie, et les lègue à la terre, comme un testament d'une grande âme, comme un funèbre chant d'adieu.

d'œuvre de l'antiquité qui s'étaient déjà manifestés sous le règne de Charlemagne, et qui avaient fait naître dans les écoles et les monastères une véritable passion pour les trésors de l'érudition grecque ou latine, semblèrent reprendre une vie nouvelle sous la dynastie des empereurs saxons. Cet enthousiasme ardent et illimité, ce vif amour pour les lettres, reçut un nouvel aliment, dans le désir que nourrissaient ces princes de fonder, à l'occident de l'Europe, un empire semblable au royaume grec établi en Orient. Aussi ne vit-on point se briser cette chaîne d'hommes supérieurs qui se succèdent d'une génération à l'autre pour recueillir l'héritage du génie : admirable transmission des âges, que le poëte Lucrèce compare à ces fanaux que des coureurs se passaient tour à tour dans les fêtes brillantes de la Grèce.

A l'exemple de Charlemagne, qui s'était environné d'hommes supérieurs, et qui avait eu un Eginhard et un Alcuin, Othon-le-Grand, dont M. de Sismondi a fait un si bel éloge (1), et qui sut faire revivre l'éclat et la puissance inséparables de la royauté, eut son Rather, ainsi que son Gerbert (2), sorti du monastère d'Aurillac, et qui

(1) *Hist. des Républ. ital.* tom. I, ch. 2 et 6.

(2) Dans le xme, le xime et le xiime siècle, un homme dans la solitude du cloître, séparé du monde par la vie religieuse, défendu des violences par les barres qui fermaient la porte du cou-

semble un précurseur de Roger Bacon et de Pascal. Othon II, allié à une princesse grecque, cultivait les lettres avec enthousiasme et les protégeait en roi. L'archevêque de Cologne, frère

vent, et par le respect religieux qui en défendait l'entrée, étudiait d'abord les livres saints. Beaucoup d'esprits restaient, pour ainsi dire, opprimés sous le poids de cette étude; et, dans les longs travaux du cloître, le chant grégorien et la prière prenaient toute leur pensée. Mais d'autres esprits plus actifs rêvaient au-delà; ce n'était pas la vie extérieure qui les occupait, c'était la vie antique. Ils ne quittaient pas leur cellule pour errer en imagination au milieu des tournois et des fêtes du moyen âge; c'était un monde inconnu pour eux (on le voit dans la sécheresse des chroniques écrites par des moines); mais ils vivaient avec ces pères de l'antiquité chrétienne, Augustin, Jérôme, qui eux-mêmes étaient, par l'étude, contemporains des grands hommes de l'antiquité païenne. Aussi, un moine savant du XIIme siècle, sous son costume qui aurait si fort étonné Cicéron, avait cependant un grand nombre d'idées philosophiques, morales et littéraires, en commun avec Cicéron. Par l'imagination et la pensée il ressemblait bien plus à ces grands lettrés de l'antiquité qu'à ce baron ignorant et féroce, tout bardé de fer, qui ne savait que piller et tyranniser ses vassaux.

Par exemple, à la fin du Xme siècle, dans ce temps où la trève de Dieu obtenait à peine qu'il y eût deux jours de la semaine sans pillage et sans guerre, un savant, un philosophe, comme Gerbert, se formait dans les monastères d'Aurillac et de Bobio; il relisait les plus précieux manuscrits de l'antiquité latine, ceux mêmes que nous n'avons plus; il étudiait la métaphysique, l'histoire, les lettres; il apprenait, d'après quelques traités grecs et latins, les élémens de la géométrie; il travaillait même à des ouvrages d'une mécanique ingénieuse; il fabriquait des horloges de bois et des sphères qu'il échangeait pour des manuscrits : voilà quelles étaient les distractions de ce moine du Xme siècle, qui, à la vérité, fut accusé de magie, et qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. (VILLEMAIN, *Cours de Littérature française*, tom. I, pag. 100.)

d'Othon I, était profondément versé dans l'étude du grec et du latin; c'est lui qui fit venir des savans de Grèce pour en faire des instituteurs et des artistes, lesquels contribuèrent puissamment aux progrès de l'architecture dans les provinces septentrionales de l'Allemagne. Il paraît même qu'à cette époque la musique était cultivée avec assez de succès, et que la sculpture et le dessein avaient déjà produit quelques louables compositions.

Le poëme de Walther d'Aquitaine, dû à la plume d'Eckard, moine de Saint-Gall, se rattache, quoique écrit en vers latins, à l'histoire de la littérature allemande, par le sujet qu'il traite, et qui est emprunté aux traditions plus poétiques que vraies du peuple germain. D'ailleurs on y reconnaît les traits distinctifs de l'histoire héroïque de la nation allemande, son fanatisme guerrier, ses mœurs rudes et grossières; mais en même temps cette piété naïve qui atteste combien la vie et les idées simples de ce siècle avaient passé dans les poésies des écrivains. Ainsi, Walther, le héros du poëme, qui a cédé à un mouvement d'orgueil et de présomption, succombe à ses remords, et, se prosternant la face contre terre, demande humblement pardon à Dieu de la faute qu'il a commise; puis, sorti vainqueur d'une lutte périlleuse, il remercie avec ferveur le ciel de l'avoir secouru.

Quant à la forme dont Eckard a revêtu son poëme, elle trahit partout l'imitateur quelquefois heureux, trop souvent servile des chantres d'Achille et de Didon. Obligé de réduire à de chétives proportions le cadre imposant de l'épopée virgilienne, l'auteur laisse toujours à regretter qu'il ne sache pas s'affranchir des réminiscences de la Grèce ou de Rome, et s'animer de ses propres émotions. Néanmoins dans le récit des combats que Walther eut à soutenir contre les Sarrasins, le souffle de l'inspiration semble échauffer le pieux cénobite, et le rendre original malgré lui.

Il y a eu plusieurs poëmes latins composés sur ce même sujet. Dans les uns, Walther se fait moine, et meurt vénéré comme un saint; dans d'autres c'est un guerrier redoutable, maître du monde entier, et qui fait trembler la terre sous le poids de ses innombrables légions (1).

(1) Waltharius fortis, quem nullus terruit hostis,
Colla superba domans, victor ad astra volans,
Vicerat hìc totum duplici certamine mundum,
Insignis bellis, clarior est meritis.
Hunc Heroa tremuit quoque torridus Indus,
Ortus et occasus solis eum metuit.
Cujus fama suis titulis redimita coruscis,
Ultrà cœsarias scandit abhinc aquilas.

§ IV.

PÉRIODE TRANSITOIRE DE LA POÉSIE ALLEMANDE.

L'âge chevaleresque succède à l'âge religieux. — Règne des rois francs. — Décadence des arts et des lettres sous le règne de cette dynastie. — Influence des Croisades sur la littérature allemande.

L'époque où nous entrons nous montrera encore le clergé à la tête de l'instruction publique, et les religieux des différens ordres, seuls dépositaires des produits de l'esprit humain. Mais autant l'influence des cloîtres se faisait sentir dans les poésies de l'âge précédent, autant l'esprit chevaleresque brille dans les compositions de la période actuelle. Un singulier contraste nous avait frappé, en comparant la prodigieuse activité intellectuelle de l'empereur Charlemagne et l'incurie de ses successeurs; il en sera de même si nous rapprochons le règne brillant des Othons et la dynastie obscure des rois francs, absorbés par les intérêts de la politique et les soins de leur administration.

Depuis l'avénement de Conrad II au trône, en 1024, jusqu'à celui de Henri V, en 1106, l'Allemagne fut le théâtre de la lutte obstinée des papes et des empereurs, du duel de l'intelligence et de la force brutale et matérielle. Les princes

francs ne songeaient qu'à résister aux tentatives usurpatrices de leurs puissans voisins, aux envahissemens du clergé et à l'esprit d'insubordination et de révolte qui fermentait au sein de ces populations chez lesquelles les élémens de Rome et de la Germanie préparaient lentement le véritable peuple européen. Aussi gloire, éclat, conquête, tout ce qui excite l'enthousiasme, tout ce qui enflamme l'imagination demeura-t-il complètement étranger à ces princes; les premières croisades mêmes ne purent les réveiller de leur apathie littéraire, ni les distraire de leurs prosaïques travaux. Les monastères, jusqu'alors le sanctuaire des sciences et des arts, devinrent le refuge des victimes de l'anarchie, l'hôpital des vaincus. Clergé, empereur, noblesse, tout déserta le saint culte des lettres; l'appui même momentané qu'elles reçurent de Conrad III, allié par sa femme au berceau de la chevalerie, ne put rallumer le flambeau de la poésie qui s'éteignait faute d'alimens. Il suffirait de lire le tableau que l'abbé Rodolphe de Saint-Tron a tracé des scènes affreuses dont son cloître fut le théâtre, pour se convaincre que l'empire des muses en Allemagne devait décroître de jour en jour.

Mais, semblables à la Silésie, qui offrit plus tard une retraite aux lettres, que trente ans de Terreur avait proscrites, les provinces du Bas-Rhin et la

Belgique, où se faisait déjà sentir l'influence contagieuse de la civilisation française, devinrent alors l'asile des lumières et de l'instruction. Liége comptait déjà trois écoles célèbres, où les étrangers arrivaient en foule, attirés par la renommée des professeurs que cette ville renfermait dans son sein. C'est là que se trouvaient les adversaires les plus intrépides de la papauté, en même temps que les partisans les plus chauds de la puissance impériale; tandis que le sud de l'Allemagne offrait un aspect diamétralement opposé. C'est à Liége et à Cologne que Henri IV trouva dans sa détresse les défenseurs les plus zélés; c'est aussi de Flandre que sortirent ces pamphlets allégoriques publiés contre Rome, et tout empreints de haine et de ressentiment.

Au nombre des événemens historiques qui agirent le plus puissamment sur les destinées de la littérature, et en particulier de la poésie allemande, nous placerons les croisades; non pas le fait isolé de quelques chevaliers partant pour la Terre-Sainte, mais la lutte imposante de la religion de Christ aux prises avec la doctrine du Coran. En effet, l'invasion des Maures en Espagne, et l'irruption des Vandales en Orient, soulevèrent autant la chrétienté contre l'islamisme, que les éloquentes prédications des moines et les récits des croisés de retour de la Palestine. «Le zèle re-

ligieux, dit M. Villemain (1), l'enthousiasme excessif, la prédication, étaient la cause immédiate et, pour ainsi dire, violente des croisades, mais ils n'en étaient pas la cause unique. L'état du monde rendait cette guerre inévitable. Depuis cinq siècles, deux grands mouvemens s'étaient déployés dans le monde et agissaient en sens contraire, la civilisation chrétienne et la civilisation musulmane, le califat musulman, et on peut presque dire le califat chrétien, qui avait ce caractère particulier, que, dénué de tout pouvoir matériel, il dominait par la parole et la pensée les forces bruyantes et dispersées de l'Europe féodale. Sous ce rapport, dans les voies ordinaires de la politique humaine, dans la prévoyance vulgaire de ce monde, une sorte d'infériorité semblait le menacer, si jamais les deux puissances venaient à se heurter; car enfin, le califat musulman, qui réunissait l'Alcoran et le glaive, avait quelque chose de plus impétueux, de plus irrésistible. Aussi ne vit-on jamais la puissance de l'enthousiasme et de la conquête s'avancer dans le monde avec une plus épouvantable rapidité. »

Les croisades eurent pour résultat immense de porter le dernier coup aux idées encore vivaces d'un paganisme décrépit, et de refouler fort avant

(1) *Cours de Littérature.*

dans l'histoire ces souvenirs de Rome et de la Grèce qui pesaient depuis des siècles sur les imaginations. Dans cet enrôlement universel au nom de la foi, l'étendart de Christ rallia tous les peuples, et confondait tous les rangs. Au milieu de ce pêle-mêle de Flamands, de Frisons, d'Allobroges, de Lorrains, de Bretons, d'Allemands, de Normands, d'Ecossais, d'Anglais, d'Italiens, de Grecs et d'Arméniens, la meilleure intelligence régnait sinon entre les chefs, du moins entre les soldats. Le latin ne suffisant plus pour l'échange des idées, l'usage de la langue allemande ou vulgaire devint de jour en jour plus indispensable. A mesure aussi que l'enthousiasme pour les croisades allait grandissant, il s'opérait un rapprochement plus intime entre l'idiôme populaire et le corps nombreux des érudits. Les premiers chefs de ces brillantes expéditions maniaient avec le même art le luth et l'épée; peu à peu la chevalerie dépouilla le clergé de l'empire exclusif qu'il exerçait sur la culture des lettres et des arts. Le contact de tant d'hommes supérieurs, les uns par leurs talens militaires, les autres par leur érudition, développa chez les croisés des facultés brillantes et de nobles sentimens. En même temps les doctrines augustes du christianisme, de cette religion sainte qui a enfanté le patriotisme du genre humain, déposait dans le cœur des Alle-

mands les germes de cette propension à la rêverie, de ce genre grave et contemplatif que nous avons reconnus déjà comme des traits distinctifs de cette nation.

Tous les cœurs alors étaient animés d'un même intérêt, d'un sentiment égal pour le merveilleux de l'amour et de la foi. Des milliers d'hommes étaient prêts non-seulement à risquer, mais à sacrifier leur sang et leur vie pour ce qu'il y a de plus élevé, le triomphe de la vraie religion. Tous les cœurs s'élançaient pleins d'enthousiasme vers la contrée des merveilles pour voir l'Orient, ce berceau du christianisme. Les seigneurs féodaux ne s'étaient distingués jusqu'alors que par leurs exploits de grande route, et méprisaient tout travail, toute étude approfondie, tout exercice de l'intelligence humaine, s'ils n'étaient appliqués à la guerre ou à l'art de détrousser les passans. Ces excès de la force brutale disparurent avec les croisades, qui offraient à la foule de tyrans que la féodalité avait fait naître, une occasion brillante de déployer leur bravoure et la force de leurs bras. Les seigneurs féodaux sortirent de leurs palais, vendirent leurs biens, en donnèrent une partie, et s'acheminèrent en pélerins sur la route qui mène à Jérusalem. L'Allemagne se réveilla de cette léthargie morale dans laquelle elle demeurait plongée depuis près d'un siècle, et se leva en masse pour

sauver l'Europe, de plus en plus resserrée par la conquête des Musulmans. Chacun foulait aux pieds avec transport et le cœur agité de pressentimens secrets cette terre sainte, d'où la culture de l'esprit et la croyance au merveilleux, le mysticisme et la poésie, la religion et le fanatisme, avaient inondé l'Occident.

"Les croisades, c'est là le grand événement qui résume en lui seul tout l'héroïsme, toute la poésie, tout l'intérêt du moyen âge; c'est la lutte de la barbarie et de la civilisation, le combat de l'intelligence et de la force, de la rudesse asiatique et du génie européen; c'est la guerre de Troie des temps modernes; il ne manquait qu'un Homère pour la chanter. Là se rattachent les plus beaux souvenirs de la poésie des nations européennes; là le mouvement social a commencé; là les gouvernemens eux-mêmes ont subi une complète métamorphose; alors ont surgi ces grands missionnaires du moyen âge dont la parole puissante soulevait les populations et enfantait les martyrs. Le cri de guerre *Dieu le veut!* rallia tous les grands hommes, tous les cœurs généreux autour d'une bannière sainte. Les chaires retentirent de prédications éloquentes, l'enthousiasme devint contagieux, les orateurs naquirent d'eux-mêmes, et le génie des créations originales s'alluma à ce foyer d'immortelles inspirations.

Pendant que ces prodiges d'enthousiasme et de foi étonnaient la terre, d'autres merveilles non moins surprenantes apparaissaient dans les cieux, et frappaient les imaginations déjà exaltées par le spectacle de cette sainte insurrection. On racontait que les nuages, en se déchirant, avaient laissé entrevoir des luttes gigantesques, que les sépulcres s'étaient ouverts, et que Charlemagne lui-même était sorti de sa tombe pour échauffer de sa voix puissante l'ardeur des combattans.

Mais cet enthousiasme si noble et si pur ne se soutint pas long-temps; le fanatisme des uns ne tarda pas à devenir l'objet de la risée des autres; et la lutte de la puissance sacerdotale et du pouvoir absolu fit succéder à un but tout religieux des vues toutes personnelles et des motifs purement humains. Des rois, comme Frédéric II, se croisèrent, non plus pour délivrer la terre sainte, mais pour s'en emparer; d'autres, ne trouvant le prix de leurs travaux ni dans la paix de leur âme, ni dans le suffrage de leur conscience, ambitionnèrent une gloire éphémère et des succès viagers. Bientôt l'adoration de la Vierge fit place à une sorte d'idolâtrie pour les dames, au culte des grâces et de la beauté. Le pélerinage à Jérusalem ne fut plus qu'un prétexte pour étaler le scandale d'un luxe effréné, contre lequel saint Bernard tonnait vainement du haut de sa chaire. Le christianisme chevale-

resque, après s'être retiré peu à peu des pratiques d'une vie d'abord dévote et belliqueuse, se choisit un asile dans la cellule de quelques pieux solitaires, et passa de là, plus tard, dans l'imagination des poëtes et des romanciers.

§ V.

Coup d'œil rétrospectif sur le moyen âge.—Féodalité.—Papauté.

Nous avons déjà mis le pied dans le domaine du moyen âge, longue période pleine de vie et d'intérêt, où bouillonnent tous les élémens d'une création future, et qu'on peut considérer comme la préface historique du grand drame qui se joue en Europe depuis quarante ans.

Parler du moyen âge, c'est la meilleure manière d'éveiller les sympathies et de captiver l'intérêt; car c'est l'étude à l'ordre du jour. Philosophes, poëtes, prosateurs, artistes, chacun exploite avidement ces trésors d'un passé qui n'est pas loin de nous. D'où vient ce retour si ardent, si empressé vers des études trop long-temps négligées? ce mouvement de la pensée, ces élans de l'imagination pour des siècles taxés par tant d'historiens d'ignorance et de barbarie? est-ce un vain caprice, une curiosité sans but, la tentative isolée d'âmes généreuses qui fouillent dans les décombres

du passé pour en extraire quelque vérité utile au genre humain? Non, sans doute; une tendance aussi générale n'est jamais un pur accident. A cette ardeur si vive, à cette passion si vraie, si profonde, il est une cause dont chaque homme a au-dedans de lui la connaissance raisonnée et comme un secret pressentiment. C'est que le moyen âge, c'est nous; c'est le XIXme siècle, si fécond en orages, en troubles, en révolutions, où, au premier coup d'œil, tout est vague, confus et incertain; où tant de procès restent suspendus, tant d'élémens se réunissent et se combattent, tant de drames attendent leur dénouement; où religion, gouvernement, politique, littérature, tout vacille, tout s'ébranle, tout est remis en question; où l'édifice social, miné de toutes parts et poussé sans relâche par des mains hardies, menace à chaque instant de s'écrouler. Nous sommes dans un siècle où s'élabore un des grands problèmes providentiels de l'humanité; nous sentons que nous sommes en marche vers une région inconnue; mais nous ignorons également et le chemin à suivre et le terme de notre pélerinage. Ainsi que les hommes du moyen âge, instrumens d'une œuvre mystérieuse, génération de travail et d'essai, « nous sommes destinés à nous frayer une route, à défricher une terre nouvelle, à préparer des logemens pour les générations futures et, peut-être, une

tombe pour nous; nous venons apporter notre pierre à l'édifice social, et fonder cet avenir que l'humanité doit gagner à la sueur de son front. C'est là un fait, car les transformations sociales ne sont pas une fantaisie de l'humanité : sa loi c'est le progrès (1). »

Appelé au tribunal d'une raison sévère, le moyen âge a trouvé en Allemagne des juges d'opinion entièrement opposée, selon que les critiques qui le jugeaient appartenaient à l'école catholique ou à celle du libre examen; car les opinions religieuses dominent à cet égard le point de vue historique, et en décident. Les uns qui croient à l'existence d'un âge d'or, à la pureté primitive du genre humain, mais qui pensent aussi que tout va dégénérant sur la terre, exaltent le moyen âge comme profondément catholique et chrétien. Les autres, persuadés que l'esprit humain est en marche, que les nations, comme les individus, ont leur éducation à faire, et que, pour nous servir des belles expressions de Pascal, « toute la suite des hommes, pendant tout le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; » les autres, dis-je, regardent l'humanité

(1) Paroles de M. le professeur Rossi, dans un *Cours d'Histoire moderne*, improvisé à Genève en 1832.

comme suspendue et non arrêtée par les siècles de ténèbres et d'ignorance, et le moyen âge comme une halte dans la boue, comme une époque d'ilotisme et d'abrutissement.

Mais oublient-ils donc que cette époque laborieuse et souffrante a dégrossi la barbarie, émancipé la pensée humaine, et jeté bas d'un même coup le château fort du baron et l'infaillibilité du prêtre; enfin qu'elle a haussé le peuple jusqu'à l'arbre de la science, dont il lui avait été jusqu'alors défendu d'approcher.

Si l'on s'arrête à la superficie des choses, si l'on cherche une culture intellectuelle généralement répandue, et non quelques esprits supérieurs qui donnent le branle à la civilisation, et dominent le siècle de toute la hauteur de leur génie; si l'on ferme les yeux sur les progrès immenses des arts, des sciences et des lettres pendant cette période de trouble et de désordre apparens, assurément le moyen âge peut paraître stérile et stationnaire, et les mots de ténèbres et de chaos se pressent naturellement sur les lèvres quand on est appelé à le caractériser. Mais si l'on perce cette écorce rude et grossière qui l'enveloppait de toutes parts, et qu'on pénètre dans ce labyrinthe obscur, le flambeau de la philosophie et le fil de l'histoire à la main, alors ce désert aride et couvert de ronces, se montre d'une fécondité qui étonne, et les créations

intellectuelles s'y multiplient avec une rapidité qui confond. Alors dix siècles tout entiers sortent à la fois de la nuit imposante des cathédrales, de la poudre des cloîtres, des châteaux forts et des chaumières pour plaider leur cause au tribunal de la raison : graves et rudes ouvriers, tous endormis sous la croix, dans les plis du suaire chrétien, et frappés jusqu'ici d'impuissance et de stérilité. On a dit qu'ils avaient reculé sur la route des temps : regardez celle qu'ils ont parcourue ! qu'ils s'étaient égarés dans les ténèbres : voyez le flambeau qui les guidait ! qu'ils n'avaient rien su produire : voyez leur part dans l'histoire de l'esprit humain !

C'est du moyen âge que sont sortis ces grands principes constitutifs des sociétés modernes qui ont renouvelé la face du monde européen. Du sein des ruines de l'empire de Charlemagne, qui avait duré une vie d'homme, mais qui croula sous le règne de ses successeurs, dont les mains inhabiles n'avaient pu soutenir un tel poids, s'élève un nouveau principe, la féodalité, ou la force appliquée à la terre ; système doué d'une organisation propre, mais extrêmement varié dans ses formes et ses effets ; capricieux, violent, oppressif par nature, charmant les esprits, éblouissant les imaginations par l'éclat des tournois et les chants des poètes, mais plus souvent encore déshonorant ses écussons et ses armes par des brigandages du plus bas aloi.

Les gouvernemens des provinces s'érigèrent en seigneurs indépendans, en maîtres absolus de leurs domaines : ce système politique, singulier en apparence, était réellement le plus fort et le plus compact de tous ; c'était encore l'individualité, héritage des anciens Germains, qui apparaissait sous une nouvelle forme. Un grand principe formulé en ces termes : *Nulle terre sans son seigneur,* devint la règle dominante du droit public européen. Celui qui possédait un fief qui ne relevait que de son Dieu et de son épée était seigneur souverain. Quant à celui qui n'avait point de terre qu'il pût défendre les armes à la main, il s'appelait vassal, bénéficiaire, serf. Dans cette hiérarchie se retrouve tout l'ordre politique et civil de l'Europe au moyen âge. Ce système d'organisation avait de grands défauts, mais aussi des avantages immenses : quand la liberté fut en péril, ce fut la féodalité qui la sauva.

La papauté date aussi du moyen âge : c'est sous Charlemagne qu'elle fut mise en évidence. Tandis que la féodalité tendait à tout désunir, et n'offrait que les déchiremens d'un corps à plusieurs têtes, la papauté essentiellement une et homogène, enchaînait les consciences à l'aide de la religion. Par cette action puissante, par la présence des ministres de Dieu dans les palais et dans les chaumières, pénétrant dans les moindres sinuosités du

corps social, où elle exerçait une influence plus douce, plus modérée, plus indulgente que celle des seigneurs laïcs, elle se montrait acceptable au peuple et chère à tous. Seule puissance alors qui captivât les esprits, elle sut préserver l'Europe de la monarchie absolue et du despotisme militaire, le pire de tous. Bientôt on vit s'opérer le phénomène d'un mouvement inverse chez ces deux pouvoirs rivaux; on vit la papauté grandir et s'élever graduellement, tandis que la féodalité diminuait de jour en jour: nouvel hommage rendu à cette vérité de tous les pays et de tous les siècles, savoir que ce n'est pas la force brutale, mais l'intelligence qui est appelée à régner ici-bas. — Aussi, sortie victorieuse de sa lutte avec les seigneurs féodaux, dont l'épée chercha mainte fois à briser la crosse pontificale, la papauté sera la garantie du repos de l'Europe, la liberté de la presse de l'Europe, l'opposition de l'Europe. Elle sera l'aristocratie morale de ces temps de violence et de confusion, et jouera auprès de l'aristocratie de la force, le même rôle que joue aujourd'hui l'aristocratie des lumières auprès d'une des puissances de ce siècle, l'aristocratie d'argent.

« La querelle du sacerdoce et de l'empire, dit M. de Châteaubriand, est la lutte des deux principes au moyen âge, du pouvoir et de la liberté; ces trônes déclarés vacans et livrés au premier oc-

eupant : ces empereurs qui venaient à genoux implorer le pardon d'un pontife ; ces royaumes mis en interdit : ces églises fermées et une nation entière privée de culte par un mot magique ; ces souverains frappés d'anathème, abandonnés, non-seulement de leurs sujets, mais encore de leurs serviteurs et de leurs proches ; ces princes évités comme des lépreux, séparés de la race mortelle en attendant leur retranchement de l'éternelle race ; les alimens dont ils avaient goûté, les objets qu'ils avaient touchés, passés à travers les flammes ainsi que choses souillées : tout cela n'était que les effets énergiques de la souveraineté populaire déléguée à la religion, et par elle exercée.

« La papauté marchait alors à la tête de la civilisation, et s'avançait vers le but de la société générale. Et comment ces monarques sans sujets, sans armées, fugitifs même et persécutés lorsqu'ils lançaient la foudre, comment ces souverains, trop souvent sans mœurs, quelques-uns couverts de crimes, quelques autres ne croyant pas au Dieu qu'ils servaient, comment auraient-ils pu détrôner les rois avec un moine, une parole, une idée, s'ils n'eussent été les chefs de l'opinion ? comment, dans toutes les régions du globe, les hommes auraient-ils obéi à un prêtre dont le nom leur était à peine connu, si ce prêtre n'eût été la personnification de quelque vérité fondamentale ? »

C'est encore au moyen âge qu'on a vu l'industrialisme prendre son essor, le château des seigneurs s'entourer de chaumières où travaillaient des serfs actifs et laborieux, et les grandes routes se couvrir de marchands. Là commence cette lutte sanglante où le principe d'autorité vint se briser contre le principe d'examen, et d'où est sortie la Réforme, grand nom plein de mystère et imposant comme une révélation d'en haut. Ajoutons enfin que c'est au moyen âge que s'est révélée cette passion, cette idolâtrie pour les monumens de la Grèce et de Rome, vive clarté qui se projetait en Europe, et qui a versé sur elle toutes les lumières de l'antiquité.

Mais en omettant tous ces titres du moyen âge à la reconnaissance de la postérité, il est un fait qui parle plus haut encore, c'est qu'il fut avant tout une époque de croyance et d'unité. Ce caractère profondément religieux le distingue de la nôtre; temps, il est vrai, de préparation et de transformation sociale, mais auquel il manque le ciment du moyen âge, la foi. La foi, c'était pour ces siècles une condition d'existence; il fallait cette puissance de conviction, cette énergie d'enthousiasme, ce dévouement sans bornes à des intérêts purement spirituels, pour lutter victorieusement contre tant de causes de dissolution sociale qui tendaient sans cesse à replonger l'Europe dans

le chaos de la barbarie. La foi, c'est le phare lumineux qui brille au sein de la tempête, et sans lequel le moyen âge ne serait qu'une nuit sombre, inquiète, orageuse. C'est la foi qui guidait ces générations à demi barbares dans leurs sentiers étroits, rudes et obscurs; la croix, ce symbole chrétien, s'élève de plus en plus du VIme au XVme siècle, et le monde qu'elle domine en est de plus en plus éclairé.

Tandis que la féodalité, fière de ses triomphes, traînait après elle les dépouilles de la royauté, et méditait ses projets liberticides, la papauté montait au faîte de sa grandeur, et révélait sa puissance morale par un fait immense, les croisades : guerre de l'Europe contre l'Asie, guerre de la liberté sainte contre la nature sensuelle et impie. Quelle puissance que celle qui fait déserter à des populations entières les villes, les chaumières, les châteaux, pour se précipiter sur une terre inconnue! comme elle agissait sur l'imagination de ces peuples, puisqu'elle leur faisait abandonner leurs intérêts matériels et directs, pour se lancer dans des contrées inhospitalières, sans autre perspective qu'un succès tout religieux! Est-il besoin de rappeler le souvenir d'un saint Bernard, le plus éloquent fauteur de ce grand mouvement religieux, l'oracle de la chrétienté, le représentant de l'autorité spirituelle aux prises avec la force brutale, et

de l'organisation religieuse en présence de la hiérarchie féodale ; ce type de l'unité de la foi opposée aux rivalités politiques ainsi qu'aux jalousies de voisinage ; l'oracle de toute la chrétienté, qui osait écrire à Innocent III : *Je suis plus pape que vous !* l'homme à la voix puissante duquel les guerres s'appaisent, les hostilités s'ajournent, les fidèles se croisent, et qui semble réunir en lui seul toute la puissance sacerdotale ?

C'est donc la suprématie de l'Eglise et l'ascendant du pouvoir religieux qui constituent un des caractères dominans du moyen âge : c'est là qu'on retrouve réellement, en partie, cette unité historique qui échappe à travers le désordre et la confusion de ces siècles : aussi l'empreinte religieuse est-elle encore toute vivante dans les monumens de cette période de transition. Nous l'avons vu ; c'est à de savans anachorètes, à de pieux bénédictins, que l'Europe doit la conservation des manuscrits les plus précieux de l'antiquité, comme aussi ces contemplations mystiques, ces rêveries toutes spiritualistes, et ces effusions d'une piété tendre et ardente, qui avaient tous les caractères de la passion.

« Les couvens (1) devinrent des espèces de forteresses, où la civilisation se mit à l'abri sous la

(1) CHATEAUBRIAND, *Études historiques.*

bannière de quelque saint : la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique qui renaquit de la liberté religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprète et un complice dans l'indépendance du moins qui recherchait tout, disait tout, et ne craignait rien. Ces grandes découvertes, dont l'Europe se vante, n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare, sans l'inviolabilité et le loisir du cloître ; les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis, et la chaîne qui lie le passé au présent eût été brisée. »

L'éducation devint le partage du clergé, les sciences les plus étrangères à la religion furent soumises à son contrôle ; la scolastique naquit de son union avec les principes d'une métaphysique obscure, l'histoire devint un recueil de légendes à la gloire des saints, la poésie s'inspira des superstitions locales, le théâtre célébra les *mystères ;* enfin, cette grande pensée qui plane sur le moyen âge, se fixa et se cristallisa pour toutes les générations à venir, dans les flèches, les aiguilles, les arceaux, les ogives, les frontons des cathédrales de Cologne et de Strasbourg, et dans les 5,000 statues de marbre qui couronnent celles de Milan. « En contemplant, dit un historien moderne, cette muette armée d'apôtres et de prophètes, de saints et de docteurs, échelonnés de la terre au ciel, qui

ne reconnaîtrait la cité de Dieu élevant jusqu'à lui la pensée de l'homme? »

§ VI.

Institution de la chevalerie. — Caractère de l'amour au moyen âge.—Dante.—Pétrarque.—Berceau de la chevalerie.—Caractères de la poésie chevaleresque. — Cours d'amour.

La féodalité n'a pas laissé moins de traces que la papauté de son influence puissante sur la société européenne. Long-temps en harmonie avec les mœurs des peuples occidentaux, elle est entrée dans toutes les parties de leur édifice social; au milieu de ses abus mêmes, elle a développé de nobles sentimens et de grandes vertus, et n'a cédé aux progrès de la civilisation qu'en la forçant d'accepter l'héritage de ses idées et de ses souvenirs.

Au premier rang se place la chevalerie, si heureusement nommée la mythologie du moyen âge, trop vantée par les uns, trop dénigrée par les autres. Embellie par l'imagination des poëtes et des romanciers, elle offre le contraste bizarre de sentimens nobles et généreux et d'un mépris affreux pour l'espèce humaine, de la sensibilité la plus exquise et d'une révoltante brutalité. L'amour le plus pur et le plus délicat s'y mêle à une violence sans bornes et sans pudeur, les sacrifices les plus

héroïques et les plus sublimes aux attentats les plus odieux.

L'institution de la chevalerie modifia sensiblement les liaisons des deux sexes et le rôle que les femmes étaient appelées à jouer dans la société, par l'établissement d'une galanterie raffinée, et par le culte mystique dont partout, au moyen âge, elles devinrent les objets. Ouvrons le Dante, cet Homère du moyen âge, ce farouche Gibelin; parcourons la *Divine Comédie*, œuvre bizarre et sublime, tout à la fois drame, satire, épopée, hymne et sermon. Là respire avec une grâce naïve et une chasteté d'enthousiasme que rien ne peut égaler, ce paganisme d'amour qui présente au poëte l'objet de sa première tendresse, Béatrix, sous l'image de la théologie, sous l'emblème de ce qu'il y avait de plus imposant dans les idées de son siècle; allégorie toute passionnée, apothéose de tendresse et de foi, fiction mystique et sublime, ornée d'une ravissante poésie! Tout ce que la délicatesse de l'art de Racine, tout ce que la perfection du goût a pu trouver dans le siècle si savant et si éclairé de Louis XIV, le Dante l'a deviné, l'a découvert : il a fait entendre sur sa lyre, au XIIIme siècle, cette mélodie enchanteresse que son génie lui avait seul révélée. Je n'en veux, pour exemple, que cet épisode de *Françoise de Rimini*, cette peinture délicate et naïve, pleine de grâce et de

fraîcheur, écrite sous l'inspiration du christianisme. Qui donc a révélé au Dante le secret de ces émotions si vraies, si neuves, de ces regrets touchans, de ce combat de tendresse et de pureté? n'est-ce pas le souvenir de ses tendres émotions, de ses innocentes amours, de ses rêves de théologie? n'est-ce pas surtout son respect pour les femmes et le culte universel qu'on leur rendait? Qu'on lise Pétrarque, et, à travers le mélange de la philosophie platonicienne et de poétiques extases, on trouvera cette pureté de pensées, cette tendresse virginale, poésie nouvelle inconnue des Grecs et des Romains; on y trouvera l'amour tel que le christianisme et la chevalerie l'avaient fait, plein d'une chaleur vraie et pénétrante, d'une élévation parfois sublime et embellie d'un céleste éclat. Pétrarque, le premier, et le seul de tous les poëtes, a fait de l'amour une vertu.

Pendant plusieurs siècles, le soin de favoriser les progrès de la langue et de la littérature allemande avait paru confié exclusivement au clergé; mais il était temps qu'une autre classe de la société se chargeât de cette mission toute patriotique, et s'en acquittât avec plus de talent et de succès. Cette tâche honorable échut en partage à la noblesse, qui s'était élevée à un haut degré de puissance et d'éclat, depuis que l'Allemagne avait choisi ses rois parmi les familles du pays; elle

avait aussi obtenu des priviléges importans, par suite de la lutte engagée entre le pouvoir temporel et la puissance spirituelle, entre l'empire de l'homme et l'empire de Dieu. Une loyauté sans tache et le sentiment de l'honneur profondément gravé dans l'âme de ces gentilshommes du moyen âge, les rendaient aussi plus susceptibles d'un perfectionnement moral et intellectuel, et d'une sainte exaltation.

Le souffle inspirateur de la poésie semble être venu pour l'Allemagne de la France méridionale : là, la chevalerie n'était pas une institution bourgeoise, mais elle avait pris naissance dans un instinct profond de bravoure et de moralité, dans une générosité à toute épreuve, dans un dévouement sans bornes aux intérêts du souverain.

La chevalerie avait vu le jour à Barcelone, capitale de la Marche espagnole, fondée par Charlemagne, et servait aux faibles Carlovingiens de rempart contre les invasions des Arabes de la partie occidentale de l'Europe. Dans une situation aussi critique, le courage personnel trouvait souvent l'occasion de se déployer, et l'héroïsme des champions de la foi et de la liberté devait grandir à proportion des périls qui menaçaient le pays confié à leur garde.

C'est la ville d'Arles, capitale du petit royaume de ce nom, qui fut le berceau de la chevalerie en

France. Le voisinage de l'Espagne, déjà fort avancé dans la civilisation, devait avoir quelque chose de contagieux sur l'imagination des Provençaux, doués d'une âme ardente, d'une vive sensibilité, habitans d'un climat où la nature parle au cœur. Les seigneurs arabes, qui trouvaient à cette cour chrétienne du comte de Provence et de Barcelonne, appui et protection, les religieux, qui avaient exploré l'Espagne et visité les académies de Cordoue, de Grenade, de Séville et de Tolède, fondées par les Sarrasins, introduisirent en France ce raffinement de mœurs, cette galanterie toute chevaleresque, ce goût pour les beaux-arts, ces connaissances riches et variées dont le peuple espagnol offrait alors un modèle accompli. Le spectacle imposant qui frappe l'homme dans le midi de la France, un ciel serein, des astres brillans de toute leur splendeur, une végétation pleine de vigueur et d'éclat, une atmosphère pure et douce, des paysages enchantés, des prairies émaillées de fleurs, tout excite en son âme le sentiment de bien être; tout lui assure le repos, si favorable à la méditation et au libre exercice de la pensée. Aussi la poésie, cette fleur des lettres, l'expression la plus vive et la plus élevée des sentimens et du caractère d'un peuple, dût-elle se naturaliser promptement au sein des cours de la France méridionale.

La poésie chevaleresque avait reçu, comme un reflet du génie poétique des Arabes, cette richesse d'idées, ce luxe d'images, ces métaphores hardies, ces épanchemens d'une âme ardente qui se dilate dans la vaste étendue des campagnes, et qui se resserre dans l'enceinte étroite des cités. A côté de ces qualités brillantes, on trouvait un langage simple et naturel qui peut suffire à l'expression de pensées tendres et naïves, mais qui défaille dès qu'il faut peindre les transports de la haine ou de l'amour, le fracas des armes et la sainte colère des héros. — Des débats très-vifs s'engageaient parfois en présence des tribunaux, composés d'hommes et de femmes, sur des questions assez subtiles relatives aux devoirs des amans; la tendresse avait ses formules obligées et invariables : le syllogisme était encore de la passion.

La poésie chevaleresque fit son entrée en Allemagne sous les auspices de Frédéric Barberousse, issu de la célèbre famille des Hohenstauffen, dans la seconde moitié du XIIme siècle. L'entrevue de ce prince à Turin avec Raymond Bérenger, comte de Provence, en 1154, peut servir de date à cette prise de possession; les poëtes provençaux accoururent en foule pour célébrer la réunion de ces deux augustes personnages, et embellir, par leurs chants et leurs vers, les fêtes qui eurent lieu à cette occasion.

Frédéric brilla lui-même comme troubadour, et l'on possède encore des monumens de sa verve poétique. L'attrait des spectacles et les succès des chevaliers de la Provence durent exercer une influence puissante sur l'imagination de ce prince, ami des lettres et des arts; il mît tout en œuvre pour attirer la poésie dans ses états: les ponts-levis s'abaissèrent pour recevoir les troubadours à la harpe sonore, tandis que les jeux et les ris pénétraient avec eux sous les silencieux portiques des châteaux forts de la cour des Hohenstauffen.

Les femmes avaient acquis alors une importance fort extraordinaire. Le plus beau coup de leur politique fut l'établissement, en France, des *Cours d'amour*, tribunaux présidés par des dames, quelquefois par des reines, dont des chanoines faisaient partie, et qui avaient une jurisprudence à part; des procureurs, des avocats et des greffiers. Elles prononçaient sur des crimes de trahison et de perfidie amoureuse, tandis que les chevaliers se rendaient à confesse sur l'ordre de leurs belles, souvent même de leur plein gré. Les doyennes de l'assemblée, qui retrouvaient dans ces graves et imposans débats des souvenirs de leur jeunesse, délibéraient entre elles sur le châtiment à infliger au coupable; mais il inspirait parfois un intérêt si vif et si tendre; il pouvait devenir si dangereux de déployer trop de rigueur,

qu'on usait largement du droit de faire grâce, et de renvoyer absous le prévenu.

Transportons-nous dans une de ces réunions singulières, où s'élèvent des tribunes destinées aux orateurs, et où vont s'entamer de graves discussions juridiques, véritable contre-partie des débats de l'école, sur la chevalerie, l'amour et la galanterie, ce mensonge de l'amour.

Le premier jour du mois de mai est arrivé, le printemps a ramené la verdure, les campagnes se parent d'une décoration nouvelle, la Cour d'amour s'est ouverte au château de Romarin. La salle où le jury doit se réunir est tendue de riches tapisseries, décorée de guirlandes de fleurs entrelacées avec art, qui charment à la fois la vue et l'odorat. Le parquet est jonché de plantes dont le parfum embaume les airs: les grenadiers, les orangers, les lauriers, tapissent le vestibule et les degrés qui conduisent à la salle; tout respire un air de fête, tout annonce une solennité judiciaire, la réunion imposante de l'aréopage féminin. Les dames qui doivent composer le tribunal s'avancent toutes, chacune tenant à la main la fleur qu'elle a choisie pour symbole. La maîtresse du château est parée de lis, emblème de la pureté et de l'innocence: elle se place sous un dais richement décoré, et les jeunes chambellans, revêtus de tuniques vertes et couronnés de roses blanches,

ouvrent la porte aux troubadours et aux jongleurs.

Les troubadours s'avancent les premiers, suivis de musiciens habiles dans l'art de charmer les oreilles et d'émouvoir les cœurs par les sons harmonieux de la guitarre, de la harpe et du luth. Aussitôt les symphonies commencent, l'air retentit d'accords mélodieux, les festons et les guirlandes suspendus aux voûtes de la salle s'agitent en cadence, et semblent prendre part à l'allégresse générale.

Tout-à-coup l'orchestre s'interrompt, et la voix d'un chanteur s'élève pour célébrer les charmes de la musique et les bienfaits de la poésie. Un autre virtuose lui succède, revêtu d'un talar oriental : chantre guerrier, il a pris part à cette sublime folie qui arrachait l'Europe à ses fondemens pour la jeter sur une terre inconnue et pour conquérir ..... un tombeau. Il a foulé aux pieds cette terre sainte dont l'atmosphère est toujours si pure et le ciel toujours serein : il a vu le mont prophétique de Sinaï, le fleuve de Babylone et les lieux visités par Jésus-Christ; il a touché la poussière de la Grèce et ces ruines éloquentes sous lesquelles grandissait un peuple de héros et de martyrs. Il rapporte un trésor de superstitions et de traditions poétiques recueillies aux bords du Nil et du Jourdain, le fatalisme des Orientaux, la croyance

aux mauvais génies, le pouvoir donné à l'homme d'évoquer la cendre des générations passées et de les faire apparaître toutes vivantes à nos yeux. L'assemblée entière applaudit à ses chants. En ce moment s'avancent trois dames revêtues d'un costume brillant : tous les regards se tournent vers elles : chacun prête l'oreille à la voix enchanteresse de ces trois inconnues qui se plaignent de la rigueur de leurs amans. Aucun troubadour n'osant plus réclamer la parole, la présidente agite la sonnette, et fait signe aux jongleurs de commencer leurs tours.

Une dame alors s'approche du tribunal, suivie d'un chevalier : elle le traduit devant la cour pour avoir forfait à l'honneur en manquant l'heure du rendez-vous pour reconduire chez lui un pélerin blessé par une troupe de brigands. Considérant que le premier devoir d'un chevalier chrétien c'est de secourir son semblable, et que le prévenu a sacrifié ses plus chers intérêts au soulagement de l'humanité souffrante, le tribunal décharge le chevalier de l'accusation portée contre lui, déboute la plaignante de ses prétentions romanesques, et la condamne aux dépens.

La scène change : ce sont des chevaliers, armés de pied en cap, et des troubadours, vêtus de deuil, qui demandent à paraître dans la lice. Après avoir débuté par une symphonie lugubre,

qui prédispose l'âme aux émotions douloureuses, ils annoncent que Richard-Cœur-de-Lion est mort, qu'ils vont célébrer ses louanges et rappeler ses vertus. Un silence morne règne dans l'assemblée entière ; il n'est interrompu que par les profonds soupirs, les larmes et les sanglots des assistans.

Cependant la trompette a retenti de nouveau ; elle invite les chevaliers à prendre part au tournoi qui va s'ouvrir. Les dames se lèvent, et les futurs champions les conduisent à leurs places ; les hérauls lisent à haute voix les statuts de la cérémonie ; les jongleurs et les ménestrels remplissent l'air de leurs chants, tandis que les rivaux se mesurent de l'œil et se toisent fièrement avant de rompre leurs lances. Au centre de l'arène sont plusieurs dames sur des haquenées : elles ont conduit leurs chevaliers jusque dans la lice avec des liens formés de guirlandes de roses. Délivrés de leurs chaînes, les cavaliers caracolent à l'envi dans le cirque que leurs dames ont jonché de fleurs, d'écharpes, de ceintures et d'autres ornemens de bon goût. Chaque combattant relève le présent de la dame de ses pensées, en décore son armure, et frémit d'impatience, en attendant que les fanfares donnent le signal de la lutte. Le juge du combat s'écrie : *En avant !... Gare à celui qui blessera le cheval ennemi, ou son rival au visage ;*

frappez du tranchant de l'épée; arrêtez-vous dès qu'il lèvera sa visière ou que sa lance sera rompue! A ces mots les chevaliers s'élancent et se heurtent dans l'arène; la terre tremble sous leurs coups multipliés, les lances brillent, les épées flamboient dans les airs, et des nuages de poussière enveloppent les combattans.

La passion des chevaliers du moyen âge pour la dame de leur choix était empreinte, avons-nous vu, de ce caractère frappant de spiritualisme qui distingue l'école platonique chrétienne, d'où sortirent tous les artistes qui ont brillé dans ces époques dites de barbarie. Les poëtes érotiques de l'antiquité furent les chantres du plaisir: ils semblent n'avoir jamais éprouvé ce charme indicible qui naît de l'union mélancolique des âmes, de l'alliance de la religion et du sentiment, de l'élan sublime des cœurs vers la beauté morale, enfin de cette croyance intime d'un bonheur durable comme l'éternité. « L'amour, tel qu'il se produit au moyen âge et tel que nous le révèlent les romans, dit un écrivain que nous avons déjà cité (1), est plein de naïveté, de candeur et d'abandon. Confondu avec la piété, il en prend le caractère. Comme elle, ardent et pur, il conserve de la chasteté dans ses désirs, de l'innocence dans sa pas-

(1) Charpentier de St-Prest.

sion, de la foi dans ses égaremens; c'est l'amour tel que l'avaient fait les douces rêveries du Nord, mêlées aux austérités des croyances chrétiennes: tradition touchante de vertu et de passion, de faiblesse et de repentir, dont Mme de La Vallière fut la dernière et la plus brillante image. »

CHAPITRE III.

SIÈCLE DES HOHENSTAUFFEN.

§ Ier

Poésies lyriques. — *Minnesænger*, chantres de la Souabe. — Parallèle des *Minnesænger* et des troubadours de la Provence. — Henri de Veldeck. — *Guerre de la Wartbourg*. — Walther de Vogelweide. — Henri d'Ofterdingen, etc.

La France avait eu ses troubadours provençaux, image vivante de leur siècle, si fécond en aventures galantes et chevaleresques, et qui mêlaient aux peintures de l'amour les couleurs austères de la religion, les idées mondaines et frivoles aux sentimens enthousiastes et sérieux, la vivacité naïve et l'imagination piquante à la licence, et quelquefois même à l'impiété. Ces chants, qui avaient retenti sur les rives de la Durance et de la Loire, trouvèrent un écho sur les bords de l'Elbe et du Veser, pendant le règne de la maison souabe des Hohenstauffen. L'Allemagne vit s'élever les *Minnesænger*, dont les guerres aventureuses de l'Orient avaient enflammé la verve, et

qui mariaient, dans leurs vers, les souvenirs des tournois épiques et des cours d'amour avec les brillans préjugés de la chevalerie, les pittoresques impressions des cloîtres, les somptueuses légendes du bas-empire, et les âpres images du Nord.

Faire des vers, en ce temps-là, était devenu le délassement favori des souverains, des princes et des chevaliers. Les comtes de Foix et de Poitiers, les princes d'Auvergne, les rois de Sicile et d'Aragon, l'empereur Henri VI et Conrad IV, Wenceslas, roi de Bohême, le duc Jean de Brabant, le margrave Othon de Brandebourg, Henri, prince d'Anhalt, les comtes Rodolphe de Neuchâtel, et Kraft de Toggenbourg; enfin une foule de seigneurs de différentes nations s'enrôlèrent sous la bannière des troubadours.

La vie active et belliqueuse des chantres de la France méridionale, donnait à leurs poésies un coloris vif et animé: la vengeance, les sarcasmes, les chansons guerrières, formaient en général le fonds de la muse des Provençaux. « Dans ces hommes de guerre (1), dans ces chevaliers-poëtes, qui chantaient la passion des armes, tout ce jeu d'une vie aventureuse, ce mélange de mollesse et d'instinct belliqueux, est rendu comme il est senti, avec une vivacité qui parfois égale l'accent même

(1) Villemain.

des grands poëtes. » Il suffirait de citer, à l'appui de cette observation, la vie orageuse de Bertram de Born, caractère fier et hardi, sans cesse préoccupé de combats et de coups d'épée, et chez lequel revit toute la rudesse du moyen-âge; ainsi que maint autre troubadour, non moins turbulent et non moins factieux que lui. Toutefois, ce qui déplaît dans la muse provençale, c'est cette affectation de langage, cette manie d'antithèses, cette recherche du bel esprit, enfin cette métaphysique du cœur, dont Molière a fait plus tard justice, et qui trop souvent usurpe la place du naturel et du sentiment. On le sait, d'ailleurs, c'était un pacte assez froid, une alliance sans intérêt, qui unissait ces bardes guerriers à la dame de leurs pensées, ou plutôt à leur dame de poésie. Le troubadour français adressait souvent l'hommage de ses vœux à quelque femme mariée, sans ressentir aucune passion pour elle, sans espoir de retour, par un mouvement de pure vanité. Les dames briguaient les éloges du troubadour le plus habile; ce dernier, à son tour, inscrivait dans ses vers les noms des beautés les plus illustres, afin que l'éclat de leur renommée rejaillît sur ses chants. Celles-ci, sans éprouver d'affection réelle pour les chevaliers errans qui exaltaient le pouvoir de leurs charmes, feignaient un sentiment très-vif, dont les dehors trompeurs enflammaient l'imagination, sinon le

cœur de ces poëtes, et leur inspirait un enthousiasme sans vie et sans réalité.

Semblables aux rapsodes grecs, ces gais ménestrels allaient de lieu en lieu, visitant palais et chaumières, seigneurs et rois, vassal et maître, faisant des vers pour les héros et leurs *mies*. Quand retentissait le clairon des batailles, ils entonnaient des chants de gloire, et faisaient passer le courage et l'espoir dans le cœur des combattans. La lutte terminée, ils devenaient historiens, et redisaient les faits et gestes des chevaliers victorieux, leurs grands coups de lance et leurs merveilleux exploits; ces vaudevilles héroïques se chantaient sous le chaume et sous le grand orme, témoin des jeux du village. Le nom d'un guerrier circulait ainsi dans toute la contrée qui l'avait vu naître, et devenait parfois comme celui du paladin Roland, le drapeau qui conduisait les bataillons à la victoire. Le roi Jean s'étant plaint devant ses troupes, qui chantaient cet hymne guerrier, qu'on ne voyait depuis long-temps plus de Rolands en France : « Sire, répondit un vieux capitaine, l'armée ne manquerait pas de Rolands si elle avait encore un Charlemagne à sa tête. »

Une des causes principales de la vogue extraordinaire dont jouirent long-temps les troubadours et leurs frères cadets les trouvères, c'est le désœuvrement des grands seigneurs, dont ces chantres

errans charmaient la solitude, égayaient les banquets et embellissaient les fêtes. Ils exerçaient, en outre, une sorte de magistrature très-salutaire, en faisant la police des mœurs, et en flétrissant les abus de la féodalité, dont le sceptre de fer pesait sur les peuples de tout son poids. Pauvres et vertueux, ce furent les sentinelles vigilantes de la morale publique; ils jouèrent long-temps le rôle de médiateurs entre les princes et leurs sujets, de *grands justiciers* de ces siècles de désordre et de confusion. Mais quand ils eurent bu à la coupe de la fortune, ils ne songèrent dès lors qu'à flatter les passions, qu'à encourager la servitude des peuples et le despotisme des rois. Ils vendirent leurs plumes au plus offrant et dernier enchérisseur, et leur mission, si intéressante et si noble, fit place au métier le plus déshonorant.

Il n'en est pas de même des *Minnesænger*: comme leur nom l'indique (1), ils sont avant tout chantres de l'amour et des tendres sentimens. Point de cet instinct belliqueux qui éclate dans les fanfares poétiques de leurs confrères de la Provence. Les croisades, qui avaient soulevé des populations entières dans le reste de l'Europe, cet appel religieux à toutes les consciences, n'avaient ému l'Allemagne que fort médiocrement. Les triomphes

(1) *Minne*, amour; *singen*, chanter.

des princes chrétiens, leurs conquêtes dans ce pays de religion et de gloire, n'avaient rencontré chez les Allemands qu'indifférence et que froideur; ils contemplaient d'un œil sec cette Jérusalem (1) « un moment délivrée, puis retombée dans ses fers, et qui se montrait à eux comme à Jérémie, insultée des passans, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude. »

Enfin l'Allemagne, surmontant sa répugnance, se décida à prendre part aux croisades; mais les revers de Conrad III, la fin prématurée de Frédéric Barberousse, neveu de cet empereur, et qui trouva, comme Alexandre-le-Grand, la mort dans les eaux du Cydnus; enfin les infortunes de Frédéric II, parti pour conquérir la terre sainte, dans l'espoir d'éteindre les foudres du Vatican qui grondaient sur sa tête; tous ces revers multipliés, qui eussent fait disparaître ailleurs jusqu'aux moindres traces de la gaie science, imprimèrent au caractère national et aux œuvres des artistes allemands une teinte de mélancolie, quelque chose de morne et de sombre qui contraste avec la poésie vive et brillante, la verve militaire et les accens guerriers des troubadours. On vit alors s'accroître en Allemagne cette pente à la vie rêveuse et contemplative, ce besoin d'émotions intimes et

(1) Châteaubriand.

profondes, qu'on chercherait vainement chez le peuple français.

Mais à cette tendance toute spiritualiste, se joignait une sorte d'insouciance, de philosophie pratique, tout-à-fait conforme aux sentimens qui animaient Frédéric II, quand il se croisait pour apaiser le courroux du Saint-Siége. De là ce mélange de tristesse et de joie qui nous frappe à la lecture des *Minnesœnger*. Ils chantent tout à la fois l'été et ses délices, l'hiver et ses rigueurs, les jouissances d'un amour pur et les peines qu'il fait endurer. Si les poésies de la France méridionale se distinguent par leur allure vive, hardie, libre et légère, par cette gaieté instinctive qui est le propre des peuples du midi, les *Minnesœnger* se font remarquer par un concert de paroles méprisantes envers la société tout entière, par une verve colérique qu'enflamme la vue des excès qui déshonorent l'humanité, par leurs manifestes contre la cour de Rome, et leur satire amère des scandales du clergé; la plupart d'entre eux, surtout, navrés de douleur au souvenir de la fragilité et du néant de la vie humaine, exhalent leurs regrets amers dans des strophes empreintes d'une profonde mélancolie.

Le sérieux et la gravité des uns, l'insouciance et la frivolité des autres sont, comme nous l'avons déjà fait voir, les traits caractéristiques des Fran-

çais et des Allemands (1). Cette même différence nous frappe à la lecture des chants des *Minnesænger*, et des poésies méridionales. Ici une philosophie douce et facile, un aimable enjouement, des idées gracieuses et riantes; en un mot, cet épicuréisme de bon aloi, qui a passé d'Anacréon à Horace, et de ce dernier aux troubadours de la Provence : là, une vue de l'humanité, plus sévère et plus rapprochée de Dieu, des transports qui élèvent l'âme vers le ciel, ou la plongent dans la méditation, et qui semblent partir de ces asiles solitaires où expirent les derniers bruits du monde et les derniers murmures des passions.

« Dans la vie tout extérieure, toute sensitive des peuples du Midi, dit M. Villemain ; l'harmonie seule défraie, pour ainsi dire, la poésie. Cette harmonie charme encore l'étranger, quand il peut l'écouter dans l'idiome original ; mais c'est un son qui s'affaiblit et meurt dans une traduction ; et ce qui reste de sentiment et de pensée, n'a pas toujours assez de force et de variété pour soutenir l'intérêt. Sous ce rapport, la poésie romane ressemble bien peu à celle que, dans nos temps modernes, on a nommée *romantique*. L'étymologie ne prouve pas ici l'origine. La poésie romantique, telle qu'elle se montre dans les écrits des trouba-

(1) Introduction.

dours allemands, est singulièrement rêveuse, réfléchie : elle travaille beaucoup la pensée, elle subtilise le sentiment, elle approfondit les impressions, elle est *alexandrine*, bien plus que *romane* et provençale.... Rien ne rappelle moins la poésie méridionale des premiers temps, poésie qui est tout à fleur d'âme, et qui plaît comme les accens d'une belle voix, indépendamment des pensées et des sentimens qu'elle exprime. »

Chose étrange ! parmi des milliers de *Minnesœnger* qui ont vu Jérusalem et le tombeau du Sauveur, dont l'existence aventureuse s'est passée dans les camps, sur les mers, et qui ont foulé aux pieds cette Terre-Sainte, si féconde en souvenirs, on en trouve à peine un seul qui célèbre les vertus guerrières des chevaliers allemands. Tous les accidens, tous les détails anecdotiques de la vie des Provençaux se réfléchissent dans leurs vers; quiconque sait manier la lyre parmi eux, chante les hasards de la guerre, les devoirs du chevalier et ceux du vassal, les rivalités de ces paladins, leurs jalousies amoureuses, les refus de leurs belles, leur pélerinage, leurs jeux et leurs souffrances; mais c'est en vain qu'on chercherait dans les poésies des *Minnesœnger* la moindre trace d'une vie semée d'autant de crises et d'accidens.

Ce qu'il y a de trop personnel dans les poésies des troubadours, leur donne souvent un carac-

tère de prosaïsme et de vulgarité, mais leur enlève en même temps cette teinte uniforme, sous laquelle s'efface et disparaît toute individualité poétique : en revanche, les inspirations des *Minnesænger*, malgré leur monotonie habituelle, sont toujours nobles, chaleureuses et vraies. Il y a des sentimens plus variés chez les troubadours ; ceux des *Minnesænger* sont plus intimes et plus profonds : ceux-ci pénètrent plus avant dans les replis de l'âme, ceux-là brillent davantage par l'éclat des pensées et de l'imagination. Le chantre de la Souabe se complaît dans la monotonie d'une plainte, dont les accens douloureux font vibrer toutes les cordes sensibles de notre être ; le troubadour français, même quand il exhale sa douleur, ne saurait dépouiller cette légèreté naturelle qui est innée chez sa nation. Les passions des troubadours sont plus bruyantes et plus indiscrètes ; celle du *Minnesænger* s'enveloppe d'un voile de pudeur, qui lui permet à peine de nommer l'objet de ses affections.

Pour résumer ce parallèle un peu long peut-être entre les troubadours et les *Minnesænger*, nous dirons que tout ce qui rentre dans la sphère des sentimens tendres et délicats, brille au même degré, chez les poëtes de la Souabe, que la peinture des accidens d'une vie chevaleresque et guerrière dans les chants des troubadours. Les pre-

miers, chez qui l'amour était plutôt dans le cœur que dans la tête, et qui auraient rougi de profaner le sentiment le plus chaste et le plus pur, en le faisant servir à une sorte de gymnastique intellectuelle, à un simple jeu d'esprit, ne connurent jamais les *Tensons*, ni aucun de ces débats sur les diverses questions de morale et de galanterie, dont la poésie romane raffolait. Enfin, la nature rêveuse et mélancolique des Allemands, cette tendance impressionnable et méditative, a marqué d'un cachet ineffaçable toutes les productions des poëtes de la Souabe, et de ceux qui leur ont succédé; tandis que l'enjouement, la grâce et la vivacité de la nation française qui respirent dans tous les refrains du *gai savoir*, semblent revivre dans les couplets joyeux du vaudeville et les chansons de Béranger.

La série des plus célèbres *Minnesænger* s'ouvre avec Henri de Veldeck, contemporain de Frédéric Barberousse, en 1180, et se clot, avec Hadloub, sous Rodolphe de Habsbourg, vers la fin du XIIIme siècle.

Veldeck, originaire de la basse Allemagne, vécut nombre d'années à la cour des princes de Thuringe et de la Saxe inférieure. Ce *Minnesænger* est un des plus célèbres de l'époque des princes de Hohenstauffen. On a de lui une *Eneïde* qu'il composa à l'instigation de la fille du landgrave de Clèves, mariée à Louis, landgrave de Thuringe. Il

prit moins pour modèle le poëme latin de Virgile qu'une imitation de cette épopée en langage provençal, attribuée à Chrétien, de Troyes. Cependant on voit briller parfois, dans cet ouvrage, quelques étincelles de ce génie qui animait l'ami de Mécène et d'Auguste, quand il chantait les exploits des fondateurs de Rome, et qu'il écrivait le roman de leur histoire.

Veldeck retrace rapidement la chute de Troie, les amours de Didon et d'Enée, la descente de ce héros, avec la sibylle de Cumes, dans la demeure du noir Pluton, et toute cette fantasmagorie qui, soulevant le voile de l'avenir aux regards du fils d'Anchise, fait défiler devant lui les héros de sa race, qui doivent naître sur le sol romain. Suit la description de la lutte qui s'élève entre les habitans du Latium et les Troyens, tableau poétique revêtu du vernis chevaleresque et sentimental du temps. Arrivé au récit des infortunes de Camille, cette intrépide amazone, dont le poëte de Mantoue s'est complu à décrire le portrait, Veldeck cesse de suivre humblement les traces de Virgile, et de poser le pied partout où il découvre encore l'empreinte de ses pas. Si la marche du poëme et l'emploi du merveilleux nous a laissé trop apercevoir jusqu'ici les traces de l'imitation, nous avons à admirer dans ce chantre, fruit d'une civilisation que le christianisme a retrempée, la peinture de ces sen-

timens élevés, inconnus de l'antiquité païenne, et dont la poésie du moyen âge a su tirer d'inépuisables trésors. C'est dans son propre cœur que Veldeck a puisé les vives émotions et le déchirant langage d'un sentiment qui réunit en lui seul toute la puissance de la douleur. C'est dans le mouvement imprimé à la société, qu'il a remarqué les signes de cette force concentrée, de cette vie intérieure des passions, dont l'existence simple et forte des hommes trop rapprochés des temps primitifs, n'avaient pu connaître ni l'amertume ni la douceur. Ce n'est point à la muse grecque ou latine que Veldeck emprunte le tableau des mystérieuses angoisses de l'amour malheureux de Lavinie, sœur de Turnus, pour le héros du poëme: c'est un instinct de l'âme, ou plutôt les vives inspirations d'un cœur profondément sensible, qui lui ont révélé ce que devait être l'amour sous l'influence d'une religion qui mêle aux délices de cette passion des combats terribles, des larmes intérieures, et qui assure le triomphe éclatant de la vertu sur l'empire des sens. Lavinie adresse au héros qu'elle aime, une lettre, chef-d'œuvre de tendresse et de sentiment, que les poëtes des âges suivans ont souvent prise pour modèle. L'ouvrage se termine par la généalogie du peuple romain, et par l'annonce de la venue du Sauveur sur la terre.

Veldeck a rendu son nom populaire en Allema-

gne, en composant un poëme épique, dont Ernest, duc de Bavière, est le héros. L'histoire des entreprises guerrières et des infortunes de ce prince ont été recueillies et publiées par MM. Busching et Van der Hagen. C'est une de ces traditions que tous les Allemands savent par cœur, et que les enfans mêmes apprennent à chanter. Ajoutons-y la *Légende du bienheureux saint Gervais*, évêque de Maestrich, un des fleurons les plus brillans de la couronne littéraire de Veldeck.

Ses poésies lyriques sont pleines d'une douce sensibilité; il y règne une candeur de pensées, une ingénuité de sentimens, un enjouement aimable, qui lui concilient, dès le premier abord, la sympathie et l'affection de ses lecteurs. On en jugera par la pièce suivante :

I.

« Mon âme tout entière brûle de lui faire comprendre qu'elle seule est depuis long-temps l'objet unique que je chante avec amour, elle, si bonne et si pure.

« Je serais au comble du bonheur, et mon cœur serait inondé de joie, si elle voulait songer à mon chagrin. La chanter me préserve de tout mal, elle, si aimable et si bonne.

« Bénie soit la pensée que j'eus de l'aimer, et de l'aimer chaque jour davantage, et de la célébrer comme une merveille, elle si pure, si bienheureuse, si auguste.

« Mes mains se joignent, je voudrais tomber à ses genoux, pour qu'elle se vît forcée de me consoler, comme Iseult consola Tristan, et de me faire bon accueil; pour qu'elle payât mes peines par les délices de l'amour, et m'arrachât à la souffrance, elle, si aimable et si douce.

II.

« Le froid est dur à mon cœur sensible; aujourd'hui la forêt et la plaine revêtue de sa draperie verte et bigarrée, ont triomphé de ses rigueurs. Hiver! qu'avec toi s'éloignent toutes mes peines.

« Quand mai dissipe les frimats, et que la rosée baigne les fleurs de la prairie, alors la forêt tout entière résonne d'un chant harmonieux, et mon corps frissonne de plaisir.

« Mon amour m'entraîne alors de préférence sous les tilleuls; là je presserai son sein contre mon cœur. Puissent alors ces arbres joncher de fleurs la terre autour de nous, et m'aider à lui tresser une guirlande!

III.

« Je veux la serrer dans mes bras de neige, presser sa bouche vermeille contre la mienne; heureux seront mes yeux, qui n'ont jamais vu quelque chose d'aussi aimable qu'elle.

« Depuis que le soleil a penché son flambeau demi-éteint sur l'hiver qui s'avance, et que les petits oiseaux se sont tus dans la forêt, mon âme est triste, il me semble que l'hiver est à ma porte, qu'il fait déjà sentir son pouvoir aux plantes dont on voit pâlir l'éclat; et ce spectacle me serre le cœur. »

Le moment est venu de parler de ce fameux tournoi poétique, appelé *la guerre de la Wartbourg*, où les plus illustres *Minnesænger* se livrèrent de si rudes et de si terribles assauts. A l'époque où nous sommes parvenus, vivait un poëte allemand, nommé Henri d'Ofterdingen qui, après avoir séjourné quelque temps à la cour de Léopold, septième duc d'Autriche, se mit à parcourir l'Allemagne, mêlant le nom de ce prince à toutes ses conversations et à toutes ses poésies. Telle fut l'origine de ce combat poétique, dont le souvenir revit dans toutes les chroniques du moyen

âge, et qui immortalisera le nom de la Wartbourg; château près d'Eisenach, où ces concours eurent lieu. C'est là que, trois siècles plus tard, Luther révélait la Réforme au monde qui l'avait faite, et lançait, dit-on, son écritoire à la tête de Satan.

Walther de Vogelweide, plein de talent poétique, de patriotisme et de haine pour les excès du clergé, chantre aimable, d'une imagination riche et variée, et d'un grand bonheur d'expressions; Henri Schreiber, Raymond de Reinmar, Bitterolf et Wolfram d'Eschenbach, *Minnesænger* distingués, importunés des louanges qu'Ofterdingen prodiguait sans réserve à un prince étranger, jaloux en outre des talens et de la renommée de ce chanteur célèbre, se réunirent pour le perdre, et vantèrent outre mesure la douceur et le courage du landgrave Hermann : de là naquit une lutte acharnée, qui ne devait se terminer que par la mort du vaincu. Vogelweide avait pour seconds dans ce duel poétique, Henri Schreiber et Bitterolf; les arbitres du combat étaient Raymond de Reinmar et Wolfram d'Eschenbach.

Ofterdingen entame la lutte, en célébrant les louanges de Léopold : Vogelweide lui réplique, et s'efforce de prouver que le roi de France est de beaucoup supérieur à ce prince. Bientôt Ofterdingen se voit forcé de combattre quatre rivaux à la fois; alors son éloquence grandit et s'anime :

le poëte s'élève, les paroles jaillissent de sa bouche, énergiques et mordantes ; il méprise, il menace, il insulte, il fait taire ses antagonistes, et l'assemblée entière est muette d'admiration. En ce moment, s'avance la belle Sophie, landgrave de Thuringe : le poëte attache trop long-temps ses regards sur ces traits si réguliers et si beaux, sur ces yeux si mélancoliques et si tendres : il se trouble, se déconcerte, ses forces s'épuisent, il succombe, il est vaincu. Les *Minnesænger*, victorieux, exigèrent que justice fût faite et qu'on livrât Ofterdingen au bourreau, juge en dernier ressort des questions de poésie et de légalité. Mais le troubadour éperdu se réfugia auprès de la princesse, se cacha sous les plis de son manteau, et celle qui avait été la cause innocente de sa défaite, eut le bonheur de sauver ses jours. Mécontent néanmoins de la tournure défavorable que cette lutte avait prise, il pria le plus grand et le plus célèbre des poëtes de son temps, Klingsœhr, d'assister, comme arbitre, au combat. Hermann et son épouse y consentirent, et les rivaux d'Ofterdingen durent se soumettre à cette nouvelle épreuve.

Klingsœhr était un homme fort supérieur aux idées de son siècle : ses connaissances profondes dans l'histoire naturelle, dans les sciences physiques et mathématiques, sa vaste érudition philosophique et littéraire, le faisaient passer, comme

Faust, deux siècles plus tard, pour un nécromancien, auquel tous les esprits infernaux obéissaient, et qui connaissait tous les trésors que la terre recèle en son sein.

Ofterdingen vint voir Kingsœhr en Transylvanie, et le pressa de l'accompagner à la cour d'Hermann, rendez-vous de tous les beaux esprits du siècle. Klingsœhr, cédant aux instances réitérées de l'illustre chanteur, consentit à le suivre, et le combat poétique s'engagea avec une nouvelle ardeur. Là commence la seconde moitié de la guerre poétique de la Wartbourg, sur des sujets pour la plupart empruntés à l'histoire de la Bible (1).

(1) Pour donner à nos lecteurs quelque idée de ce débat mystique et rempli d'allégories, nous citerons le dialogue suivant qui met dans tout son jour le caractère élevé et spiritualiste des deux champions.

Wolfram propose à Klingsœhr l'énigme suivante :

« Un chasseur rencontra dans une forêt la femelle d'un singe avec deux petits, dont elle paraissait aimer l'un et haïr l'autre. Elle laissa tomber le premier de lassitude ; mais le second qu'elle voulait jeter loin d'elle, à l'approche du chasseur, se cramponna avec une telle force sur son dos, que ni les chiens ni leur maître ne purent l'atteindre et le saisir. »

Klingsœhr répond : « Le chasseur qui avertit l'humanité comme un messager céleste, c'est la mort. Ses chiens sont les différens fléaux dont elle frappe l'homme ici-bas. Elle le presse d'expier ses fautes et de s'amender ; puis elle aide les chiens à saisir leur proie. La femelle du singe, c'est l'homme qui, aux approches de la mort, aime à se secouer de ses fautes ; l'enfant du malheur, c'est la vie pécheresse qui s'attache à l'homme, et l'enfant chéri, c'est le bien qui échappe sans cesse de ses mains. »

Klingsœhr propose une nouvelle énigme à Wolfram :

« Un enfant s'est endormi au bord de la mer. Quand la nuit

Klingsœhr trouva, dans Wolfram d'Eschen-

est venue, les flots orageux se soulèvent, et le père réveille l'enfant, mais en vain; il souffle dans une corne sonore, mais en vain; il le saisit par les cheveux et lui applique des coups. Le père jette un regard douloureux sur son fils, et le frappe, mais en vain, d'un fléau. Alors le père s'afflige que, au lieu d'écouter son digne messager, l'enfant ait prêté l'oreille aux perfides conseils d'un loup cervier, qui l'a plongé dans un sommeil trompeur. En ce moment la digue se rompt, et la mer s'élance sur la terre avec fureur. »

« C'est Dieu, lui répond Wolfram, qui appelle l'enfant. L'enfant, c'est le fils de l'homme, et le cor que Dieu fait vibrer, c'est la voix des sages et de ses prêtres. Il frappe l'homme de sa verge au milieu des joies du monde. Les froissemens de cœur sont les premiers châtimens. Si la créature s'endort au sein des vices dans une sécurité trompeuse, alors Dieu lui envoie la mort qui le frappe de sa faux. Ce qu'il nous demande, c'est la confession et le repentir. La digue, c'est le temps de votre existence dont Dieu a mesuré le terme. Si vous le perdez en occupations frivoles, c'est vous-même qui en avez rompu la digue. Les vagues sont les années, les vents sont vos journées; votre ange tutélaire, Agathodémon; le loup cervier, c'est l'ange des ténèbres. »

« Un roi, poursuit Klingsœhr, avait deux filles vierges qu'il maria et qu'il voulut, au bout de vingt semaines, couronner. Un des époux accabla sa femme de mauvais traitemens, la frappa avec des épines, la foula aux pieds; aussi le roi refusa-t-il la couronne à ce couple. L'autre couvrit sa femme de boue, mais il la conduisit de là vers une fontaine, l'y purifia, en sorte que le roi lui accorda son pardon. »

« Le roi, dit Wolfram, c'est Dieu, et les vierges sont les âmes. Sans baptême l'âme est morte, quand même le corps serait vivant; mais le couronnement atteste que le baptême a eu lieu. Les créatures privées du baptême, ce sont les païens; les paroles impures sont les épines qui froissent l'âme; les mensonges la foulent aux pieds, et elle se plonge toujours plus avant dans le gouffre, quand l'homme se livre au péché et qu'il ne songe pas à son perfectionnement moral. L'ablution dans la fontaine est l'emblême du repentir et de la punition, grâce auxquels on peut, par l'entremise du prêtre, effacer les souillures de sa vie passée.

bach, un adversaire redoutable : néanmoins il étonna la cour par son style tout oriental, tout parfumé de poésie ; il sut s'élever avec éloquence contre les désordres du clergé, et réfuter les rivaux d'Ofterdingen, avec le ton prophétique d'un dieu qui rend des oracles. Son plaidoyer fini, il demanda que le *Minnesænger* qui, seul contre tous, s'était couvert de gloire, reçût le prix destiné au vainqueur. Ofterdingen, couronné par l'assemblée, encore émue de son triomphe, se réconcilia avec ses rivaux.

Le landgrave insista auprès de Klingsœhr pour qu'il consentît à prolonger son séjour auprès de lui ; mais le savant homme, qui avait plus de crédit à la cour d'André, roi de Hongrie, et qui touchait un revenu annuel de 3,000 florins, fruit de la libéralité du prince, se montra inébranlable dans sa résolution. Hermann le combla de présens magnifiques, et la landgrave lui fit don d'une chaîne d'or, qu'elle-même lui passa autour du cou.

Walther de Vogelweide se distingue des autres *Minnesænger* par une connaissance plus profonde des hommes et des choses, par un talent d'observation plus réel, un jugement plus mûr, une imagination plus vive, et cette mélancolie qu'on se représente comme produite par une destinée jalouse, qui se joue des hommes et ne leur

permet pas de goûter un long bonheur. « Si des pensées tristes ne m'obsédaient sans cesse, nous dit-il lui-même, je ne connaîtrais pas le chagrin. » Il nous a laissé une description de sa vie, où il se peint enfermé dans son cabinet, livré à ses méditations habituelles, et portant son regard investigateur sur les événemens politiques qui se déroulent à ses yeux. Ses chants nous transportent au milieu des querelles de Philippe de Souabe, roi des Romains, et d'Othon, margrave de Saxe. Walther de Vogelweide décrit ces temps d'anarchie et de dissensions intestines avec une énergie admirable; il déplore la perte des vertus antiques, qui rendaient le peuple allemand si respectable aux yeux des étrangers, cette bonne foi à toute épreuve, cette loyauté et ce besoin naïf de croyances religieuses, cet amour de pays natal, cette union et cette concorde qui ont disparu pour jamais.

Walther de Vogelweide, plein d'une piété profonde, s'acquittait fidèlement de ses devoirs religieux : plusieurs de ses hymnes sont remplies de grandeur et d'élévation. Les vices des cours lui font horreur : mais malgré cette sévérité apparente, il est plein de douceur et de bonté. Une personne, dont le nom ne lui échappe qu'une fois, et qui paraît avoir appartenu aux premières classes de la société, fit naître chez lui une de ces passions qui s'emparent de toute une vie, et qui

exercent sur un cœur tendre un irrésistible ascendant. « Les blessures profondes de mon cœur, dit-il quelque part, ne doivent jamais se fermer, et ne pourraient être guéries que par Hildegarde. »

Voici quelques échantillons de la manière de Vogelweide : il faut y ajouter mentalement tout l'attrait d'une poésie simple et naïve, que l'humble prose est impuissante à reproduire, et qui perd sa *desinvoltura* et son mol abandon, dès qu'on veut la courber sous le joug de la rime française :

« Quand l'été fut venu, que les fleurs eurent éclos miraculeusement à travers l'herbe de la plaine, et que le chant des oiseaux eut réveillé l'écho des bois, je vins sur un vert gazon d'où jaillissait une eau fraîche qui serpentait à travers la prairie où le rossignol chantait.

« Sur cette prairie était un arbre : là je fis un rêve. J'étais allé à la source avant le lever du soleil, afin que l'ombre du tilleul fût plus épaisse; et quand j'y eus pris place, j'oubliai toutes mes peines, et je tombai dans un sommeil profond.

« Il me sembla que mon âme s'élevait vers le ciel, et que mon corps devait continuer à vivre ici-

bas. En ce moment j'éprouvai un véritable bien-être, toute douleur sembla s'être retirée de moi. Que la volonté de Dieu soit faite! mais jamais rêve plus doux ne me sera donné en partage. »

La pièce suivante respire le patriotisme le plus pur et la galanterie la plus raffinée.

Dites-moi : sois le bienvenu ; (1).
C'est moi qui vous conterai nouvelle.
Tout ce que vous avez connu
Jusqu'ici n'est que vent, bagatelle.
Mais je veux un guerdon (2) : si mon gain me plaît,
Je comblerai peut-être votre souhait.
Voyons, quel sera votre don ?

Je conte aux dames allemandes
Tels récits que davantage encor
L'amour les ceindra de guirlandes ;
Sans gros gain je prendrai mon essor.
Quel sera mon essor ? Elles sont trop belles !
Je serai modéré, douces jouvencelles,
Un sourire me suffira.

J'ai visité beaucoup de terres,
Et partout j'ai remarqué du bon.

(1) Nous empruntons la citation suivante de Vogelweide à la *Revue Germanique*, qui se publie maintenant sous les auspices d'un homme plein de talent et de goût, l'auteur des *Études sur Goëthe*, M. X. Marmier.

(2) Récompense.

Que mes jours ne soient plus prospères,
Si mon cœur, par un mol abandon,
Témoignait du goût pour des mœurs étrangères,
Las! que me serviraient toutes ces misères?
Cœur d'Allemand vaut mieux que tout.

Depuis l'Elbe jusqu'au Rhin,
Et depuis le Rhin jusqu'en Hongrie,
Les dames ont un air divin,
Digne de notre chevalerie.
Pour les grâces, les talens et la beauté,
Je le jure par Dieu, par ma loyauté,
Le monde leur cède palme.

Les hommes sont bien élevés,
Les dames sont tout-à-fait des anges:
Du bon sens vous êtes privés
Lorsque vous démentez leurs louanges.
Qui cherche les vertus et le tendre amour,
Viendra dans ce pays; car c'est leur séjour.
Ah! puissé-je y passer ma vie!

Celle pour qui tant je soupire,
Pour qui je veux toujours soupirer,
Est loin de l'air que je respire.
Qu'elle me fait de maux endurer!
Elle ronge mon cœur, m'ôte mon courage;
Pardonne-lui, grand Dieu! mon cruel servage,
Mais fais qu'elle change bientôt.

Le mysticisme amoureux qui respire dans les poëmes du Dante et de Pétrarque, ce sentiment délicat et tendre, cette passion épurée par tout ce que la religion offre de plus doux et de plus consolant, voilà ce qui attendrit, ce qui attache dans les poésies de Vogelweide. Aux idées gracieuses de l'antiquité sur la manifestation du beau moral dans la beauté corporelle, il ajuste les croyances sérieuses du catholicisme; et si le regard d'une belle femme lui fait faire les premiers pas dans le sentier difficile de la vertu, c'est pour le conduire à adorer le Christ mourant sur la croix. L'âme, par une suite d'une passion véritable, n'en est souvent que plus susceptible des impressions sublimes de la religion, qui n'est en effet elle-même qu'une pratique d'amour, de dévouement et de reconnaissance. L'amour, en se mêlant à cette religion, a cessé d'être un sentiment borné et vulgaire: les pures jouissances qu'il donne à une âme religieuse, semblent devoir se prolonger au-delà de cette vie passagère, en franchissant le tombeau où tout ce qui est terrestre et matériel vient faire naufrage (1).

(1) *Poésies de Michel Ange Buonarotti*, trad. de Varcollier, page 25 de la Préface.

§ II.

Poésie épique. — *Traditions étrangères.* — Livre des Bretons. — Saint graal. — Romans de Charlemagne. — Les quatre fils Aymon. — Alexandre. — Titurel. — Parceval. — Lohengrin. Tristan et Iseult. — *Traditions nationales.* — Livre des héros. Niebelungen. — Gudruna. — Rother. — Otnit. — Hugdietrich. — Wolfdietrich.

La poésie épique suivit de près en Allemagne l'introduction des chants des *Minnesænger* : elle fut accueillie par le peuple avec des transports d'enthousiasme, et cultivée avec tout le soin, toute l'érudition, tout l'esprit qu'on pouvait attendre d'une nation naturellement sensible et amie du merveilleux. L'âme de la chevalerie, cette foi à des phénomènes qui se passent en dehors de la sphère de l'esprit humain, se révéla d'une manière frappante dans le récit d'aventures chevaleresques, d'actions miraculeuses et d'exploits surhumains ; qu'on y ajoute des fables, mélange singulier de traditions profanes et sacrées ; des apparitions fantastiques, des armes enchantées, des miracles opérés par des saints à côté des prestiges de la féerie, des prophètes et des géans invulnérables, et l'on se fera une idée assez complète des romans poétiques qui remplirent et occupèrent si vivement les imaginations contemporaines.

Il y a deux sources principales auxquelles les

Allemands puisèrent le sujet de leurs poëmes épiques; l'une est étrangère, et l'autre nationale.

La première est originaire du nord de la France. L'établissement du chef des Normands, *Rolle*, dans la province appelée depuis Normandie, y développa une vie toute chevaleresque, le goût des expéditions lointaines et des exploits aventureux. La soif de s'illustrer par de hauts faits d'armes était le caractère distinctif de ces peuples, et cet instinct belliqueux trouvait un aliment continuel dans le souvenir des victoires éclatantes de leurs aïeux. C'est avec un noble orgueil qu'ils ramenaient leur pensée sur un passé plein de gloire; car chacun d'eux était fier de se montrer digne d'ancêtres dont la vaillance avait immortalisé les noms. Le midi de la France était alors ensanglanté par des discordes religieuses et de terribles réactions. Chassés vers les provinces du Nord par l'exaltation dangereuse des provinces méridionales, les chevaliers et les nobles apportèrent avec eux le goût des arts agréables, et y trouvèrent le génie de l'épopée dont la Provence, quoique voisine de l'Espagne, n'avait jamais eu qu'une faible réverbération: il faut y joindre les relations commerciales, toujours plus intimes de la France et de l'Angleterre, et l'influence des croisades sur l'imagination du peuple: toutes ces circonstances réunies développèrent une vie épique,

qui, secondée par les dispositions poétiques et chevaleresques des habitans, acquit en peu de temps une activité singulière, et fit éclore un nombre immense de productions romanesques. Le plus ancien poëme en ce genre est le *Livre des Bretons*, collection de traditions nationales sur les premiers rois d'Angleterre. A cette curieuse production se rattache une longue chaîne d'aventures chevaleresques qu'on peût diviser en trois cycles ou catégories.

Le premier cycle, né sur le sol anglais, est de beaucoup le plus riche et le plus populaire. — Au centre de ce cercle se groupent Artus, roi chrétien des Gaules méridionales, courageux antagoniste des chefs Anglo-Saxons encore païens; ses fidèles et vaillans compagnons d'armes, réunis autour de la table ronde, et modèles accomplis de preux chevaliers; la belle Geneviève, épouse d'Artus, la fée Morgane, et enfin l'enchanteur Merlin. Le nom d'Artus fixe, en les résumant, toutes les traditions mythologiques, toutes les fables poétiques du Nord, mêlées aux fables de la Bretagne. Le théâtre des exploits de ces valeureux guerriers est en Angleterre et dans les villes maritimes de France, alliées des Anglais: leur haine nationale contre les Saxons éclate à chaque page, et donne à toute la composition un caractère d'hostilité marqué. Néanmoins la civilisation, qui

s'y trouve exposée, tient tout ensemble de la galanterie et d'un certain raffinement de pensées; le christianisme s'est fait jour des mœurs dans les idées : il est devenu idéal et mystique; on sent que le platonisme a passé par là. « L'Artus de l'histoire, dit M. Schlegel, ses malheurs et les guerres qu'il eut à soutenir contre les chefs des Saxons, alors encore païens, n'auraient été qu'un sujet très-borné. On l'agrandit en cherchant surtout à développer dans cette fiction l'idéal de la parfaite chevalerie; en outre, on s'efforça de peindre un chevalier religieux, en faisant voir comment ce chevalier, fidèle à un vœu solennel, parvenait, par de rudes épreuves et de grands exploits, d'un degré de la perfection à l'autre, et s'élevait toujours davantage vers la sainteté. »

La conquête du *saint graal* a servi de base aux compositions épiques de la seconde catégorie. On désignait par ce nom le vase ou vaisseau dans lequel on supposait que Jésus avait mangé l'Agneau pascal, lorsqu'il soupa avec ses disciples. Joseph d'Arimathée l'emporta chez lui, et lorsqu'il eut enseveli le corps du Sauveur, il mit dans le *graal* le sang et l'eau qui découlaient de ses plaies et de son côté. Joseph d'Arimathée transporta ce vase en Angleterre et christianisa toute la contrée. Cette relique se perdit, et

plusieurs chevaliers entreprirent de la retrouver: de là l'idée de la *quête* ou de la recherche du saint *graal*, fond de tous les poëmes qui roulent sur ce sujet. Ils manquent tous de la vérité épique, mais ils captivent puissamment par les couleurs magiques qui y règnent, la hardiesse des fictions et la variété des tableaux qui s'y succèdent. L'imagination se trouve promptement à l'aise dans ce monde éblouissant de merveilles et d'allégories.

Tous les chevaliers les plus braves et les plus renommés, Lancelot, Tristan, Parceval, Titurel, s'efforcèrent de s'emparer de ce précieux vase, qu'on disait être un présent de la reine de Saba au roi Salomon, et qui avait disparu entre les mains de ceux qui en étaient dépositaires. — Quant aux traditions des Amadis, elles sont nées des cercles de la *Table ronde*, du saint *graal*, et des exploits du plus grand homme de la Péninsule, du *Cid*, de sa vie pleine d'aventures et de périls, mêlés d'un reflet de la vie arabe et de la vie espagnole.

Le troisième cercle des traditions étrangères a Charlemagne pour héros. Charlemagne est le nom autour duquel vinrent se grouper, dans les esprits du moyen âge, tous les exploits de ces temps fabuleux, embellis par l'imagination des poëtes et des romanciers: c'est aussi le centre de toutes les fictions du midi, l'homme en qui se résument tou-

tes les traditions profanes et sacrées, tous les prestiges de la féerie, le pouvoir des enchanteurs, la force merveilleuse des géans. Un spirituel écrivain va nous expliquer la cause de ce phénomène. « La vérité est la racine de toute poésie, dit M. Villemain. C'est avec des débris de vérité que l'esprit de l'homme fait une fiction. Ainsi quelque grand événement, quelque spectacle extraordinaire avait agité les imaginations humaines pour les porter à ce rêve de la chevalerie, qui devint la pensée commune dans une partie de l'Europe. Nul doute que c'est à Charlemagne qu'il faut reporter cette première influence. Songez en effet combien les hommes avaient l'imagination facile à ébranler, dans ces temps du moyen âge; puis figurez-vous Charlemagne avec tout ce qu'il réunissait de majestueux, d'éclatant, d'inattendu : ses grandes entreprises, ce voyage de Rome, ce couronnement mystérieux, ses guerres d'Allemagne, ses guerres d'Espagne, ses luttes contre les Maures et les Saxons; puis cette magnificence, ces fêtes, ces tournois, cette cour d'Aix-la-Chapelle, qui semblait une merveille à l'Europe barbare ; la personne même de ce prince, telle que nous l'ont représentée l'archevêque *Turpin* et la chronique de saint Denis; et maintenant doutera-t-on que du vivant de ce héros et lorsqu'il fut mort, toutes les imaginations des reclus et des laïcs n'aient incessamment tra-

vaillé sur ce grand souvenir, et n'aient fait de Charlemagne et de ses pairs le premier type de ces chevaliers dont la force surnaturelle était une féerie? L'ignorance aidait la poésie: on faisait des histoires merveilleuses, dans lesquelles le héros arrivait de plain-pied de la terre sainte en Irlande. »

A cette manière abstraite de voir dans Charlemagne le type de la chevalerie, nous pouvons ajouter un témoignage irrécusable. Le plus ancien roman de chevalerie, c'est la *Légende du voyage de Charlemagne*, par Turpin:

« La Chronique de Turpin, dit M. Saint-Marc Girardin (1), fut écrite sous trois influences distinctes: l'influence des croisades, l'influence des traditions aquitaniques, et l'influence du couvent qu'habitait l'auteur inconnu de cette chronique. »

« L'influence des couvents se reconnaît aux miracles bizarres qui sont racontés, à l'intervention de saint Jaques en Galice, et aux éloges intéressés donnés à Charlemagne pour avoir fondé force couvents et bâti force églises. C'est là ce qui trahit le moine et le couvent; mais ce n'est là, il faut le dire, que la forme et l'extérieur, en quelque sorte, de la chronique de Turpin.

« L'influence des croisades se reconnaît à l'en-

(1) *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne.*

thousiasme religieux qui anime tout l'ouvrage, au voyage supposé de Charlemagne à Jérusalem, au motif pieux de son expédition contre les Sarrasins. Il s'agit de convertir les infidèles, de conquérir des reliques, et de délivrer la sépulture de saint Jacques. C'est là le sujet principal de la chronique...

« Reste l'influence des traditions aquitaniques. Les traditions sont le fond commun de la chronique de Turpin et des romans des Douze Pairs. L'auteur a cherché à les accommoder aux idées du siècle des croisades. Comme elles vivaient dans le souvenir du peuple, ne pouvant les détruire, il fallait s'en servir : c'est ce qu'a fait la chronique de Turpin. Voulant grandir Charlemagne et en faire le héros de la lutte entre le Christ et Mahomet, elle eût mieux aimé sans doute écarter la tradition malheureuse de Roncevaux, qui fait tort à la gloire de Charlemagne : elle n'a pu, tant cette tradition était vivante. La chronique de Turpin est une œuvre informe : des traditions du VIIIme et du IXme siècle, elle a changé les unes, altéré les autres, jeté çà et là des discussions théologiques et des miracles de couvent. Mais telle qu'elle est, elle est curieuse; car elle exprime l'enthousiasme des croisades; et c'est surtout dans cette chronique que Charlemagne, chef de la chrétienté et de la lutte qu'elle soutient contre les Sarrasins, a les proportions d'un héros épique. »

Tout est gigantesque dans le récit de Turpin. Ce n'est plus l'héroïsme des guerriers d'Homère, cet héroïsme qui s'accommodait de la fuite et du pillage; c'est le merveilleux des miracles et la pureté des vertus chrétiennes. On en jugera par l'analyse suivante d'un poëme sur Roland, attribuée à un prêtre nommé Conrad, qui avait, dit-on, sous les yeux, en le composant, le texte latin, rédigé d'après l'original français, ouvrage d'un troubadour de la Provence.

Le poëme s'ouvre par une invocation à l'Eternel. Conrad le prie de lui inspirer des chants dignes de cet empereur, qui fit triompher le Christianisme, et qui effaça jusqu'aux derniers vestiges de l'idolâtrie. Le serviteur du Très-Haut ayant appris que le culte des faux dieux asservissait encore l'Espagne, s'émeut de pitié pour le sort de ces peuples encore païens; un ange, descendu du ciel, lui est apparu en personne pour le convier, au nom de Christ, à l'œuvre glorieuse de leur régénération. Aussitôt Charlemagne mande auprès de lui ses douze sages et vertueux compagnons d'armes, jaloux de conquérir le ciel au prix de leur sang, et qui ne tiraient le glaive que pour la cause du Seigneur. Il les harangue tous à la fois, et leur annonce le projet qu'il a conçu d'anéantir le paganisme, et d'y substituer le culte du vrai Dieu. On croit entendre un apôtre ou le langage du Coran,

quand l'empereur déclare à ses douze chevaliers que la couronne du martyre leur est assurée, et qu'elle brillera tôt ou tard sur leur front comme l'étoile du matin. C'est un prophète qui a endossé la cuirasse, et qui mêle à ses exhortations pieuses tout ce qui peut enflammer l'ardeur de ses guerriers. Turpin lui-même semble nourri de la lecture des psaumes du roi David, et sa prédication douce et affectueuse rappelle souvent l'éloquence du roi de Juda.

Cependant les païens se décident à envoyer des ambassadeurs auprès de Charlemagne, et à abjurer leurs erreurs. Ces députés s'acheminent vers le pays de la chrétienté; mais dès qu'ils ont mis le pied sur les domaines de Charlemagne, leurs yeux sont éblouis de tant de magnificence et d'éclat. Ils s'avancent vers l'empereur, et le reconnaissent sur-le-champ au feu qui brille dans ses regards, et qui rayonne comme le soleil du midi. A l'aspect du rameau d'olivier qu'ils portent dans leurs mains, comme le Sauveur des hommes à son entrée à Jérusalem, Charlemagne s'apaise et consent à écouter leurs propositions. Mais une discussion s'élève au sein des douze, et le vénérable archevêque saint Jean conseille d'envoyer des ambassadeurs au roi Marsile, pour s'assurer de ses véritables intentions. Roland, Olivier et Turpin offrent leurs services à l'empereur; mais il les rejette avec ce

ton impérieux d'un autocrate qui fait tout plier sous sa loi. Alors Roland propose son beau-père Ganelon, que Charlemagne accepte. La physionomie morale de ce nouveau personnage est dépeinte admirablement. Toute sa conduite à la cour de Marsile et sa trahison envers Roland sont dignes de l'épopée et pleines de vérité. Séduit par les présens de Marsile, Ganelon trame la perte de Charlemagne; mais dans son abjection même, il conserve encore quelque chose de noble et de grand. L'auteur compare sa trahison avec celle de Judas; l'apôtre coupable avait trahi le Sauveur pour quelques pièces d'argent; Ganelon vend un grand nombre de chrétiens pour une somme d'or considérable.

De retour de son ambassade, le traître Ganelon transmet à l'empereur un message perfide, et celui-ci, pour prix de son zèle, lui accorde le trône occupé par Marsile. Mais Ganelon décline prudemment cet honneur et fait passer sur la tête de Roland la couronne dont on a voulu ceindre son front. Roland est donc revêtu du titre de roi d'Espagne. Dans ce poëme, il nous apparaît toujours comme un instrument choisi par Charlemagne: des anges lui ont remis ce cor merveilleux, qui retentit d'une extrémité du pays à l'autre; et cette épée bénie d'en haut, avec laquelle il fait sauter des rocs énormes, en les frappant à coups redoublés. Roland et

ses compagnons partent pour l'Espagne, comme les croisés se rendaient en terre sainte, dans un but tout religieux. Ils rencontrent l'armée des infidèles, qui, grâce aux intrigues de Ganelon, doit consommer leur ruine. Les héros chrétiens élèvent leur âme à Dieu en chantant des psaumes et de pieux cantiques, s'humilient profondément devant celui qui lit dans les cœurs, versent des larmes amères sur les désordres de leur vie passée, et s'apprêtent à recevoir la couronne du martyre. A chaque nouvelle lutte qui s'engage entre les paladins et les infidèles, le poëte exalte l'humilité chrétienne des uns et l'arrogance superbe des autres, et compare la victoire des premiers, qui versent leur sang pour conquérir une céleste patrie, avec le triomphe des seconds, qui n'ambitionnent que des avantages terrestres et mondains.

Cependant la fortune seconde mal la bravoure des soldats chrétiens: Roland, abandonné, veut briser son épée; il se décide à regret à faire vibrer les sons terribles de ce cor, qui retentit jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port; il appelle Charlemagne; l'empereur reconnaît la voix de son fidèle serviteur, il s'élance sur son coursier, et vole à son secours. Olivier, grièvement blessé, lutte avec peine; mais bientôt ses paupières se ferment, son corps chancelle; il entend Roland qui chevauche auprès de lui, et lui dit un dernier adieu. Roland

est vaincu par la douleur: il pâlit, sa tête tombe sur sa poitrine, et ne se relève que pour secourir Turpin, que les infidèles serrent de près. Enfin tous les guerriers de Charlemagne succombent à leur tour, et Roland expire le dernier. Au moment où son âme s'échappe de son enveloppe mortelle, le ciel est sillonné d'éclairs, la terre tressaille, le tonnerre gronde dans les cieux, les arbres fracassés jonchent le sol, l'éclat du jour pâlit, les astres s'éteignent, les navires s'abîment dans les flots, les tours et les palais, arrachés de leurs fondemens, s'écroulent: tout semble annoncer les temps prédits par les prophètes; c'est l'agonie terrible d'un monde qui finit.

Enfin Charlemagne paraît avec son armée: un ange lui déclare que l'Eternel l'avait élu d'avance comme l'instrument de ses volontés divines, que les récompenses réservées aux justes lui sont acquises, et que ses descendans ne s'appelleront plus enfans de la terre, mais fils de Dieu. En ce moment, le miracle dont Josué fut témoin se renouvelle pour Charlemagne: le soleil s'arrête dans sa course, afin de lui laisser le temps de combattre les infidèles. Marsile est tué et son armée taillée en pièces. Le poëme se termine par une complainte touchante de l'empereur sur la mort prématurée de son fidèle Roland.

L'histoire si populaire des *quatre fils Aymon*,

rajeunie par la plume spirituelle de Tieck, se rattache à l'histoire fabuleuse de Charlemagne comme à un centre commun.

La tradition des *quatre fils Aymon* est originaire des Pays-Bas. Voici en peu de mots le sujet de cette nouvelle poétique, qui fait époque dans les annales des romanciers du moyen âge.

Le jour de Pentecôte, la famille des Bourbons, et à leur tête le comte Aymon de Dordogne, assistaient à une cérémonie brillante où Charlemagne conférait divers fiefs, quand l'empereur, emporté par la colère, frappa mortellement le jeune Hugo de Bourbon, neveu du comte, qui le suppliait d'avoir égard aux services rendus au pays par ses ancêtres. Ce crime allume une guerre longue et sanglante entre les deux familles ennemies; mais enfin les vassaux de Charlemagne le pressent de conclure la paix: il fait amende honorable à genoux, paie au poids de l'or le cadavre de sa victime, rétablit les Bourbons dans leurs droits et priviléges, et donne au comte sa sœur Aya en mariage. Mais son refus d'assister aux cérémonies que la cour doit célébrer en l'honneur du nouveau couple, alarme Aymon, qui jure de se venger de cette injure et d'exterminer toute la race de Charlemagne. Aya entend ce serment terrible, et pour soustraire ses enfans au sort affreux qui les menace, elle cache avec soin à son époux la

naissance de chacun d'eux. Cependant l'empereur veut faire couronner son fils Louis: Aymon, invité à prendre part à la cérémonie, se désespère de n'avoïr point d'héritier. Alors Aya, rassurée sur le sentiment qui anime le comte à l'égard des enfans qu'il pourrait avoir d'elle, le conduit auprès de ses quatre fils, Ritsart, Writsart, Adelhart et Reynold. Aymon leur confère le grade de chevaliers, et donne à Reynold, le plus jeune, mais en même temps le plus brave de ses fils, son meilleur cheval, Bayart, et se rend avec lui à la cour de Charlemagne. Alors s'élève une rivalité terrible entre le jeune Aymon et l'héritier présomptif de la couronne; enfin Reynold, impatient de venger la mort de son frère, tue Louis pour se délivrer d'un rival importun.

Au bruit de cet attentat, la cour entière s'émeut, et les quatre fils Aymon sont forcés de prendre la fuite, se rendant en Espagne, et vont offrir leurs services à Saforet, roi des Sarrasins; mais, indignés de l'avarice de ce prince, qui leur refuse la jouissance de trésors dont ils lui avaient confié la garde, ils lui tranchent la tête et viennent la déposer aux pieds du roi Ivo, son plus mortel ennemi, qui, en retour, leur abandonne la citadelle de Montalban, située sur un rocher au bord de la mer. Charlemagne, à cette nouvelle, entre en fureur, et fait assiéger vainement

les quatre frères dans leur château fort, pendant plusieurs mois.

Les jeunes princes, déguisés en pélerins, se rendent ensuite à la cour de l'empereur pour y serrer dans leurs bras une mère chérie; mais leur stratagème est découvert : leur père même veut les faire emprisonner, pour obéir à ses engagemens de feudataire. La guerre se rallume alors plus terrible que jamais entre les deux familles rivales, Reynold se voit dépouillé de son fidèle Bayart. Mais le chevalier Malegis l'aide à s'en emparer de nouveau, dans le moment même où Roland faisait admirer aux dames de Paris la dextérité singulière de ce bel animal. Après de nombreuses aventures, Aymon signe un traité de paix avec Charlemagne. Enfin Reynold devient hermite, se rend en pélerinage à Jérusalem, puis travaille à l'érection du dôme de Cologne; mais ses compagnons, jaloux de son zèle et de ses talens, l'assassinent et jettent son cadavre dans les eaux du Rhin. L'archevêque, mû par une inspiration divine, découvre ce corps inanimé, et Reynold, canonisé pour ses vertus et sa dévotion extrême, prend place parmi les saints.

Hors de ces trois cercles que nous avons indiqués, on voit encore paraître l'ancienne chevalerie troyenne et quelques noms fameux, grecs ou romains, débris de l'antiquité, qui avaient surnagé

dans le naufrage des institutions humaines, et arrivaient jusqu'au moyen âge poussés par les vagues du temps. Tel est celui d'*Alexandre*. Au XIIme siècle, deux poëtes célèbrent le héros macédonien dans un long poëme tout rempli de tournois, de féeries, d'allusions à la cour du roi de France; mais aussi tout plein d'anachronismes de mœurs, de contre-sens historiques, et de cette bonhomie de chroniqueur qui ne tient aucun compte ni des temps, ni des lieux. « Il est beau de suivre ce grand nom à travers les siècles, dit M. J. J. Ampère, qui aspire à répandre sur les lettres tout l'éclat dont son père a fait briller l'histoire des sciences physiques et mathématiques (1); il est beau de voir comment, dans l'ignorance de la vérité, l'imagination des peuples se travaille pour égaler par des inventions gigantesques, la grandeur que l'histoire lui a faite. — Après que ce conquérant eut disparu du monde que sa puissance remplissait, comme chacun de ses capitaines prit un morceau de son empire, chaque peuple qu'il avait soumis voulut hériter d'une portion de sa gloire : l'Egypte lui donna pour père un de ses rois : la Perse le fit naître de Darius, cherchant à couvrir par cette fiction hardie la honte de ses défaites; les Arabes se plurent

(1) *Mélanges de littérature.*

à broder de fables la destinée de l'élève d'Aristote; quand la figure d'Alexandre, ainsi dénaturée par les étranges ornemens que lui avait prêtés l'imagination orientale, vint à se montrer en cet état aux peuples de l'occident, ils augmentèrent encore la confusion, en affublant le roi de Macédoine, devenu monarque asiatique et magicien, d'un costume de chevalier. C'est ainsi qu'Alexandre entra dans la poésie du moyen âge, devenu, pour ainsi parler, le héros de la terre entière, portant confondus les insignes de l'admiration de tous les peuples, comme s'ils les eussent réunis à plaisir, pour en faire un magnifique et bizarre trophée à la plus vaste gloire qui fut jamais. »

Les relations sociales entre les chevaliers allemands et français, devenant chaque jour plus intimes, grâce aux croisades qui les réunissaient sur un sol commun et détruisaient les préventions nationales, les épopées françaises trouvèrent bientôt un facile accès en Allemagne; un siècle à peine était écoulé, et déjà les poëtes allemands les avaient traduites ou imitées : on les lisait publiquement à la cour des rois, qui les jugeaient très-propres à inspirer de l'enthousiasme à leurs guerriers : les dames, dit-on, en faisaient lecture dans les infirmeries pour calmer les douleurs des chevaliers blessés dans les tournois.

Nourri de la lecture de la Bible et des légendes

du moyen âge, Wolfram d'Eschenbach, que nous avons déjà signalé comme un des *Minnesænger* les plus célèbres de ce temps, a imprimé à ses poëmes une teinte religieuse et mystique qui leur donne un très-grand charme. Il est auteur du *Titurel* et du *Parceval*, histoire romantique et religieuse du *saint graal*. M. de Schlegel l'appelle un des plus grands poëtes que l'Allemagne ait jamais possédé. Sans admettre comme infaillible ou comme irrécusable ce témoignage d'une admiration aussi exclusive, on peut croire du moins qu'Eschenbach aurait acquis un grand nom s'il avait vécu dans un siècle plus éclairé, et qu'il eût pu manier un instrument plus souple que la langue de son temps. Son imagination puissante s'accommodait mieux des sujets chevaleresques que lui offrait l'étranger que des traditions nationales : il sut exploiter les premières avec talent et bonheur, et leur imprimer ce cachet original qui caractérise la plupart de ses productions. Les romans du *Titurel* et du *Parceval* sont le type de cette chevalerie arrivée à son plus haut degré de perfection, et présentent le tableau achevé de l'état des lettres, des sciences et des arts, vers le commencement du XIIIme siècle. Tout ce que l'Orient a d'éclat, et tout ce que l'Occident renferme de pensées intimes, l'imagination et la délicatesse la plus exaltée, règnent tour-à-tour dans cette poésie merveilleuse, qui fait

pressentir les fictions du Dante et de Pétrarque. Essayons d'en donner une idée à nos lecteurs:

Titurel était fils d'un souverain de Cappadoce, et d'Argousille, sœur de l'empereur Vespasien. Le courage que ce jeune prince avait déployé dans la guerre des chrétiens contre les musulmans, fut si agréable à Dieu, qu'il chargea un de ses messagers de porter à Titurel le saint graal, et de mettre sous sa sauve-garde ce précieux dépôt. Celui-ci, accompagné d'une légion d'anges, dont les voix mélodieuses célèbrent la gloire de l'Eternel, fait élever en Gallicie un temple magnifique où il dépose ce vase sacré. Au bout de 30 années, l'édifice est achevé, ainsi que les demeures des ouvriers qui ont travaillé à cette mystérieuse construction.

« Joseph d'Arimathée, qui avait apporté en Occident la coupe du saint graal, dit M. d'Eckstein, était maçon : une corporation de moines architectes, de frères ouvriers, s'était placée, à ce qu'il semble, sous sa protection, et avait invoqué son appui. Merlin, initié par saint Joseph d'Arimathée, reçut de lui la coupe, transmit les Mystères, et fonda un édifice spirituel, modèle d'une architecture parfaite. Cet édifice reposait sur la foi, l'amour et l'espérance. Il devait réaliser sur la terre la Jérusalem céleste. Comme saint Joseph avait été un des architectes qui connaissait le plan du temple ou de la cité sainte, l'institution que

Merlin élabora prit le nom de *Massénie*, c'est-à-dire de maçonnerie sacrée ou religieuse (1).

Titurel, le premier gardien du saint graal, épousa, dans sa 40me année, une princesse espagnole appelée Richoude, qui mourut au bout de vingt années, après avoir mis au monde douze enfans. Une de ses filles fut unie à Gailet, fils du roi Léon de Castille; son fils Frimontel épousa Clarisse, fille d'un roi de Grenade, qu'il avait vaincu. Cette reine eut trois filles et deux fils, nommés Anfortas et Trevizent. Une des jeunes princesses, Tschoysiane, mariée à Kyrt, prince de Catalogne, mourut peu après avoir donné le jour à Sigoune, tandis que sa sœur Herzelaude, alliée à Gamuret d'Anjou, donnait le jour à Parceval.

Titurel, inconsolable de la mort de son épouse, confie la garde du saint graal à Trimontel son fils, et prononce à cette occasion un discours plein de noblesse et de dignité sur les devoirs d'un vrai chevalier du temple. Mais le jeune prince, qu'un amour violent pour Floramie, fille du roi de Flordibald, a lancé dans la carrière aventureuse des combats, périt à la fleur de son âge; son corps, embaumé avec soin, est déposé dans le temple du saint graal. Anfortas lui succède sur le trône. Il s'éprend d'une passion irrésistible pour la belle

(1) Fragmens d'un Cours donné à la Société des bonnes Etudes.

Orgelase ; mais un coup de lance le blesse mortellement et le met hors de combat. Désespérant de voir sa plaie se guérir, il se retire dans le temple du saint graal, dont l'aspect seul suffit déjà pour soulager ses souffrances. La belle Tschoysiane convoque les templiers, leur apporte la coupe du saint graal, et tous réunis célèbrent une sorte d'Agape religieuse, dans une communion autour de la table ronde.

Une foule d'autres personnages figurent encore dans ce poëme ; mais les plus intéressans de tous, ceux autour desquels se groupent la plupart des événemens qui s'y déroulent, ce sont Sigoune et Parceval. D'une part l'Orient avec ses merveilles, avec ses scènes grandioses et sublimes ; de l'autre, la fantastique table ronde avec un cortége de dames et de chevaliers, et toute la pompe de la cour.

Le poëte nous dépeint ensuite la tendresse de Sigoune et de Tschionatoulander, et son imagination s'arrête avec une sorte de complaisance sur ce tableau d'un premier amour, naissant presque avec la vie. Le jeune prince, impatient de gagner ses éperons et de mériter le cœur de sa belle, part pour l'Orient avec Gamuret d'Anjou, et combat auprès de lui pour les Sarrasins Baruck et Akrin, contre les héros païens Hippomédon et Pompée. Gamuret meurt victime de l'artifice d'un infidèle,

qui ramollit le bouclier de diamans du guerrier chrétien, en l'inondant de sang de bouc, et reçoit les derniers devoirs des mains d'Akrin, qui le fait ensevelir avec toute la pompe due à son rang. Tschionatoulander, resté seul, revient en Europe, brille dans les tournois par sa valeur, et reçoit le prix de sa constance et de sa fidélité.

Un jour qu'il revenait de faire visite, avec Sigoune, à Herzelaude, ils s'asseient tous les deux sur un gazon verdoyant, au bord d'un frais ruisseau qui semble inviter les voyageurs à s'arrêter. En ce moment passe un chien de chasse, portant au cou un collier enrichi de diamans, sur lequel est inscrite une devise qui frappe l'attention de Sigoune. Le chien s'échappe : Sigoune veut en vain le retenir, et appelle à grands cris son amant. Celui-ci poursuit l'animal, nu-pieds, à travers les broussailles, les ronces et les cailloux. Ses efforts sont d'abord infructueux. Bientôt cependant il se trouve face à face avec le véritable propriétaire du chien, et perd la vie en lui disputant cet objet de tant de convoitises. Tous les récits des autres combats que livre Tschionatoulander pâlissent auprès de cette narration vraiment épique, où l'auteur trouve d'admirables inspirations.

La tendresse de Sigoune, si touchante quoique si calme et si reposée, prend à la mort de ce prince tous les caractères de l'amour le plus passionné et

le plus ardent. Elle s'accuse d'être la cause de sa mort, et d'avoir sacrifié ses jours au caprice le plus frivole. Le corps de Tschionatoulander est embaumé et placé dans le tronc d'un tilleul dont les rameaux, en s'entrelaçant, forment un rempart au cercueil de ce prince. Une tourterelle vient se poser sur cet arbre, et sa voix plaintive semble déplorer la perte prématurée du héros qui n'est plus. Sigoune arrache sa blonde chevelure, se meurtrit le sein, et baigne de ses larmes le corps inanimé de son amant; puis elle le couvre de baisers, presse contre son cœur ses mains glacées, et levant les yeux au ciel, elle lui demande de renouveler pour elle le miracle qui fit sortir Lazare de son tombeau. Enfin, lasse d'un monde qui ne la comprend pas, elle se retire dans un lieu solitaire, et y fait bâtir un couvent qu'elle tapisse de tableaux, dont les scènes sont empruntées aux Saintes-Ecritures. C'est là qu'on dépose en dernier lieu le cercueil du prince, et que Sigoune fait célébrer chaque mois un service funèbre en son honneur, jusqu'à ce qu'un jour, épuisée de fatigues et de douleur, elle tombe sans vie au pied du monument qui renferme tout ce qu'elle aima.

Parceval est sans contredit un des personnages les plus accomplis qu'ait produits la poésie romantique du moyen âge. Sa beauté, son âme noble et élevée, son dévouement pour la cause de la reli-

gion, l'austérité de ses principes, et son indulgence envers autrui, tout en fait un être d'une trempe supérieure, une créature intermédiaire entre les hommes et Dieu. Fils de Herzelaude et de Gamurèt, second fils du roi d'Anjou; il n'a jamais vu son père, mort en combattant les infidèles. Sa mère, qui l'aime éperduement, s'efforce en vain de le dérober aux tentations du monde. Elle se retire, à cet effet, dans une solitude profonde, loin de tout contact avec la société. C'est là que Parceval grandit et s'élève, avec un pressentiment vague et confus du brillant avenir qui lui est réservé.

Bientôt le jeune homme éprouve un secret désir de connaître Dieu. Il rencontre dans un bois un chasseur égaré qui lui apprend quel est son Créateur, mais qui lui fait en même temps de ce monde, dont sa mère a cherché à le préserver, une peinture si séduisante, qu'elle éveille et enflamme son imagination. Alarmée de ces révélations indiscrètes, sa mère essaie d'en combattre l'effet dangereux, en lui décrivant à son tour la société sous les couleurs les plus défavorables. Muni de ces instructions, le jeune homme se met paisiblement en route, et gagne promptement tous les cœurs par sa bienveillance et son aménité. Le vieux comte Gurnemauz enseigne au jeune néophyte l'art des tournois et les rites de la religion

chrétienne. Liaze, sa fille, lui révèle des mystères encore plus doux. La belle Cundwiramour, touchée de ses grâces et de sa beauté, lui accorde sa main et met sa valeur à de rudes épreuves. Il passe devant le sanctuaire du saint graal sans se douter de la mission que le ciel lui réserve, et s'éloigne, emportant les malédictions des desservans du temple, qui se récrient sur son indifférence et sa froideur.

De là il s'achemine, pensif et solitaire, vers le cloître où Sigoune s'est retirée, et raconte à cette princesse, dont il ignore la naissance et le nom, toutes les aventures qui lui sont survenues. Sigoune alors se nomme et lui révèle qui il est, et de quelle destinée brillante il s'est privé en ne pénétrant pas dans le temple du saint graal. Cette découverte plonge Parceval dans un morne abattement; il accuse le destin de lui être contraire, et se croit abandonné de Dieu. Enfin, après quelques événemens épisodiques, Parceval n'entrevoit d'autre ressource pour lui que de mériter, par sa conduite, d'entrer comme roi dans l'ordre du saint graal. Un vendredi saint il rencontre un ancien chevalier habillé de gris, accompagné de ses filles, revêtues d'un costume semblable, tous marchant nu-pieds. Ce pieux vieillard lui reproche son luxe, sa mondanité; il lui rappelle que le Sauveur des hommes est né dans une crèche, et que la vie

la plus simple fut toujours son partage. Sensible à ces reproches, Parceval promet de s'amender. Le hasard le conduit chez Trevisent, qui achève la confidence que Sigoune avait commencée. Ils s'entretiennent ensemble de la nature de Dieu, de la création du monde, de l'origine du mal chez les créatures raisonnables, des moyens de le combattre par le repentir, enfin du saint graal, des vérités dont il est l'emblême, de la destinée de ses gardiens, et de la maladie d'Anfortas.

Parceval a beaucoup de combats encore à soutenir avec Orilus, Gramoflanz, Garvain, et enfin avec Feirefix, fils de Gamuret et de Belacane, reine de Mauritanie. Après avoir reconnu en lui son frère, Parceval le conduit tout triomphant auprès des chevaliers de la table ronde. Lui-même est nommé roi du saint graal, et retrouve son épouse Cundwiramour, devenue mère de deux fils, Lohengrin et Cardeiz. Ils se rendent tous au temple du saint graal, Feirefix est baptisé et s'unit à Urepanse. Cette double cérémonie s'accomplit au milieu des transports de l'allégresse générale et des bénédictions des assistans.

La troisième et dernière partie de cette trilogie romantique, c'est le *Lohengrin* ou le *Lorrain*, imitation d'un roman français du XIIIme siècle. Voici le sujet de ce poëme :

Elsany, princesse de Brabant, est pressée vive-

ment par Frédéric de Telramont, son vassal, de lui accorder sa main. Sur son refus, on décide de livrer l'affaire aux chances d'un combat singulier. Mais aucun champion ne se présente pour soutenir les droits d'Elsany. La rumeur qu'excitent ces débats parvient jusqu'à la table ronde; on interroge le saint graal, et Lohengrin, fils de Parceval, est désigné pour aller défendre les droits de la beauté. Un cygne s'avance alors, traînant après lui une frêle embarcation où le héros se place: l'oiseau s'élève dans les airs, franchit l'océan, et dépose son précieux fardeau près de la ville d'Anvers. Lohengrin défie Telramont, sort vainqueur de la lutte, et épouse Elsany; mais il lui impose en même temps l'obligation de ne jamais s'enquérir qui il est, d'où il vient, ni de quelle famille il est sorti.

Elsany reste long-temps fidèle à sa promesse et respecte le mystère dont s'enveloppe son époux. Lohengrin accompagne Henri l'*Oiseleur*, qui va combattre les Hongrois à Mersebourg, et qui conclut en même temps avec le roi de France une alliance offensive et défensive. Sur ces entrefaites, le pape Jean réclame le secours de l'empereur contre les Sarrasins qui désolent l'Italie méridionale, et menacent d'envahir ses états. Le roi de France et l'empereur des Grecs se joignent à lui; les Sarrasins sont mis en pleine déroute, et Henri, ayant à ses côtés l'impératrice, se fait couronner à Rome

par le pape. A son retour, Lohengrin trouve sa femme, dont la curiosité a été vivement excitée par les demi-révélations de ses amies ; elle demande avec instance à son époux de lui confier le secret de son nom et du lieu de sa naissance. Lohengrin cède à son désir ; annonce au peuple entier que Parceval est son père, et que lui-même est roi du saint graal ; il fait à tous ses sujets les adieux les plus touchans, prend congé de ses enfans et de son épouse chérie, et pose le pied dans la barque que le cygne s'apprête à transporter au-delà des mers, tandis que la malheureuse Elsany, anéantie par la douleur, tombe sans vie sur la place que Lohengrin vient de quitter.

On doit l'épopée romanesque de *Tristan* et d'*Iseult*, si populaire au moyen âge, à Godefroy de Strasbourg, l'émule de Wolfram pour la pureté de la pensée et la richesse des conceptions, mais supérieur à ce poëte pour l'harmonie de la langue et du vers.

Tristan, fils de Méliadus roi de Léon, et d'Isabelle, fille de Félix roi de Cornouailles, s'était retiré jeune encore auprès de son oncle Marc, en guerre avec Argius, roi d'Irlande. Marc envoya son neveu contre Argius. Tristan se couvrit de gloire ; négocia la paix avec l'ennemi juré de sa famille, et obtint pour son oncle la main d'Iseult, fille d'Argius, comme garantie contre de nouvel-

les hostilités. Pendant la traversée, Tristan, grâce à l'étourderie d'une suivante de la jeune femme, eut le malheur d'oublier qu'il n'était époux que par procuration. Cet amour criminel fit le malheur de leur vie, et leur causa, comme dit l'auteur français dans son langage naïf, *moult peines et chagrins*. Ces deux amans, cités par les romanciers et les poëtes comme des modèles de constance et de fidélité, furent placés, après leur mort, dans deux cercueils voisins l'un de l'autre : il en sortit deux branches de lierre qui s'entrelacèrent et les couvrirent de leur feuillage.

Le cercle des traditions nationales où les poëtes épiques du moyen âge puisèrent le sujet de leurs compositions, n'est ni moins riche ni moins varié que le cercle des traditions étrangères.

On peut diviser en deux classes bien distinctes les poésies primitives dont les sujets sont tirés de l'histoire de la nation germanique : l'une forme un cycle ou cercle oriental, et porte le nom de *livre des héros;* l'autre s'appelle le poëme des *Niebelungen,* et compose le cercle occidental des anciennes traditions allemandes.

Le *livre des héros* a pour sujet les traditions ostrogothes, lombardes, franques, saxones, devenues une sorte de patrimoine national, que l'imagination populaire et les fictions des poëtes embellirent à l'envi. Elles se rapportent presque toutes

aux temps héroïques et demi-fabuleux de la domination d'Attila ou d'Etzel, roi des Huns, et sont pleines de combats avec des dragons et des géans, et de jeunes vierges arrachées à la barbarie de leurs oppresseurs. Le ton général de ces ouvrages n'a rien de chrétien : les sentimens, les mœurs et la vie des héros qui y figurent, accusent une civilisation peu avancée, parfois même des coutumes barbares et une révoltante brutalité.

Les pièces qui composent le *livre des héros* sont pour la plupart des morceaux narratifs, une sorte de panégyrique en vers des exploits de ces grands capitaines, des chefs de ces hordes indisciplinées, qui devaient renverser le colosse aux pieds d'argile, et élever sur les ruines de l'empire gigantesque des Romains les fondemens d'une nouvelle civilisation.

On a cru long-temps que l'intelligence, après un sommeil de dix siècles, s'était réveillée en sursaut au XVIme, avec la science toute faite. Erreur! dans l'ordre intellectuel et moral comme dans le monde physique, la nature obéit à des lois fixes et invariables : ses progrès peuvent être lents, imperceptibles même. L'esprit humain travaille quelquefois en silence, obscur, inaperçu; mais il travaille : les idées se développent en suivant une marche progressive et régulière. Parfois, du milieu de ce sommeil apparent, qui dérobe à

nos yeux le spectacle d'une singulière activité, surgissent ces hommes doués de facultés surhumaines, et qui résument en eux les idées, les opinions, les préjugés de tout un siècle. Comment croire, en effet, à tout ce que l'on débitait d'exclusif et d'absolu sur cette période de ténèbres qui avait succédé à la première invasion du monde romain par les barbares? Il fallait donc méconnaître ou démentir le témoignage de Tacite, qui parle avec éloge des poésies nationales des Germains, celui de l'historien Jornandès, lequel cite, d'après Cassiodore, les poëmes épiques des Goths sur les exploits de leurs ancêtres, et qui nous apprend que cette poésie nationale des peuples du Nord remonte à l'antiquité la plus reculée. Enfin, ne lisons-nous pas, dans la biographie particulière de Charlemagne, par son secrétaire intime, Eginhard, que cet empereur fit réunir en un faisceau tous les rayons épars de la gloire des poëtes germains? Cette poésie, qu'on croyait perdue à jamais, elle est enfin sortie de la nuit des tombeaux où elle avait reposé pendant des siècles. Alors on a compris les allusions des historiens danois à des traditions nationales et poétiques, dont les originaux ont disparu pour toujours, mais qui revivent dans ces épopées germaniques du XIme et du XIIme siècle, dont la découverte précieuse renoue, pour ainsi dire, la chaîne des âges, et rattache à un passé qui s'en-

fuit un présent dont nous commençons à peine à jouir.

Dans le *livre des héros*, le grand Ermanaric, roi des Goths, et Théodoric, chef des Amales, occupent le premier plan du tableau. Le premier, conquérant redoutable, ayant succombé devant les Huns, leur ouvrit par sa mort la route de l'empire romain. Le second, à la tête de ses soldats, subjugua l'Italie. Cette fable sert de nœud tragique au *livre des héros*. Ce recueil repose sur des données beaucoup plus historiques que celui des *Niebelungen*, bien qu'on reconnaisse souvent entre eux une étroite parenté. Goths, Francs, Bourguignons, se retrouvent à la cour d'Attila, dont la figure colossale domine tout l'ensemble.

Toutefois, c'est bien moins de l'histoire fidèlement rapportée, que la peinture de mœurs réelles et naïves qu'il faut chercher dans le *livre des héros*. On y retrouve cette férocité naturelle, cette soif de sang, cette rage toute païenne qu'inspirait aux guerriers de ces siècles de barbarie, Thor, le dieu des batailles, le Mars des héros scandinaves.

Quelles que soient les disparates choquantes qui nous heurtent dans ce poëme, et le peu de liaison des divers épisodes, on ne peut y méconnaître le souffle puissant de l'inspiration qui l'anime, et l'unité admirable qui en resserre toutes les parties comme autour d'un centre commun. Ce poëme a

traversé les âges sans subir aucune altération importante, quoique l'épopée germaine, d'abord royale et nationale, soit devenue plus tard rustique et populaire, en tombant du palais des seigneurs et des princes dans la boutique des artisans.

L'épisode le plus remarquable du *livre des héros*, c'est la destruction de la race d'Ermanaric, tableau le plus tragique qui ait jamais été offert à l'imagination des hommes, et qui n'a d'égal que dans l'anéantissement total des Bourguignons ou *Niebelungen*, dans le poëme qui porte ce nom. Toute cette poésie est écrite avec du sang, à la lueur des torches qui embrasent le monde et qui semblent en présager la fin.

Il est temps d'arriver au cycle occidental, celui des *Niebelungen*, génération de guerriers magnanimes, dont les exploits, presque surhumains, forment le plus vaste cercle d'héroïsme et de magie que nous offrent les anciennes poésies allemandes.

Le poëme des *Niebelungen*, majestueuse épopée des siècles demi-fabuleux de la Germanie, paraît former un des anneaux de cette chaîne de poésies nationales, dont l'origine se perd dans les ténèbres qui enveloppent l'histoire des anciens Germains. L'analyse complète de ce monument remarquable peut seule mettre en évidence le génie admirable du poëte qui en a conçu le plan, la puissance de

son imagination, l'énergie et la naïveté des personnages qu'il a mis en scène, l'étonnante profusion de tableaux qu'il déroule à nos yeux, et l'élévation d'un style qui n'a d'égal que dans Homère ou dans le Dante (1).

Sigefrid était fils de Sigismond, roi des Pays-Bas, et de Sigelinde, sa femme. Armé chevalier presque au sortir du berceau, il ne rêvait que gloire et périls, et appelait de tous ses vœux les occasions de se signaler. Vainqueur d'un terrible dragon, effroi du voisinage, il avait encore réussi à s'emparer d'un riche trésor commis à la garde d'un nain mystérieux d'une force extraordinaire. Fier de cette conquête, il osa en convoiter une plus douce, mais non moins difficile. Il n'était bruit que de la beauté merveilleuse de Chrimhild, sœur de trois jeunes princes qui tous les trois régnaient à Worms, capitale des Bourguignons. Les concurrens ne manquaient pas pour solliciter la main de cette princesse ; mais aucun n'avait su la toucher. Sigefrid, plein d'espoir dans le succès de sa démarche, part avec douze chevaliers richement vêtus, et se présente à la cour de Gundahar, père de Chrimhild. Il cache d'abord soigneuse-

(1) La *Revue Germanique* et les travaux du savant baron d'Eckstein nous ont été d'un grand secours pour l'analyse de ce poëme, écrit dans un langage très-ancien et d'une compréhension fort difficile.

ment le but de ce voyage, et l'explique par son désir de connaître le jeune prince, et cette bravoure dont la renommée lui avait redit les hauts faits. Gundahar l'accueille avec bienveillance, et l'engage à demeurer quelque temps auprès de lui. Les mois s'écoulèrent sans que Chrimhild s'offrît à la vue du jeune étranger, quand une députation des rois de Saxe et de Danemark vint enjoindre aux rois des Bourguignons de se reconnaître leurs vassaux, les menaçant de toute leur colère en cas de refus. Sigefrid, irrité de tant d'audace, et impatient de reconnaître par ses services l'hospitalité de ses hôtes, offrit de châtier l'insolence des rois du Nord, et de marcher contre eux avec mille cavaliers. La victoire récompensa son courage, et il fit annoncer à Gundahar, ainsi qu'à sa sœur, le triomphe qu'il avait obtenu. Chrimhild qui avait vu souvent, du sein de sa retraite, le jeune et bel étranger, l'aimait en secret, et apprit avec un vif plaisir que le succès avait couronné sa valeur. Gundahar, pour fêter l'arrivée de Sigefrid, prépare une fête brillante dont sa sœur doit faire les honneurs et rehausser l'éclat. Le jour arrivé, la princesse s'avance escortée de cent chevaliers. « A sa vue, dit le poëte, la joie et la douleur se partagent le cœur de Sigefrid. Elever mes désirs jusqu'à elle, se dit-il, quelle illusion! mais plutôt mourir que d'y renoncer. Il change de

couleur : tantôt pâle, tantôt couvert de rougeur, il était là semblable à une belle image que la main d'un maître a tracée sur le vélin : jamais héros n'eut plus de beauté. »

Pendant douze jours que durèrent les fêtes, Sigefrid put voir Chrimhild de près, lui parler avec tendresse, et arrêter sur elle des regards qui peignaient tout son bonheur.

Gundahar, de son côté, ne tarda pas à devenir amoureux. Frappé de la renommée de beauté, de sagesse, et des qualités chevaleresques de la reine d'Islande, Brunehild, il ne put résister au désir de la voir et de la posséder. Mais le prix qu'elle avait mis jusqu'alors à sa conquête devait effrayer les chevaliers les plus intrépides et les plus aguerris : il fallait sortir vainqueur de trois épreuves redoutables ou payer de sa tête sa folle témérité. Gundahar s'adresse à Sigefrid, qui lui promet ses conseils et son appui. Ils partent accompagnés de Hugen de Troneck, parent du prince, dont la sagesse déterminait le plus souvent ses résolutions, et après onze jours de traversée, ils débarquèrent à Isenstein, résidence de Brunehild qui habitait un château fort, et où quatre-vingt-six tours qui s'élançaient dans les airs, et trois superbes palais, frappèrent les voyageurs d'admiration. La reine les reçut, parée de ses plus beaux atours, et, sachant le but de leur voyage, chercha à les dissua-

der de leur projet audacieux. Mais Gundahar, armé d'un casque enchanté, triomphe des épreuves auxquelles on le soumet, et décide la reine à le reconnaître pour son époux. Sigefrid, témoin de leur bonheur, réclame le prix de ses services, et Gundahar, reconnaissant, lui accorde avec joie la main de sa sœur Chrimhild.

Le chantre des *Niebelungen* s'arrête avec complaisance sur le détail des fêtes, des spectacles et des tournois, qui eurent lieu à l'occasion de ce double mariage; ces divertissemens durèrent deux semaines entières, à l'expiration desquelles Sigefrid fit ses préparatifs de départ, et emmena sa nouvelle épouse auprès de ses parens, qui s'empressèrent de déposer sur la tête de leur fils une couronne dont les glaces de l'âge leur rendaient le fardeau trop pesant.

Dix années plus tard, les deux reines s'étant trouvées de nouveau réunies à Worms, assistaient à un brillant tournoi où les Bourguignons d'une part, et les chevaliers de Gundahar de l'autre, rivalisaient de valeur et de dextérité.

« Le voyez-vous là, disait Chrimhild à sa belle-sœur en lui montrant son époux, le voyez-vous au milieu des héros? quel maintien, quelle démarche! il brille parmi eux comme la lune au milieu des astres! quel bonheur d'être l'épouse d'un chevalier si accompli! » Et à son tour, Brunehild

vantait la grâce et la majesté du roi son époux ; mais les prétentions qu'affiche Chrimhild, de traiter avec elle d'égale à égale, blessent l'orgueil de la superbe reine des Bourguignons : quelques mots échappés imprudemment à l'épouse de Sigefrid, dans l'ardeur de la dispute, révèlent à Brunehild des mystères inconnus d'elle, et qui se rattachent à son mariage avec Gundahar : fatales paroles qui auront un retentissement terrible, et que des milliers d'hommes doivent expier de leur sang!

Brunehild, le cœur ulcéré de l'affront qu'elle a reçu, ne respire plus que la vengeance ; c'est à Sigefrid qu'elle demandera compte des railleries outrageantes de son épouse et des forfanteries mensongères qu'il s'est permises envers elle. Hagen de Troneck offre de la délivrer d'un ennemi qu'elle déteste, Gundahar lui-même y consent. Ainsi tout se réunit pour perdre le malheureux Sigefrid, qui était sans défiance au milieu de ses parens. Invité à prendre part à une chasse royale sur la rive droite du Rhin, Sigefrid s'y rend vêtu d'un habit magnifique. Après des prodiges de force et de valeur, il tombe sous le poignard du perfide Hagen, qui dépose son cadavre tout sanglant sur le seuil du palais de Chrimhild. La malheureuse princesse, à son réveil, découvre le corps inanimé de son époux. Tremblante, éperdue, elle

soulève de ses blanches mains la tête majestueuse du héros, prend le ciel à témoin du forfait dont il meurt victime, et s'écrie avec l'accent du désespoir : « Tu es mort assassiné : malheur à l'assassin : que ton sang retombe sur lui! » Serment terrible dont nous verrons plus tard le fatal accomplissement!

La religion déploie toutes ses pompes aux funérailles du héros; le peuple se presse en foule autour de son cercueil, et l'infortunée princesse, en proie à la plus vive douleur, passe trois jours et trois nuits auprès de la dépouille chérie de Sigefrid. Enfin, le dernier sacrifice se consomme, et la terre reçoit l'enveloppe mortelle de celui que Chrimhild a tant aimé.

Cependant des ambassadeurs d'un roi de Hongrie arrivent à la cour de Chrimhild, et viennent, au nom d'Attila, demander la main de la sœur de Gundahar. Le roi des Huns, veuf d'une épouse chérie, a entendu raconter les aventures de Sigefrid, sa mort prématurée, et les malheurs de sa veuve dont on vante la beauté. Chrimhild, à toutes les instances que lui adressent les messagers d'Attila, ne répond que par des larmes et des sanglots; mais, sur la promesse qu'ils lui font de venger ses outrages, elle consent à les suivre, et part, pleine de l'espoir d'apaiser les mânes de son époux, et de convertir à la foi chrétienne le

païen Attila. Elle traverse l'Allemagne en triomphe ; partout les populations accourent pour la saluer ; les fêtes, les banquets se succèdent, et, en retardant l'arrivée de la princesse, irritent d'autant l'impatience du terrible roi des Huns. Enfin il s'avance lui-même à sa rencontre, accompagné de son frère, et suivi d'un nombreux cortége, formé de tous les princes du Nord et de ceux de l'Orient.

Les noces d'Attila et de la veuve de Sigefrid furent célébrées avec tout le luxe et la magnificence que ce chef des barbares avait coutume de déployer autour de lui ; les dépouilles des rois vaincus furent déposées aux pieds de Chrimhild, les chevaliers briguaient l'honneur de la servir, des filles de souverains et de princes formaient sa cour, la plus brillante de toutes celles de l'Europe : rien ne manquait à son bonheur, car la naissance d'un fils devait combler tous ses vœux et resserrer les liens qui l'unissaient à Attila. Mais la soif de la vengeance la dévorait en secret, et les mânes de son premier époux n'étaient pas apaisées. Profitant d'un moment d'abandon où Attila n'avait rien à lui refuser, elle lui demande, pour toute grâce, de rendre ses frères témoins de sa félicité. Deux troubadours partent aussitôt pour Worms, chargés de transmettre à Gundahar et à ses frères le message de leur souverain. Le roi des Bourgui-

gnons accepte; il part, suivi des deux autres princes, de Hagen de Troneck, et d'une foule d'écuyers et de varlets. Mais, dès le début de leur voyage, de sinistres augures semblent leur prédire un fatal dénouement. Le Danube a rompu ses digues et forme un immense océan : le duc de Bavière veut leur interdire l'accès de ses états : des sirènes leur dévoilent un avenir plein de mystère et d'effroi; cependant leur courage triomphe de ces obstacles passagers, et, après quelques événemens épisodiques, ils arrivent en Hongrie, où Attila leur réserve l'accueil le plus noble et le plus hospitalier; mais Hagen, qui a le pressentiment de sa destinée, brise son vaisseau, convaincu qu'il est que sa perte est jurée, et qu'il ne reverra pas le royaume des Bourguignons.

Ici la scène change, l'horizon se rembrunit, tout prend un air sombre et lugubre; l'horrible catastrophe finale se prépare au milieu des accens de la joie la plus bruyante; la muse du poëte est couronnée de roses, mais ses pieds baignent dans le sang. L'anéantissement total des Niebelungen ou Bourguignons offre le spectacle d'un carnage effroyable qui échappe aux proportions de la simple humanité : on croit lire le récit des Titans contre les Dieux.

Attila ignore les coupables desseins de son épouse; aussi sa réception est-elle franche et ami-

éale ; l'accueil de Chrimhild est cérémonial et glacé. Les Bourguignons, inquiets des mesures hostiles qu'on prend à leur égard, s'efforcent de prévenir les dangers qui les menacent : ils implorent l'assistance du Tout-Puissant, se couvrent de leurs armures, et se préparent à vendre chèrement leur vie. Au milieu d'un tournoi, le choc des combattans, le bruit des armes, l'irritation croissante, engagent la lutte entre les Huns et les Bourguignons. Les fers se croisent, le sang coule, la terreur est à son comble : ce n'est plus un festin joyeux auquel on vous convie, c'est un banquet de mort. Chrimhild, jusque-là si ingénue, si tendre, bien qu'altière et même un peu sauvage, Chrimhild, épouse fidèle et sœur dévouée, n'est plus qu'une mère dénaturée, qui livre son propre fils pour soulever Attila contre ses hôtes ; c'est une furie vengeresse, altérée de sang, dont l'implacable vengeance ne peut être assouvie que par l'extermination totale de ses ennemis. Hagen, le terrible Hagen, se défend comme un lion traqué dans une forêt entourée de chasseurs : d'un coup il fait voler la tête du fils d'Attila ; elle bondit et vient rouler sur les genoux de Chrimhild : entouré de morts et de mourans, il entasse cadavre sur cadavre, se fait un rempart de ces corps inanimés, hideux trophées, d'où il menace encore l'ennemi de ses farouches et intrépides regards.

Resserrés dans l'enceinte étroite de la salle du festin, les Huns, après des miracles de courage, succombent tous jusqu'au dernier, sous le fer des Bourguignons; mais le combat se ranime avec une ardeur nouvelle, entre le margrave de Danemark et le féroce Hagen : après une lutte de quelques instans, que Chrimhild encourage du geste et de la voix, le jeune Danois tombe percé d'un coup mortel. La salle est jonchée de cadavres, et le sang ruisselle de toutes parts. Les Bourguignons, affaiblis par une lutte longue et désespérée, demandent à capituler. Attila rejette leurs offres, et Chrimhild, étouffant tout sentiment humain, ordonne qu'on mette le feu à la salle où sont ses parens renfermés avec les Bourguignons échappés au carnage. Ce que le fer a épargné périra dans les flammes : tel est l'ordre de cette reine implacable, qui méconnaît la voix de la nature, et foule aux pieds ses devoirs de femme, d'épouse et de mère. Une fumée épaisse s'échappe des ouvertures, les flammes envahissent la salle, atteignent les malheureux Bourguignons, auxquels la fuite est impossible, et qui poussent d'affreux gémissemens. Hagen, insensible à ces tortures effroyables, reproche à ses compagnons de supplice leurs cris et leur désespoir, et pour étancher la soif qui dévore leurs entrailles, il leur indique le sang qui coule de toutes parts, et les invite à s'y désaltérer.

Au milieu de tant d'horreurs, six cents Bourguignons demeurent encore debout; cette nouvelle consterne Chrimhild. Il faut qu'ils meurent, dût-elle sacrifier l'élite de ses soldats.

L'arrivée de Rudiger, le même qui était venu demander la main de Chrimhild pour son souverain Attila, ajoute un nouveau degré d'intérêt à ces scènes déjà si dramatiques et si animées. Il vient conjurer une épouse implacable de mettre un terme à sa vengeance, et de sauver ces malheureux échappés comme par miracle à tous les fléaux à la fois. Mais Attila, que le massacre des siens a rendu impitoyable, et la reine dont la rage contre Hagen n'est pas encore assouvie, le conjurent de venir à leur aide et de les délivrer de leurs terribles ennemis.

Ici commence un épisode admirable, plein de force, de chaleur, d'entraînement. Le margrave Rudiger se refuse à commettre ce qu'il appelle un assassinat, et résiste aux prières, aux supplications de Chrimhild, qui n'épargne rien pour triompher de ses scrupules. Sommé par la reine de tenir la promesse qu'il lui a faite par serment d'être son champion, le vassal, plein d'honneur, répond qu'il peut bien sacrifier pour elle le peu de jours qui lui restent, mais qu'il doit compte de son âme à Dieu, et qu'à aucun prix il ne consentira à la perdre. Puis, se retournant vers

son maître : « Reprenez, dit-il, tous vos bienfaits, tous les fiefs dont vous m'avez investi, toutes les villes que vous m'avez données ; je préfère la misère aux remords qui m'attendent, et que l'hermine royale n'apaiserait pas. » Il lui rappelle que des liens de famille l'unissent aux Bourguignons, que l'un d'eux a épousé sa fille, qu'ils ont bu dans sa coupe et rompu le pain ensemble ; qu'il ne pourrait donc sans déshonneur tourner ses armes contre eux. Chrimhild est inexorable, et Attila le presse de plus en plus. Enfin, le vieux guerrier, forcé dans ses derniers retranchemens, s'écrie avec douleur : « Vous voulez ma mort ? eh bien ! soit, je paierai de mon sang tous les bienfaits dont vous m'avez comblé : si je succombe, prenez soin de ma femme et de mon enfant ; je vous recommande aussi mes vieux et fidèles serviteurs. »

En ce moment, les Bourguignons s'avancent vers Attila ; la vue de Rudiger leur paraît un signal de délivrance : mais le guerrier, l'air morne et la tête baissée, leur fait ses adieux, en les conjurant de lui pardonner sa trahison involontaire, et termine en les invitant à se mettre en garde et à entamer le combat. Aussitôt les épées se croisent, le sang coule, la phalange des Bourguignons s'éclaircit à vue d'œil, tandis que le margrave, percé d'un coup mortel, va tomber sur le monceau de cadavres dont il a jonché la terre.

Attila, informé de la mort de son ami, pousse un cri terrible, et jure d'exterminer tous les Bourguignons. Enfin la victoire, long-temps douteuse, se déclare en faveur du roi des Huns. Gundahar et Hagen, prisonniers tous deux, sont livrés à la reine, et jetés, par son ordre, dans un cachot séparé. Chrimhild, bondit de joie à l'idée de voir son ennemi entre ses mains, et de pouvoir venger sur lui les mânes irritées de son époux :

« Némésis, tout entière à sa proie attachée, »

elle redemande à Hagen ce trésor qui appartenait à Sigefrid, et dont il s'est perfidement emparé. Le farouche seigneur de Troneck répond qu'il a juré de garder le silence le plus profond sur le lieu où étaient déposées les richesses qu'elle réclame, tant qu'un de ses maîtres serait encore vivant. « Eh bien! s'écrie la reine, tu es dégagé de ton serment! » et, à un signal qu'elle donne, la tête de Gundahar, de son propre frère, roule à ses yeux. Hagen, inébranlable dans sa résolution, insulte la reine, et brave ses fureurs. Outrée de colère, Chrimhild saisit le glaive du héros, frappe l'assassin de Sigefrid, et sépare la tête du tronc ensanglanté. Un vieux serviteur de la reine, indigné d'un attentat aussi lâche, s'élance sur

Chrimhild, et, rassemblant ses forces défaillantes, il la fait tomber à ses pieds.

Tel est ce vaste poëme, dont il faut renoncer à donner une idée exacte et complète; théâtre de tant d'événemens divers, de catastrophes effroyables, de guerres longues et sanglantes, de luttes formidables; où se donnent rendez-vous les héros et les héroïnes, les nains et les gnômes, les syrènes et les enchanteurs, les Normes ou Parques scandinaves, qui tissent la destinée des guerriers avec du fil trempé dans du sang; les dragons et les prêtresses inspirées; en un mot, tout ce peuple d'ombres, de fées, de lutins, de démons, d'êtres empruntés à l'Olympe du paganisme, ou dérobés au ciel des chrétiens, et à ce séjour où les peuples du Nord font reposer les âmes.

Au sein de cette poétique de tristesse et de carnage, on démêle des traits touchans de douceur et d'harmonie. Cette muse si sombre et si terrible, cette muse accoutumée à se baigner avec délices dans le sang de ses ennemis, trouve aussi le secret de chanter avec grâce les charmes d'une jeune vierge, et de tracer la peinture d'un amour tendre et naïf.

Le sujet de ce poëme national est très-ancien; il reçut d'abord une forme païenne; mais le christianisme des Francs et des Bourguignons le baptisa, pour ainsi dire, et l'ensemble de l'épopée

subit une métamorphose remarquable. Sans que ces peuples sacrifiassent leurs souvenirs mythologiques à leur nouvelle croyance, il sortit, de ce combat entre les deux religions, l'épisode des *Niebelungen*, le plus majestueux de tous les poëmes épiques. Les héros chrétiens succédèrent, dans l'admiration des peuples germains, aux héros du paganisme, et ces compositions se couvrirent dès lors d'un vernis de christianisme, sans être animées d'un esprit vraiment chrétien. C'est le tableau fidèle des mœurs, de la vie, des coutumes et des usages des hommes dans le siècle des Huns; c'est la chevalerie encore à son berceau, l'origine d'un état féodal naissant, l'apothéose du courage personnel regardé comme la première des vertus.

Beaucoup de critiques allemands ont voulu voir dans les épopées germaniques, comme dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, non l'ouvrage d'un seul homme, mais l'ensemble de poésies composées par des rapsodes. Une autorité fort imposante en pareille matière, le savant baron d'Eckstein, a développé cette dernière hypothèse avec beaucoup de talent et d'érudition. Il a signalé quelques différences entre les deux parties du poëme qui lui semblent fort caractéristiques : la lenteur de l'action, le défaut de l'intérêt, la longueur des épisodes, au commencement; vers la fin, au contraire,

la marche rapide des événemens, l'intérêt toujours croissant du drame, la vigueur du style, la richesse des images et la profusion des tableaux. Je ne puis toutefois me ranger à son avis : car rien n'autorise à soupçonner, en Allemagne, à cette époque, une école de poëtes récitant, chantant des fables, comme les homérides de l'antiquité. En effet, rien n'interrompt, dans tout le poëme, ce plan régulier et uniforme, cette admirable unité d'action à laquelle les moindres détails viennent se rattacher, et dont la vengeance de Chrimhild forme le nœud, et sa mort le dénouement : l'expiation qu'elle croit devoir aux mânes de son époux domine, d'un bout à l'autre, cette grande composition : dès que le massacre des coupables et des innocens a apaisé l'ombre vengeresse de Sigefrid, le poëte s'arrête, et ce grand drame est accompli.

Adelung attribue le poëme des *Niebelungen* à Conrad de Würtzbourg, Jean de Muller à Wolfram d'Eschenbach, Frédéric Schlegel à Henri d'Ofterdingen, d'autres au célèbre Klingsœhr de Hongrie. Quel que soit l'auteur auquel cet ouvrage doit sa forme dernière, c'est, sans contredit, le plus habile de l'époque des chantres de la Souabe, si riche en troubadours ingénieux et délicats. On ne se lasse pas d'admirer la dignité, la simplicité, la fière et noble ordonnance de cette épopée : par-

tout éclate le génie créateur du poëte, cette imagination puissante qui s'empare d'un siècle, et le fait apparaître tout vivant avec son costume, son langage, ses mœurs et ses passions. Quelle figure imposante que celle de cette Chrimhild, douce, ingénue, tendre, affectueuse, dérobant aux regards d'un monde profane ces traits si beaux et si majestueux! C'est l'Hélène de l'épopée germanique: elle sèmera la discorde entre deux peuples amis, entre les fils de la lumière et les enfans des ténèbres, et fera planer la mort sur eux. D'abord vierge timide et craintive, puis épouse aimante et dévouée, enfin, veuve implacable et mère dénaturée, immolant tout à son cruel ressentiment. Que de noblesse, que de grandeur d'âme, de loyauté, de désintéressement dans la personne du margrave Rudiger, de ce guerrier sans peur et sans reproche, luttant avec courage contre la fatalité qui le poursuit, partagé entre la crainte de manquer au serment qu'il a prêté, et la honte qu'il ressent à l'idée de massacrer lâchement les hôtes que son souverain a accueillis!

Le farouche baron de Troneck, Hagen, est un de ces personnages à formes colossales, auquel on ne saurait comparer que les guerriers d'Homère, Ajax, Diomède, ou quelqu'un des acteurs de ces épopées orientales de cent mille vers, où héros, combats, fictions, tout est gigantesque, comme

le lit du Gange et les sommets de l'Himalaya. Hagen, c'est la soif de l'or et le dédain personnifiés. La haine seule vit au fond de son âme, la haine dans toute son amertume et toute sa noirceur.

Sigefrid est tracé de main de maître; c'est le héros de prédilection du poëte: c'est l'Achille, du moyen âge, l'idéal de la chevalerie, le type du guerrier intrépide et de l'amant fidèle; semblable à l'ami de Patrocle, il est invulnérable, sauf à un seul endroit, et, comme ce guerrier invincible, il périra blessé mortellement là où son corps n'a pas trempé dans le sang du dragon. La physionomie de Brunehild est pâle, et ses traits sont presque effacés: néanmoins, une flamme secrète, sombre, mystérieuse, couve dans son âme, sans qu'elle puisse approfondir elle-même ses sentimens. On aurait peine à reconnaître, dans le personnage si insignifiant et si nul, que le poëte appelle Etzel ou Attila, ce fléau de Dieu, ce conquérant barbare qui faisait trembler l'Europe sous ses pas, détrônant les monarques, fauchant des populations entières, et traînant à sa suite d'innombrables essaims de prisonniers. Son manque total d'énergie, ses supplications auprès du margrave de Béchelar, pour qu'il extermine les malheureux Bourguignons échappés au fer et à la flamme, l'inaction dans laquelle il demeure lui-même en présence de scènes si dramatiques et si poignantes;

sa froide impassibilité quand le vieux Hildebrand porte une main criminelle sur la reine Chrimhild; tous ces traits de lâcheté ou d'insouciance honteuse porteraient à croire que l'auteur des *Niebelungen* avait en vue quelque autre personnage historique du même nom qu'Attila, si les détails qu'il donne sur la famille de ce chef des Huns, sur l'étendue de ses états, sur sa terrible puissance et l'effroi qu'il inspirait, ne dissipaient tous les doutes à cet égard.

Le merveilleux joue un grand rôle dans le poëme des *Niebelungen;* on y retrouve toutes les traditions fabuleuses, toutes les superstitions poétiques et locales du moyen âge; ce fatalisme mystérieux qui plane sur toutes les compositions contemporaines; cette disposition singulière des esprits faibles à créer une foule d'êtres bons ou mauvais, divinités intermédiaires entre le ciel et l'homme, héritage forcé des Scandinaves, qui s'est modifié selon les temps et les lieux.

Les montagnes recèlent, dans leurs flancs, des métaux précieux et des diamans dont la transparence et l'éclat rivalisent avec la source la plus pure: ce sont des trésors confiés à leur garde, et qu'on ne peut leur arracher qu'en fouillant dans leurs entrailles, et en leur déchirant le sein. Cependant, sans recourir au merveilleux, n'y a-t-il pas, dans ces veines d'or qui sillonnent l'intérieur

des montagnes, dans ces couleurs brillantes qui en jaillissent, dans cette végétation mystérieuse et souterraine, quelque chose qui tient de près au merveilleux?

Les souverains de ces demeures sombres, ce sont les nains, puissances souterraines qui habitent le sein du globe, veillent sur les richesses qu'il renferme, et président à leur création. Divinités invisibles, ils ressemblent à ces filons qui se montrent, et disparaissent aussitôt quand on creuse la terre. Fils du feu, ils s'occupent, comme leurs confrères les Cyclopes, à forger de redoutables épées et des cottes-de-mailles à l'épreuve du fer. C'est ainsi que Sigefrid, encore jeune, mais déjà étonnant par les prodiges de son courage et sa force athlétique, rencontre, au pied d'une montagne, deux jeunes princes qui se disputaient la possession d'un trésor confié à la garde d'un nain mystérieux. Ils le prennent spontanément pour arbitre dans leur querelle; mais, mécontens de sa réponse, ils se jettent sur lui, et le forcent à leur ôter la vie, et à enchaîner le nain, doué d'une force surnaturelle.

En face des nains s'élèvent les géans, d'une stature colossale et imposante, doués d'une puissance corporelle qui les rend formidables à leurs ennemis: ce sont les représentans de la force brutale et matérielle, les emblèmes des passions bas-

ses, des penchans grossiers, de la nature sensuelle et animale.

L'idée du dragon n'appartient point en propre aux nations germaniques ; elle est commune à tous les peuples, et en particulier aux imaginations de l'Orient : on la retrouve chez les Chinois, les Grecs et les Persans. L'emploi du dragon est de veiller en cachette sur les trésors cachés dans l'épaisseur des forêts solitaires, de dévorer les hommes et les bêtes, d'infecter l'air de son souffle corrompu, et d'enlever de jeunes vierges en les dérobant à la surveillance de leurs gardiens. C'est le type de l'égoïsme le plus sec et le plus étroit, de l'absence totale des sentimens nobles et généreux. A mesure que les idées d'un paganisme décrépit firent place aux croyances plus relevées du christianisme, l'idée du dragon dégénéra insensiblement, et se confondit avec celle du serpent tentateur, du séducteur d'Adam et d'Eve, de l'archange déchu.

Si les montagnes ont leurs nains et leurs géans, l'eau a ses ondines ou nymphes des sources et des fleuves, qui possèdent le don de lire dans l'avenir: elles ont fourni quelques pages charmantes à M. Lamotte-Fouqué, dont la nouvelle, intitulée *Ondine*, chef-d'œuvre des féeries, offre le tableau le plus frais et le plus gracieux. Ce sont ces syrènes de la mythologie scandinave qui annon-

cent aux trois princes bourguignons, en route pour se rendre auprès de Chrimhild et d'Attila, la mort qui les attend au terme du voyage, et la catastrophe terrible à laquelle le chapelain seul doit échapper.

Les plantes avaient de même un sens allégorique et caché : les plus anciennes poésies anglo-saxonnes en font foi. Le saule est l'emblème du jugement; le tilleul, grâce à sa forme svelte et élégante, à son parfum agréable et l'époque où il fleurit, devait être le signe de l'amour. Le trèfle, le lis et la rose étaient les fleurs qu'on préférait à toute autre : le premier devait à sa forme d'être le symbole de la trinité; le lis représentait naturellement l'ingénuité virginale, la simplicité de l'innocence; la rose, l'éclat pudique de l'amour timide et discret, et l'épine, cachée sous la fleur, faisait pressentir des combats terribles, des larmes intérieures et de cruels déchiremens.

Les animaux jouent aussi leur rôle dans ce monde merveilleux : les sagas du Nord et les poëmes du siècle de Charlemagne ne tarissent pas en éloges sur le mérite de ce fier et superbe animal que Buffon appelle la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. L'idéal d'un coursier, c'est Bayart dans les *Quatre Fils Aymon:* attaché à la pierre d'un moulin, et précipité dans le fleuve, il élève encore sa tête au-dessus des flots,

pour jeter un dernier et douloureux regard sur son maître, et quand celui-ci, que ce spectacle déchire, détourne les yeux pour ne pas en être témoin, le noble animal s'affaisse, et disparaît sous les flots.

Mais ce n'est pas seulement sous forme épisodique, et pour ainsi dire accidentellement, que le merveilleux apparaît dans les compositions du moyen âge : il n'y est pas seulement question de chaperons magiques, d'anneaux enchantés qui rendent invisible, d'épées protectrices, de casques impénétrables ; mais le merveilleux entre aussi dans ces poëmes, comme action principale et comme sujet. On en pourra juger par l'analyse suivante, de *Laurin* :

Bitterolf, roi de Steiermark, avait deux enfans, Dietlieb et Simild. Cette dernière se rendit un jour, accompagnée de son frère et de quelques chevaliers, dans une prairie où plusieurs de ses amies l'attendaient pour se promener sous de verts tilleuls. Laurin, roi des nains, doué d'une puissance redoutable, aperçut Simild et conçut pour elle une passion des plus vives. S'étant glissé derrière le groupe des promeneurs, et muni d'un chaperon qui le rendait invisible, il enlève l'objet de ses désirs.

Dietlieb, après avoir vainement cherché sa sœur, qui avait disparu à ses regards, se rend en

toute hâte auprès du vieux duc Hildebrand, et tous deux partent, avec une suite nombreuse, pour Berne, résidence du roi Dietrich ou Didier. Chemin faisant, Hildebrand entend parler du roi Laurin, qui règne en Tyrol, et d'une merveilleuse beauté dont il a réussi à faire la conquête. Curieux de juger par eux-mêmes des prodiges qu'on leur raconte, ils tournent bride et dirigent leurs coursiers vers la demeure de ce monarque mystérieux. Arrivés sur les lieux, ils aperçoivent un jardin tout parsemé de roses et entouré d'un fil presque imperceptible. Tandis que Dietlieb s'extasie sur la magnificence de la vue et sur les parfums suaves dont l'air est embaumé, un guerrier de sa suite moissonne toutes les fleurs avec son épée, et brise les portes d'or du parc de Laurin.

Alors parait, dans tout l'éclat de la pompe et des richesses, le roi lui-même, armé de pied en cap, et monté sur un superbe coursier : il demande comme réparation pour cette insulte à sa majesté royale, la main gauche et le pied droit du téméraire. Celui-ci, indigné, veut se mesurer avec le roi des nains, mais il succombe dans la lutte, et son vainqueur le fait charger de chaînes. Dietlieb, alors, témoin des mauvais traitemens infligés à son vassal, défie Laurin et le provoque en combat singulier.

Cependant Wittich, Wolfhart et Dietrich,

qui ont suivi de loin Dietlieb, sont arrivés : ces trois puissans auxiliaires l'aident aussitôt à triompher de Laurin, en le dépouillant pièce à pièce de tout son attirail enchanté. Au moment où le roi des nains va périr, il appelle Dietlieb à son aide, et lui avoue en même temps que sa sœur est tombée en son pouvoir : à ces mots Dietlieb s'empresse de le secourir. Hildebrand intervient dans cette lutte, et les deux rivaux se tendent une main de réconciliation. Laurin les invite à le suivre sous terre, dans son palais, et tous s'acheminent, pleins de confiance, dans ces demeures mystérieuses.

Laurin les conduit d'abord dans le château de son neveu où les étrangers sont accueillis par le ramage enchanteur des oiseaux, les accords des harpes et les fanfares des trompettes qui célèbrent leur arrivée. Le lendemain, c'est Laurin lui-même qui les reçoit dans son palais avec un luxe et une magnificence dignes d'un souverain. Simild paraît ensuite, et déclare à son frère que jamais elle ne consentira à s'unir au roi des nains qui veut devenir son époux.

Cependant le perfide Laurin, que la soif de la vengeance dévore, profite d'un instant où ces hôtes trop crédules s'étaient dépouillés de leurs armes : il leur fait verser un breuvage soporifique qui les lui livre sans défense, après quoi un géant les

transporte endormis dans une voûte obscure, et les suspend à une verge de fer. Mais Dietrich, à son réveil, entre dans des transports de colère si terribles, que son haleine enflammée fait fondre les chaînes qui l'étreignaient, ce qui lui permet de rendre ses compagnons à la liberté. Simild, de son côté, a volé vers son frère que Laurin avait fait enfermer dans un cachot à part : elle le délivre de ses fers et lui donne un anneau qui doit centupler ses forces. Dietlieb délivre à son tour ses compagnons de captivité, leur rend leurs armes, et reçoit de sa sœur un anneau qui détruit le charme magique, grâce auquel Laurin pouvait se dérober à tous les regards.

Alors commence un combat terrible entre la suite de Dietlieb et les nains aidés des géans que Laurin a fait venir comme auxiliaires ; mais ces derniers sont entièrement défaits ; leur roi lui-même tombe prisonnier entre les mains des héros païens, qui le condamnent à faire le métier de bateleur sur les tréteaux et les places publiques.

L'attachement du frère et de la sœur, l'énergie de Simild, la perfidie de Laurin, enfin la description du palais enchanté du roi de ces nouveaux pygmées, sont des morceaux poétiques achevés et pleins du plus vif intérêt.

C'est dans l'Orient, terre classique de l'imagination et du génie, qu'il faut chercher le berceau

du merveilleux ; car les phénomènes de la nature doivent recevoir le souffle puissant d'une intelligence élevée avant d'acquérir une existence réelle et durable.

En effet, contemplons les contrées qui avoisinent le Nord, et touchent aux confins de la terre vivante ; ses immenses plaines de cristal, son ciel enflammé, et son horizon rougeâtre pendant les longues nuits d'un hiver de six mois, ses volcans qui vomissent des torrens de feu du sein des neiges éternelles, ses gouffres bouillans, dont l'eau, lancée sur le sol environnant, se précipite en cascades écumantes et en torrens impétueux, le silence solennel de ces déserts glacés, interrompu seulement par le mugissement des vagues, le craquement des montagnes de glace, qui se heurtent avec un épouvantable fracas, le roulement majestueux du tonnerre, les hurlemens des bêtes féroces ; tout ce spectacle, enfin, plein de grandeur et de mélancolie, ce silence et cette immobilité de la mort, glacent le souffle de la vie, repoussent l'homme en lui-même, et tarissent les sources de l'inspiration.

Tournons maintenant nos regards vers ces plages immenses dont la mer Méditerranée nous sépare, vers ces rives africaines, d'où jadis les colonies égyptiennes apportèrent, dans l'Europe sauvage, les premiers germes de la civilisation. Plus

de frimats, plus de glaces, de neige; mais une terre morte et comme écorchée par les vents, et ce fameux désert où les sables, roulant comme les flots de l'Océan, ensevelissent des tribus entières de peuples voyageurs. En même temps, une végétation qui étale une vigueur et une magnificence inouies, des épis courbés sous leur fardeau, des vignobles atteignant des dimensions colossales, le baobab étalant ses bras gigantesques, le lourd hippopotame, la majestueuse girafe, le flamand avec sa robe écarlate, le perroquet vêtu d'émeraude et de saphir, et ces immenses rochers, ouvrage de l'homme, en face desquels Bonaparte a pu dire à ses guerriers : « *Soldats, du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent!*

En Afrique, la nature est tout, mais l'histoire n'est rien.

Jetons enfin les yeux sur ce vieil Orient, terre d'enthousiasme et de mysticisme, mélange extraordinaire d'austérité religieuse et de volupté passionnée, où la nature est aussi merveilleuse que l'histoire des habitans. Là se retrouvent ces emportemens continuels de l'âme, ces élans involontaires vers un monde idéal et merveilleux; là les fictions fantastiques et la féerie sont naturels comme l'existence; là, l'imagination colorée des feux d'un soleil brûlant, reproduit avec des couleurs toujours nouvelles, et sans se lasser jamais,

les trésors d'une nature magnifique, et les traditions miraculeuses de la foi. « Les caravanes qui traversent le désert, s'arrêtent souvent au pied des palmiers solitaires; on savoure le riz, les chameaux plient le genou, les Européens se taisent, un des Arabes commence le récit; aussitôt se groupe autour de lui un cercle d'auditeurs avides, qui passent des nuits entières à écouter ses récits merveilleux. Les physionomies des assistans s'animent ou se rembrunissent, suivant que le conteur égaie ou attriste son récit: les chevaux même tendent le cou avec un air de curiosité. Les Arabes ont peu de livres, presque point d'histoires écrites; ces contes, transmis de bouche en bouche en tiennent lieu; ils nourrissent leur pensée de tous ces rêves orientaux, de ces palais superbes, de ces génies tout couverts d'or et de diamans (1). »

Ce goût des fables, ce besoin de croyance qui tourmente l'homme à tous les âges, dut reparaître aux premiers temps de l'Eglise; de là les légendes de la Thébaïde, de là les vies miraculeuses des pères du désert; de là aussi ces chroniques où le fabuleux se mêle intimement à la réalité. L'influence de l'Orient a laissé une trace profonde dans les fictions idéales dont elles sont semées; on reconnaît que les Arabes avaient plus d'une fois

(1) VILLEMAIN, *Cours de Littérature*, inédit.

planté leurs tentes dans les plaines où écrivaient ces naïfs conteurs.

En regard du poëme des *Niebelungen*, qu'on pourrait nommer à bon droit l'*Iliade* germanique, nous placerons le poëme de *Gudruna*, sorte d'*Odyssée* allemande, qui date du XIIme siècle, quoique certaines allusions historiques nous autorisassent à lui assigner une origine plus reculée. Après avoir contemplé les scènes d'horreur et de carnage, dont le Sud fut le témoin, nous tournons nos regards du côté du Nord, vers cette contrée que les flots de la mer battent sans relâche, vers l'Irlande.

Les nombreux événemens qui forment le tissu si serré du poëme de *Gudruna* peuvent se réduire aux faits suivans :

« Hagen, fils de Sigeband et d'Ute, a été ravi, encore au berceau, par un aigle qui l'a déposé dans son nid; rendu plus tard à ses parens, grâce à une intervention miraculeuse, il s'est fiancé à Hilde, princesse des Indes : de leur union est née une fille, que Hettel de Hegelinge surprend et fait enlever par ses trois vassaux, Horant, Wate et Trute, déguisés en marchands. Hagen part pour ressaisir, les armes à la main, sa fille, cette nouvelle Hélène : mais le sang ne doit pas couler, et la lutte se termine par un traité de paix. Hettel demeure paisible possesseur de sa conquête, et

bientôt la naissance d'une fille, Gudruna, vient resserrer les liens qui l'unissaient à son épouse.

Cependant la renommée de la beauté et de la vertu de cette jeune princesse avait retenti au loin. Hartmuth, roi de Normandie, et Herwig, roi de Zéelande, tous deux épris de ses charmes, n'avaient essuyé d'elle que des refus humilians. Ce dernier, piqué d'un tel affront, avait déclaré la guerre à Hettel, et obtenu de lui la main de Gudruna. Tout-à-coup Hartmuth fond dans le pays, à la tête d'une armée nombreuse, tue Hettel, et emmène Gudruna, devenue sa prisonnière, dans ses domaines de Normandie. Mais la jeune captive, douée d'une énergie supérieure à son sexe, refuse obstinément de s'unir à Hartmuth: aussi Gerlint, mère du roi, pour se venger d'elle, la condamne à laver aux bords de la mer, par le froid le plus rigoureux, tout le linge du palais.

Cependant la mère de Gudruna équipe une flotte pour aller délivrer sa fille de cette humiliante captivité. Un jour que celle-ci remplissait ses pénibles fonctions avec son amie Hildbourg, un oiseau vient s'abattre mystérieusement auprès d'elle; s'annonce comme un messager céleste, avant-coureur d'un auxiliaire plus puissant, et lui déclare que l'heure de la délivrance va bientôt sonner pour elle. Le lendemain, tandis qu'elle se livrait, nu-pieds dans la neige, aux travaux de

ménage les plus grossiers, une barque s'approche d'elle, montée par deux hommes qui l'interrogent sur la contrée qu'elle habite et sur la princesse Gudruna. Transportée de bonheur en reconnaissant son amant et Ortwin son frère, elle s'élance dans leurs bras et les serre contre son cœur. Mais Ortwin se refuse à l'emmener immédiatement, parce qu'il lui semblerait trop cruel de ne pas rendre aussi à leur famille les compagnes que sa sœur a eues dans sa captivité. Malgré le désespoir d'Herwig, la prudence leur fait un devoir de se séparer. Mais Gudruna, qui a reçu l'accolade de deux princes du sang royal, se révolte à l'idée d'exercer plus long-temps le métier de servante, et jette dans la mer tous les vêtemens qu'elle lavait. La reine Gerlint, outrée de ce qu'elle appelle l'insolence et la rébellion de Gudruna, la condamne à être battue de verges et à demeurer transie de froid dans ses habits tout imprégnés d'une eau glaciale. Gudruna, dans sa détresse, a recours à la ruse pour échapper à ce cruel châtiment: elle feint de céder aux désirs de Hartmuth, se revêt de ses plus beaux habits, et fait asseoir à ses côtés Ortruna sa sœur, prisonnière comme elle, et dont on l'avait séparée dès long-temps. La nuit suivante, elle annonce aux femmes qui l'environnent que leur captivité touche à sa fin. Le lendemain, en effet, la ville est

assiégée, le château réduit en cendres. Le père d'Hartmuth tombe sous les coups des assaillans, Gerlint est égorgée par Wate; Gudruna épouse Herwig, Ortwin Ortruna et Hartmuth la jeune Hildburg, compagne de Gudruna pendant sa longue détention. »

On voit, dès le premier abord, combien la muse qui chanta les aventures des *Niebelungen* est plus sombre et plus mélancolique que celle à qui nous devons le récit des tribulations de Gudruna.

Dans le premier de ces poëmes, nous sommes sans cesse environnés de scènes lugubres, de tableaux terribles, d'images de mort et de sang; mais ici à peine l'horison est-il chargé de nuages, qu'il s'éclaircit de nouveau : au moment où l'éclair sillonne la nue, et fait présager une catastrophe prochaine, les ténèbres se dissipent, le ciel recouvre sa sérénité ordinaire, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Ainsi Hagen, devenu la proie d'un habitant des airs, est arraché de ses griffes redoutables, et a le bonheur de rejoindre ses parens; Hilde tombe entre les mains d'un ravisseur, mais pour serrer plus tard avec lui les nœuds de l'hyménée; son père s'arme pour la défendre, et le dénouement de cette lutte est une alliance, l'union des deux amans; Gudruna subit outrage sur outrage, affront sur affront; mais la nuée qui

recelait l'orage dans ses flancs se dissipe, et l'arc-en-ciel brille à ses yeux en signe de paix et de félicité.

Le ton qui règne dans le poëme entier est celui de l'idylle. La description de l'intérieur de la maison de Hagen respire un calme et un bien-être admirables. Le poëte nous introduit aussi en Normandie dans le palais de Hartmuth, et nous initie à tous les détails de la vie domestique de ce prince. La physionomie morale de sa famille entière est rendue avec art, et les traits en sont fortement accusés. La rudesse du père, l'humeur acariâtre et le naturel hautain de la mère, la bravoure du fils, que l'excès de sa passion pour Gudruna rend parfois dur et tyrannique, le caractère de la jeune princesse, si douce, si modeste, si résignée à son sort, mais douée en même temps d'un courage héroïque; en un mot, toutes ces figures qui se meuvent dans le poëme de *Gudruna* sont dessinées de main de maître. On ne peut se lasser d'admirer cette jeune princesse, née au sein des cours, jouet de chefs ambitieux qui se disputent sa conquête, et veulent obtenir par force ce que l'amour seul a droit d'exiger, en butte aux mauvais traitemens d'une femme despotique et cruelle, et souffrant, avec une secrète indignation, mais avec noblesse, toutes les humiliations que l'orgueil offensé de sa maîtresse se plaît à lui infliger. La

peinture de ce long noviciat de peines et de souffrances est un des épisodes de ce poëme les plus caractéristiques et les plus frappans. Le supplice moral auquel Gudruna est condamnée, et qui va chaque jour s'aggravant, ce malaise d'une âme qui manque d'appui, cet isolement au sein d'un palais où elle ne rencontre que des physionomies hostiles et des regards ennemis; puis cette transition si dramatique de la mélancolie la plus profonde à l'espoir le plus ravissant; tous ces traits révèlent l'âme ardente et sensible du poëte et un rare talent d'observation.

Il y a dans le caractère de Gudruna quelque chose de la fierté de Brunehild et de la douceur de Chrimhild avant qu'elle s'érige en vengeur des mânes de son époux. Les autres personnages sont également bien dessinés. Les principaux traits de la vie des matelots sont tracés avec vigueur, et le tableau de la flotte qui part pour réclamer Gudruna, admirable de naturel et de vérité. Quand pour reposer sa voix fatiguée de chanter les combats, le poëte se plaît à retracer les beautés d'une nature calme et riante, et les agrémens de la vie champêtre, on sent naître en soi un vague enchantement : il croît par degrés, et se rend maître de l'âme; on oublie parfois et le poëme et son auteur; on est transporté dans le palais d'Hartmuth, on s'asseoit tristement avec Gu-

druna sur ce rivage, témoin de ses souffrances; et l'on dirait que sous la tente des patriarches on écoute les récits naïfs de l'Ecriture.

Le parallèle du poëme des *Niebelungen* et celui de *Gudruna* nous offrira partout un contraste achevé; dans l'un, le passé nous répond de l'avenir: aussi ce drame lugubre ne peut-il avoir qu'un affreux dénouement; dans l'autre, rien ne motiverait cette soif du sang, ce besoin de vengeance qui exclut toute idée douce et riante, et fait disparaître toute perspective de paix et de réconciliation. Si le père d'Hartmuth tue celui de Gudruna, c'est sur le champ de bataille que ce monarque expire; mais il ne périt pas victime de la ruse et d'une infâme trahison. Si, d'une part, nous voyons Chrimhild sortir du tombeau de Sigefrid, altérée de sang, et méditant un affreux fratricide, puis associant Rudiger à sa vengeance par un terrible serment, et attirant Hagen par stratagème dans le royaume d'Attila, de l'autre, Gudruna s'offre à nous livrée à sa silencieuse douleur, consumée de regrets amers, loin de l'objet de ses plus chères affections, jusqu'à ce que l'ange tutélaire lui apparaisse, et que les rayons de l'espérance dorent à ses yeux l'édifice du bonheur.

A ces deux monumens colossaux de la poésie allemande du moyen âge se rattachent encore quelques compositions où les pages de deuil et de

larmes font place à des récits empreints de gaieté; tel est *Rother* ou *le Roi rouge*, tradition lombarde, s'il faut ajouter foi au témoignage de quelques érudits allemands, destinée à rattacher les héros germains aux ancêtres de Charlemagne, et qui, comme *Gudruna*, forme un ensemble assez complet. En voici une analyse succincte:

« Rother, roi des Lombards, a enlevé Hélène, fille de l'empereur grec Constantin: un rival plus heureux lui souffle sa maîtresse; mais Rother reparaît dans la lice, et après une lutte assez longue, il rentre en possession de sa belle captive. — Nous le voyons, au début du poëme, convoquer ses fidèles vassaux, et délibérer avec eux sur son mariage prochain. Les ambassadeurs qu'il envoie à Constantinople reçoivent l'accueil le plus outrageant, et sont plongés dans un cachot. A cette nouvelle, Rother, consterné de douleur, passe trois jours et trois nuits immobile sur une pierre. Nous avons vu Hettel envoyer ses serviteurs pour enlever, par ruse, Hilde, dont il convoitait la conquête: le roi de Bari, Rother, part, il est vrai, pour obtenir la main de la jeune princesse, mais aussi pour rendre ses ambassadeurs à la liberté. Il s'annonce comme un marchand chassé du royaume de Rother, et gagne si bien la confiance de l'empereur, qu'il le décide à lui accorder sa fille et à élargir les prisonniers. Mais la ruse est découverte,

et Rother forcé de s'enfuir au plus tôt. Néanmoins il rentre sous le manteau du pélerin, et, tapi sous la table, pendant que les convives gourmandent tout haut son insolence envers l'empereur, il se fait reconnaître à sa bien-aimée en lui passant un anneau autour du doigt. Surpris dans cette retraite, il est condamné à être pendu; arrivé au lieu du supplice, il embouche un cor caché sous sa ceinture, et donne le signal à ses guerriers: ceux-ci accourent, et font mordre aux Grecs la poussière. »

Le poëte a su faire contraster habilement les mœurs rudes et grossières des Lombards avec l'extrême civilisation des Grecs, et l'idiome de ce peuple barbare avec le langage riche et harmonieux des nations de l'Orient. A côté de la peinture brillante de l'intérieur d'une cour, le poëte place habilement celle de ces guerriers à formes colossales que Rother a amenés avec lui. Nous devons signaler entr'autres Asprian et Widolt, qui se jouent avec les lions de l'empereur, et les écrasent sans effort contre les murs du palais. L'indignation qui s'empare de Constantin quand il apprend qu'il est trahi, l'égoïsme qui perce dans les discours de sa femme, et la description de la lutte qui s'engage entre ses guerriers et ceux de Rother, sont des morceaux du plus grand effet.

Nous terminerons l'exposé de ces épopées popu-

laires par l'examen de trois traditions poétiques, *Otnit, Hug-Dietrich et Wolf-Dietrich*, où sont encore toutes vivantes les traces de l'antagonisme de l'Orient et de l'Occident, du christianisme et de l'idolâtrie.

« Otnit, roi des Lombards, traverse les mers avec une flotte pour solliciter la main de la fille de Nachaol, roi de Syrie. Un combat acharné s'engage entre les troupes des deux souverains; sorti vainqueur de cette lutte, Otnit reçoit la main de la jeune princesse pour prix de sa valeur, et l'emmène avec lui dans ses états. »

Ce que ce poëme offre de plus remarquable, c'est la création du roi des Nains, Albérich, dont les modernes ont fait Obéron, et qui se trouve père d'Otnit, à l'insu même de ce dernier. Albérich a dépouillé la forme païenne qu'il a dans le poëme du *Laurin*: il n'est plus haineux ni hostile; il a revêtu les couleurs du christianisme, et s'est métamorphosé en génie tutélaire, en ange protecteur du héros; il donne à son fils un harnais précieux, l'accompagne au-delà des mers, et l'aide à conquérir son épouse. Toujours gai et fécond en malices ingénieuses, Albérich sait pénétrer les mystères les plus secrets; il triomphe de tous les obstacles, se rit de tous les piéges, et, nouveau Protée, revêt les formes les plus capricieuses. C'est lui qui, nommé ambassadeur d'Otnit, ap-

plique un si vigoureux soufflet sur la joue du roi de Syrie, tandis que le monarque s'épuise en vains efforts pour saisir son adversaire et le frapper à son tour : c'est encore lui qui se fait adorer par les Sarrasins comme leur Dieu, comme Mahomet, et qui, au milieu du silence de la prière, disparaît en riant aux éclats.

« Hug-Dietrich, jeune roi de Constantinople, convoite en secret la main de Hildegonde, fille de Walgonde, et de Liebgar de Salneck, renommée pour l'éclat de ses charmes. Jusqu'ici les souverains, pères de ces beautés merveilleuses, s'étaient bornés à refuser leur fille comme Hettel, ou à menacer de mort tout prétendant, comme Constantin dans *Rother*, et Nachaol dans *Otnit*; mais Walgonde va plus loin encore : il a fait renfermer sa fille dans une tour inaccessible. Hug-Dietrich se déguise en femme, pénètre dans le donjon, et s'échappe peu d'heures après en laissant à la belle prisonnière un gage de son amour : Hildegonde met au monde un fils, fruit de cette union clandestine, et l'expose dans un fossé; mais des loups lui apportent chaque jour sa nourriture, d'où lui vient le nom de Wolf-Dietrich, que son père lui donne quand le hasard lui a fait retrouver son épouse et reconnaître son fils.

« A la mort de Hug-Dietrich, ses enfans refusent de reconnaître Wolf-Dietrich : ils le dépouil-

lent de son héritage et le font prisonnier; mais il s'évade, rencontre Otnit, lie connaissance avec lui, et tous deux font de concert un pélerinage à Jérusalem. Otnit revient le premier de ce voyage; mais pendant qu'il était encore en Palestine, son beau-père avait médité une atroce vengeance. Il envoie, en présent à son gendre, de jeunes dragons, que le trop crédule Otnit reçoit sans défiance. Bientôt devenus grands, ces reptiles ravagent la contrée, et forcent Otnit à se mettre à leur poursuite, afin de les exterminer. Le malheureux prince s'endort en route sous un tilleul enchanté: le dragon s'empare de lui, l'enlace de ses replis affreux, l'étreint contre un arbre, et le cache dans l'intérieur du tronc où lui et ses petits se repaissent de son sang à travers les jointures du bouclier magique dont Albérich lui a fait don. Pendant ce temps, Wolf-Dietrich court les aventures et soutient divers assauts. Il a beaucoup à souffrir des importunités d'une magicienne, nommée Sigemine, qui met tout en œuvre pour se faire aimer de lui, et de Marpalie, fille du roi de Syrie, qui s'efforce de triompher de sa froideur. A son retour en Italie, il apprend la fin déplorable d'Otnit; il se rend alors au palais de ce prince, s'annonce auprès de la reine comme le vengeur de l'époux qu'elle a perdu; puis il terrasse les dragons, ensevelit les ossemens d'Otnit, et s'unit à la

veuve de ce souverain. De là il part pour Constantinople, soumet ses frères rebelles, délivre ses fidèles feudataires, qui gémissaient dans les prisons, et cède la couronne à son fils, qui monte sur le trône sous le nom de Constantin II. Dietrich se retire ensuite dans un cloître, et y meurt vaincu par les esprits infernaux, qui l'obsédaient sans relâche depuis qu'il avait fait divorce avec le monde et laissé tomber la coupe de la vie dans le sein de la religion.

Les poésies populaires des différens peuples, et les épopées en particulier, ne sont pas toutes de la même famille ni de la même *formation*. En Grèce, les chants relatifs à la guerre de Troie éclipsèrent bientôt tous les autres, et quelque métamorphose que le langage ait subie dans l'Attique, en Ionie ou chez les Doriens, le fonds des poëmes populaires demeura toujours le même; la forme seule changea. Ilion, les guerriers qui l'assiégèrent, les héros qui la défendirent, le désespoir furieux du fils de Pélée et sa vengeance barbare, les plaintes attendrissantes du vieux roi Priam, les adieux d'Hector et d'Andromaque, la douceur insinuante des discours d'Ulysse, la sagesse et la gravité de ceux de Nestor, cette ceinture de Vénus, mère des séduisans désirs et des riantes voluptés, toutes ces fictions nobles ou gracieuses se stéréotypèrent, pour ainsi dire, dans l'imagination des poëtes et

des historiens. Les écrivains tragiques qui succédèrent à l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* se virent forcés d'adorer les mêmes dieux et de chanter les mêmes héros. Eschyle, dont les drames respirent une énergie si sombre et une majesté si sauvage, Eschyle avoue avec un noble orgueil que ses pièces ne sont que de magnifiques débris du banquet d'Homère. On sent que ce culte rendu au patriarche de la poésie grecque, au chantre des vainqueurs de Troie, était une condition de succès imposée à Eschyle par ses contemporains.

En Allemagne, un événement unique, mais immense par ses résultats, efface toutes les autres péripéties du moyen âge; c'est l'irruption des peuples germaniques que Charlemagne eut la gloire d'arrêter; c'est le débordement de ces hordes indisciplinées qu'un principe d'intelligence et de paix, un principe éminemment civilisateur, le christianisme, devait amortir et régulariser. Dans le tableau de ces migrations de barbares qui servit de canevas à l'ancienne épopée allemande, l'originalité des mœurs primitives des Germains ne fut nullement respectée; sur ces temps héroïques et demi-fabuleux on vit se greffer le christianisme et la chevalerie. Tous les événemens contemporains, toutes les découvertes, toutes les inventions, toutes les traditions étrangères que le hasard introduisit en Allemagne, se fondirent et s'incorpo-

rent, pour ainsi dire, dans l'histoire de l'invasion des peuples du Nord. Au milieu de cette sorte d'alchimie, les noms historiques furent tous altérés et rendus presque méconnaissables ; on passe avec le poëte d'un siècle à un autre siècle, des mœurs d'un pays à celles d'une contrée voisine ou qui roule dans un orbite lointain, d'une civilisation à une autre civilisation ; rien d'homogène, rien de complet. De là l'unité de vues et de dessin qui éclate dans l'*Iliade* d'Homère, et la variété des élémens qui sont entrés comme parties intégrantes dans le poëme des *Niebelungen*.

On peut encore retrouver la cause de ces différences caractéristiques entre les épopées des deux nations, dans cet amour du sol natal qui distinguait les Grecs, et dans l'absence de ce même sentiment chez les peuplades d'origine germanique, nomades pour la plupart et toujours prêtes à lever leurs tentes ; dans l'aspect sombre et lugubre des contrées septentrionales, et dans l'éclat et la fécondité du sol sous le ciel serein et brillant de la Grèce.

Ce caractère frappant d'unité et de variété qui distingue les épopées respectives des Grecs et de la Germanie, se retrouve au même degré quand on compare l'architecture des temples de Sparte et d'Athènes avec celle des cathédrales du moyen âge. La perfection de l'art chez les Grecs était de

combiner les proportions au dehors comme au dedans, pour produire une impression unique, et faire apprécier d'un seul coup d'œil toute la grandeur et la noblesse de ces édifices majestueux.

Dans les dômes gothiques, il est vrai, tout est colossal, tout est gigantesque; on sent que l'artiste était préoccupé par l'idée étourdissante de l'infini, de l'immensité. Mais nulle part ces temples n'ont conservé le caractère original qui leur fut d'abord imprimé. Sous les mains des religieux qui en jetèrent les premiers fondemens, les arceaux s'arrondirent; survinrent les chevaliers qui achevèrent l'œuvre entreprise par le clergé, et qui substituèrent à ces arceaux des ogives: enfin l'industrialisme des temps modernes a adossé l'échoppe des boutiquiers contre ces colonnes séculaires: on dirait les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert bâtit sa misérable hutte.

Les anciens disposaient le faîte de leurs édifices et le point culminant de leurs périodes, de manière à frapper fortement les regards; une simple inspection devait suffire pour juger l'œuvre de l'architecte et la pensée de l'écrivain. C'est le contraire chez les Allemands : à l'aspect d'un temple gothique, comme à la première lecture de quelques-uns de leurs poëmes, tout semble d'abord vague et confus : l'unité de vues échappe au milieu de la

multiplicité des élémens divers qui s'y combinent; mais pénétrez plus avant sous ces voûtes imposantes, que votre œil plonge jusque dans ces nefs dont le silence solennel n'est interrompu que par les accens de la prière ou par le chant d'une hymne en l'honneur du Très-Haut; combien alors le mystère de cette structure gothique et l'obscurité qui l'environne, se dissipent promptement à vos yeux! « La poésie païenne, dit Mme de Staël, devait être simple comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. »

Dans les temples de la Grèce, on contemple avec ravissement l'œuvre de l'artiste, le génie qui conçut un plan aussi grandiose, et la main habile qui sut le réaliser; dans les cathédrales du moyen âge, on se sent plus ému que surpris, plus enclin à se prosterner la face contre terre qu'à se poser en admirateur enthousiaste des merveilles de l'art humain: dans les uns, on pense plus à l'homme; dans les autres, on songe plus à Dieu.

Il en est de même de la poésie des Grecs et des Allemands. Chez les premiers, la forme est admirable; c'est une mélodie enchanteresse, une séduction comme la musique elle-même, une sorte de musique de l'âme; c'est une poésie tout empreinte de fraîcheur et d'originalité, heureux privilége d'une langue neuve et vierge, dont la littérature

naissante n'a pas encore fatigué les ressorts. L'imagination est éblouie par le coloris enchanteur d'Homère, par les images vives et pittoresques dont se nourrit le poëte, et par l'éclat de ses expressions. Cette régularité, cette symétrie, cet ensemble harmonieux de l'architecture grecque, tout cela reparaît dans la poésie de cette nation; mais qu'on n'y cherche ni cette profondeur, ni cette richesse de pensées et de sentimens, ni cette puissance d'émotion, qui caractérisent la poésie allemande. La poésie chez les Grecs était la déification des sens; en Allemagne, c'est l'apothéose du sentiment.

Nous avons parcouru le siècle des Hohenstauffen : arrêtons-nous quelques instans pour apprécier d'une manière rapide, mais non incomplète, la marche de l'esprit humain pendant cette période, et l'originalité nouvelle que l'on y voit éclore dans la vie poétique des Allemands.

Ce développement littéraire eut pour principes le besoin de croire, devenu plus impérieux par la contemplation du passé; un patriotisme ardent, un respect profond pour les mystères de la religion nationale, un culte presque superstitieux pour les exploits et les brillans faits d'armes de l'ancienne Germanie, transmis de génération en génération sous la protection de la gloire; enfin, les tournois, les concours poétiques, et les croi-

sades entreprises de concert avec les chevaliers français. Il faut y joindre une autre source féconde de poésie, cette foi à un monde invisible, cette croyance à des agens surnaturels qui, au moyen âge, peupla de démons et de fées les donjons, les vieux châteaux, asiles de la féodalité, les antiques manoirs de ces barons, qui répandaient la terreur autour d'eux, et toutes ces terreurs fantastiques que la crédulité avait si fort enracinées dans les esprits. Cette faculté vague et mystérieuse, qui répond en nous au besoin du merveilleux, doit s'exiler la première devant les préjugés de la civilisation : ces êtres fantastiques et légers, qui peuplaient l'univers, s'évanouissent au flambeau des sciences, comme les fantômes de la nuit à l'approche des rayons du jour.

La noblesse, déshabituée peu-à-peu du rude métier des armes, formée à des mœurs plus douces et plus sociables, à la vie de cour et de châteaux, était devenue plus sensible aux charmes séducteurs de la poésie, dont les nations étrangères lui offraient des modèles brillans : la langue allemande devenait de jour en jour moins rebelle, et se prêtait avec plus d'aisance à servir d'interprète aux sentimens et aux pensées des écrivains qu'un autre climat avait vus naître. Un instinct d'honneur, né de la chevalerie, le respect pour les femmes, devenu une sorte de culte et d'ido-

lâtrie, les souvenirs encore récens des croisades, tout offrait au poëte un fonds inépuisable de tableaux héroïques ou gracieux, d'aventures galantes et chevaleresques, de fictions ingénieuses et d'observations de mœurs.

Ainsi se formèrent ces chants d'amour, qui ont rendu le siècle des Souabes si célèbre, et auxquels prirent part des rois, des princes et les seigneurs les plus illustres de ce temps-là. Tous ceux qui composaient leur suite, pleins d'une conviction religieuse aussi profonde, et voués, comme leurs maîtres, au culte touchant de la beauté, furent saisis à la fois d'une verve remarquable, et comme atteints d'une sorte d'épidémie poétique. On eut des chantres errans, comme on avait des chevaliers errans : une noble émulation s'empara de ces guerriers-poëtes, qui avaient pris pour devise *Dieu et les dames*, dont le cœur battait sous l'armure, et qui offraient un mélange singulier de nonchalance et d'instinct belliqueux. Grâce à leurs généreux efforts, à l'éclat des fêtes, et à la pompe des cours, grâce surtout à la protection éclairée et à l'auguste patronage des princes de la famille des Hohenstauffen, si jaloux de la prospérité et du bien-être de leurs sujets, le peuple prit chaque jour plus de goût aux nobles jouissances de l'esprit et de l'imagination, et révéla une vocation toute particulière pour la culture de

la poésie et des beaux-arts. Mais les classes supérieures ne pouvaient demeurer plus long-temps en possession d'un art qui s'efféminait à la cour des princes et dans le boudoir des dames de leurs pensées : pour s'élever contre les désordres des contemporains, et gourmander les vices et les folies du siècle, il fallait des poëtes plus énergiques et plus éloquens.

Le tableau de la vie des chevaliers errans, le récit d'aventures miraculeuses, d'entreprises giganques, et d'exploits presque fabuleux, devait émouvoir des imaginations exaltées, et possédées de cet amour du merveilleux, qui se manifeste avec tant de force et d'enthousiasme dans l'enfance de l'homme, comme dans la jeunesse des nations : tous, néanmoins, s'arrêtaient de préférence et avec amour devant les imposantes images de leurs ancêtres, revêtues d'une auréole de gloire et d'immortalité. Le peuple toujours ami du merveilleux, et qui, fatigué d'une réalité affligeante, aime à prendre en imagination la place qu'il voudrait occuper ici bas, le peuple se nourrit de contes de géans et de nains, d'enchanteurs et de fées, de châteaux magiques et de noirs souterrains; la croyance aux puissances surnaturelles et aux événemens miraculeux, trouva un aliment durable dans les secrets de la nature, les superstitions locales et les légendes merveilleuses des saints.

L'imagination populaire voyait encore une *Ondine* dans la source, dont le cours va mettre en mouvement la roue d'un moulin ; elle peuplait de sylphes, de lutins, de farfadets ces forêts solitaires, où notre prosaïsme moderne ne voit que des arbres, qui, soumis à une coupe réglée, chaufferont nos salles ou fourniront des planches à nos ateliers. L'imagination n'était pas, comme maintenant, frappée de langueur ; ses couleurs étaient encore vives et brillantes, et les images simples et naïves n'avaient pas encore, par un usage fréquent, perdu leur fraîcheur, comme la monnaie son empreinte. Aujourd'hui, si la raison a recouvré ses droits, l'imagination a perdu son empire.

Mais, quelque noble, quelque intéressante que fût l'institution de la chevalerie, elle s'éteignit peu à peu, et ne fut bientôt plus qu'un souvenir. Cet état d'exaltation intellectuelle ne pouvait durer : comme la nature physique, la nature morale a ses lois qu'on ne viole pas impunément. L'égoïsme et l'avidité étouffèrent bientôt toutes les émotions nobles, tous les sentimens généreux. Le goût des arts disparut des cours allemandes ; les muses effrayées s'enfuirent au bruit des armes et des combats : des invectives amères, des paroles de haine et de vengeance couvrirent la voix des poëtes et leurs chants harmonieux. L'épopée

se tut; l'activité de l'esprit humain se tourna vers le domaine de la théologie et de la religion : les sujets dogmatiques et l'histoire de la Bible, les mystères de l'incarnation, de la conception du Sauveur du monde, les légendes des martyrs et les traditions miraculeuses des saints, remplacèrent les chants d'amour et les épopées guerrières. Le caractère de la vie poétique des Allemands, subit alors une complète métamorphose : une nouvelle ère va s'ouvrir pour la littérature, avec les poëmes des maîtres-chanteurs.

CHAPITRE IV.

DU SIÈCLE DES HOHENSTAUFFEN A LA RÉFORME.

§ Ier

Maîtres-Chanteurs.

L'institution de la chevalerie avait développé et ennobli les facultés intellectuelles du peuple allemand ; elle avait fait, pour ainsi dire, son éducation poétique. Quand la noblesse se fut éloignée des écoles, en faisant divorce avec la science, les lettres et les arts, on vit la littérature chevaleresque qui avait jeté un éclat si vif dans les âges précédens, tomber de la classe indépendante et aisée aux mains de simples artisans réunis en corporations. Les chants d'amour ne purent survivre à la chute de la chevalerie, non plus qu'aux croisades, et les esprits, vers la fin du moyen âge, passèrent des douces rêveries qui occupaient les *Minnesaenger* à une monotone et froide réflexion. D'ailleurs l'Europe, déchirée par des discordes intestines, et noyée dans son sang, n'offrait à

l'imagination des poëtes qu'un spectacle de troubles et de désolation.

Après l'extinction de la maison impériale des Hohenstauffen, on vit se briser ces liens qui auraient dû resserrer l'union des différentes parties du royaume d'Allemagne. De 1256 à 1272 ce pays fut le théâtre d'une anarchie déplorable. Les princes, fiers de leur indépendance et de l'accroissement de leur pouvoir, entretenaient des hostilités continuelles entre eux et avec les villes voisines, et sacrifiaient le bien de l'état à leur intérêt particulier. La plupart des nobles entrèrent en service auprès d'eux : ils échangèrent une sage et vertueuse indépendance contre les délices de cours élégantes et voluptueuses. Les seigneurs et les grands cessèrent de protéger les troubadours de l'Allemagne, et, comme en Provence, on vit s'éteindre en Souabe la voix mélodieuse de ces chantres aimables de l'amour et du plaisir.

Ce qui distingue le genre de poésie allemande qui va nous occuper, de celui que cultivèrent les *Minnesaenger*, c'est non-seulement la classe d'où sortaient ces nouveaux versificateurs, mais la tendance et la nature toute particulière de leurs productions.

Les chants d'amour avaient été, sous une forme poétique, l'expression franche et naïve des sentimens des chevaliers. Walther de Vogelweide,

Conrad de Würtzbourg, et Meissen, surnommé *Frauenlob* ou le panégyriste des dames, sont à nos yeux les représentans de cette nature poétique, tout empreinte de la civilisation chevaleresque qui venait d'expirer, et beaucoup plus délicate que celle qui lui succéda.

Le chant de *maîtrise* ou celui des maîtres-chanteurs, c'est la poésie lyrique qui s'étudie elle-même : son caractère distinctif, c'est la réflexion. Elle s'érigea en système dans une suite de remarques théoriques sur les formes extérieures de la poésie : cet ensemble prit le nom de *tablature*. Enfin elle révéla son but en se manifestant, non chez des individus isolés, mais dans des corporations organisées en associations musicales et lettrées, nommées écoles de *chant de maîtrise*. Ainsi, la réflexion, la *tablature* et l'école des maîtres-chanteurs, telles sont les trois phases que la poésie lyrique avait alors à parcourir.

Il faut chercher l'époque transitoire des chants d'amour aux chants de maîtrise, vers la fin de la période où fleurirent les troubadours allemands : car les premières années du siècle des maîtres-chanteurs ne sont que le prolongement et l'écho de celles qui précèdent et qui achèvent de se fondre par des nuances presque imperceptibles dans la couleur de l'âge littéraire qui vint après. Dans l'histoire de l'esprit humain, l'introduction d'une

nouvelle forme intellectuelle n'est jamais ni soudaine ni imprévue : semblables à ces ouvriers qui, ensevelis dans les entrailles de la terre, lui dérobent ses richesses à l'aide d'un travail lent et inaperçu, mais continuel, les nombreuses modifications que subit l'esprit de l'homme, avant d'arriver à une complète métamorphose, ne sont, quoiqu'elles échappent à nos regards, ni moins réelles, ni moins dignes d'intérêt.

La poésie avait fait les délices des seigneurs et des princes ; elle devint l'apanage des dernières classes de la population allemande, et l'artisan s'empara de la lyre qu'avaient déposée les chevaliers et les troubadours. Mais ce n'est pas la différence caractéristique qui sépare les maîtres-chanteurs de leurs frères aînés les *Minnesaenger* : ce qui les distingue si éminemment, c'est le sentiment intime qu'avaient ces artisans-poëtes, qu'ils étaient supérieurs à l'art de la poésie, et qu'ils le dominaient de toute leur hauteur ; ce caractère de réflexion que nous avons déjà signalé, en fait une des époques les plus originales de la littérature allemande.

L'ingénuité caractérisait la muse des *Minnesaenger* : les émotions de l'amour, la beauté de la contrée, l'aspect des fleurs et le charme de la nature, une sorte de métaphysique du cœur, née du mysticisme chrétien, telles étaient les sources

auxquelles puisait cette poésie sentimentale qui brillait par la plus naïve simplicité. Plus naturelle et plus franche en Allemagne, elle s'était montrée, comme nous l'avons vu, subtile et ingénieuse dans les contrées méridionales. Mais les *Minnesaenger* ne se repliaient pas sur eux-mêmes pour fouiller dans leur cœur et y surprendre la plus furtive émotion; ils ne cherchaient pas à analyser leurs sentimens et leurs idées, ni surtout à rédiger froidement en théories générales, en systèmes métaphysiques et abstraits, les règles techniques et matérielles de l'art de la poésie, comme ces maîtres-chanteurs à qui la beauté réelle et le sens intime des arts échappaient, dénués qu'ils étaient presque tous de génie et d'inspiration.

Le recueil des règles relatives à l'art de faire des vers, s'appelait *tablature*. Le principe sur lequel reposait cette singulière législation, c'était la pureté de la forme, c'est-à-dire la pureté de la langue, du mètre et des sentimens.

Pour que le langage fût regardé comme pur, toutes les poésies des maîtres-chanteurs devaient être composées dans le dialecte de l'Allemagne supérieure. La pureté du sentiment exigeait qu'on en bannît sévèrement toutes les idées fausses ou superstitieuses, toutes celles empreintes d'un esprit de secte ou de fanatisme religieux, tous les termes contraires à la pure doctrine du Christia-

nisme, aux lois des convenances, ainsi qu'aux règles de la pudeur. On peut considérer cette tablature comme le premier modèle d'un art poétique en Allemagne. Elle était mise en vigueur dans les écoles des maîtres-chanteurs, où l'on veillait sévèrement au maintien des lois fondamentales et à l'observation des règles de l'art.

Ces corporations d'artistes avaient leurs rites, leurs initiations, leurs grades, leurs signes, et leurs mystères en rapport intime avec l'art qu'ils professaient. Ils cultivaient la poésie comme on exerce un métier. Cette poésie avait son apprentissage; et les conditions auxquelles on soumettait les novices se composaient du même servage, des mêmes épreuves par où devait passer l'artisan qui aspirait à devenir maître.

On appelait l'apprenti *écolier;* celui à qui la tablature était devenue familière, *ami de l'école;* quiconque savait exécuter quelques mélodies prenait le titre de *chanteur;* l'inventeur d'un nouvel accord, celui de *maître;* les artisans inscrits au nom des sociétaires s'appelaient *compagnons*, et *juges* quand ils avaient pour mission de prononcer sur la capacité des candidats. Les juges faisaient subir un examen à ces derniers, et les chargeaient de veiller à l'honneur de la corporation. Quelques-uns, couronnés avec éclat par la bourgeoisie, furent portés en triomphe, comme le Tasse

au Capitole. Partout où ils se présentaient, ils étaient honorés et fêtés par leurs confrères; souvent même le public les défrayait dans leurs excusions poétiques. Quelques-uns d'entre eux, comblés des faveurs royales, et auxquelles on offrait les grades les plus élevés, surent résister à l'appât des grandeurs, et n'aspirèrent point à sortir de la sphère modeste où le sort les avait placés.

Bien que les maîtres-chanteurs brillassent peu par le génie inventif de leurs poëmes, pour la plupart factices et d'imitation, néanmoins quelques-unes de leurs compositions se distinguent par une sorte d'originalité. On y retrouve une parodie naturelle et plaisante des travers et des vices des classes élevées de l'ordre social: en ce sens on peut affirmer que les poëtes de ces corporations furent, pour la Réforme, un puissant auxiliaire, un véritable instrument de succès. Unis par les liens les plus étroits avec les chefs de la religion protestante, ils écrivirent des paraphrases des Saintes-Écritures, rimèrent des traductions de chants d'église, et contribuèrent puissamment à faire triompher la cause que Luther avait prise en main.

« Les chants d'amour de ces artisans, dit M. d'Eckstein, manquaient de ce rhythme varié, de cette prosodie musicale, de cette versification flexible, propre aux poëtes chevaleresques,

et dont les poésies des tribus errantes, des peuples montagnards et chasseurs offrent quelques vestiges. On chercherait vainement, dans l'enceinte d'une boutique, cette grâce naturelle à l'homme des champs, quand il se livre tout entier aux impressions de la nature. Cependant on peut encore s'amuser du mélange de pédantisme grotesque et de naïveté originale, qui caractérise les compositions des maîtres-chanteurs: souvent on applaudit aux élans d'un naturel plein de verve. Il y a quelque chose de plaisant dans cette hardiesse de poëte qui s'attaque à des compositions dont il ignore le caractère et les difficultés. De là une sorte de simplicité rude qui ne manque pas d'un certain attrait. »

L'institution jouit long-temps d'une grande vogue et d'une immense popularité : c'est à Mayence et à Nuremberg que s'élevèrent les écoles les plus fameuses. Au xme siècle, dit-on, douze des plus anciens maîtres furent invités par Othon à se rendre à Pavie pour y subir un examen en présence des professeurs du pape Léon VIII, et pour donner des preuves de leur orthodoxie et de leur moralité. L'empereur, charmé de leur savoir et de leurs qualités personnelles, leur fit don d'une couronne à chacun. Les écoles des maîtres-chanteurs fleurirent au XIVme siècle à Mayence, Strasbourg, Colmar, Francfort, Würtzbourg; au XVme, à Nurem-

berg et à Augsbourg; au XVIme siècle, à Ratisbonne, Ulm, Munich, Breslau, et au XVIIme, à Bâle.

On aurait tort de confondre avec les maîtres-chanteurs les *improvisateurs aphoristiques* ou *diseurs de bons mots*, qui n'étaient membres d'aucune corporation savante, mais qui se montraient aux cérémonies nuptiales, ainsi qu'aux fêtes célébrées par les classes inférieures, et qui débitaient, en l'honneur des jeunes époux, de l'Amphytrion ou des convives, une longue harangue en vers rimés.

Ces improvisateurs étant peu considérés par les classes élevées de la société, briguaient d'ordinaire les suffrages des gens de basse condition, et provoquaient la grosse gaieté du peuple par des équivoques grossiers, des plaisanteries grivoises et d'indécentes saillies; souvent même ils se permettaient des diatribes sans pudeur contre le chef de l'Eglise et de l'état. Une ordonnance de police les déclara indignes d'habiter le royaume, et menaça les réfractaires des châtimens les plus rigoureux. Ils ne ressemblaient pas mal aux trouvères dont les vers n'étaient, la plupart du temps, qu'une complainte haineuse et vengeresse, gagne-pain de quelques pauvres d'esprit.

§ II. Poésies populaires. — Chants religieux, chants d'amour, chants de corporations, chants politiques.

Il nous reste à parler des poésies populaires fort répandues aux XIIIme, XIVme et XVme siècles en Allemagne.

Le peuple est la source féconde d'où découle ordinairement toute poésie : c'est donc à son tribunal qu'elle doit comparaître pour s'y voir juger en dernier ressort. Aussi, tout ce qui, dans les compositions des troubadours et celles des maîtres-chanteurs, portait l'empreinte de la nationalité, fut-il accueilli avec enthousiasme, jusque dans les derniers rangs du peuple, parmi ces parias de la société, chez lesquels on rencontre d'ordinaire tant de loyauté, de justice, de désintéressement et de moralité.

Mais bien que le peuple allemand du moyen âge fût capable d'éprouver une passion tendre et délicate, et d'en apprécier le tableau, les chants des *Minnesaenger* devaient lui paraître trop ingénieux, trop élégans, trop recherchés peut-être, et ceux des maîtres-chanteurs trop artificiels et trop savans. Il fallait au peuple des couleurs plus fortes et plus tranchées, des airs plus saisissans et plus caractéristiques, des mélodies qui se gravent dans la mémoire et qui ne s'en effacent plus.

La religion, l'amour, la guerre, un accident, un meurtre, une exécution capitale, tout pouvait faire éclore une chanson populaire. Un seul prenait la parole pour tous et réveillait les sentimens qui sommeillaient dans les âmes; quelque imparfaite néanmoins que fût souvent la forme de ces petits poëmes, le fond en était si plein de chaleur et de vie, ils remuaient si puissamment toutes les sympathies populaires, qu'on oubliait promptement ce qu'il pouvait y avoir dans leur allure de rude et de grossier.

Les chants populaires sont aussi variés dans leur nature, que les élémens dont s'est formée la nation au sein de laquelle ils ont pris naissance. Tout ce qu'il y a de bon, de grand, de généreux ou de coupable et de bas dans un cœur d'homme, religion, vertu, amour, haine, vengeance, tout se réfléchit dans ces chants populaires, expression simple et naïve des mœurs d'une époque de transition et de transformation sociale.

On peut en distinguer quatre classes bien différentes, chants religieux, chants d'amour, chants de corporations et chants politiques.

Chansons religieuses.

La religion ne peut devenir une source d'inspirations originales, ni imprimer ce caractère à au-

cune création intellectuelle, sans s'associer d'une manière active à tout ce qui compose la vie d'un peuple, à tous les élémens de sa civilisation, à la langue qu'il parle, au pays qu'il habite, à ses mœurs, à ses arts, à sa philosophie, à son gouvernement. Les hymnes, les cantiques, les oraisons, tout ce qui forme en un mot la liturgie ecclésiastique, tend à faire disparaître cette empreinte nationale, parce que les auteurs de ces chants pieux se sont efforcés de peindre Dieu ou l'*Absolu* d'une manière une et absolue. Mais toute poésie lyrique qui repose sur l'individualité humaine, comme les chants particuliers d'une secte, d'une congrégation pieuse, rentre naturellement dans le domaine des chansons populaires: je n'en veux pour exemple que les hymnes pleins d'enthousiasme et de foi qu'entonnaient les pélerins en route pour la Terre-Sainte, et les cantiques que chantaient les flagellans à Strasbourg en 1313.

L'imagination populaire a poétisé au moyen âge tous les accidens de la vie de Jésus-Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il en est de même de la Vierge Marie, dont la beauté idéale et la pureté divine offraient tant d'alimens à l'inspiration des poëtes. Le peuple mêlait souvent à ses croyances religieuses des superstitions plus ou moins grossières, des traditions demi-fabuleuses, des légendes tout empreintes de bonhomie et de

crédulité. Souvent les images mêmes les plus mélancoliques, quoique toujours gracieuses, attendrissent le lecteur et captivent fortement son attention : comme l'histoire de cette jeune femme qui, à la veille de sa délivrance, tombe dans une léthargie profonde, et qui est ensevelie vivante par des docteurs ignorans. Peu de jours après ses funérailles, ses enfans orphelins s'acheminent vers le cimetière où repose leur mère, et l'entendent murmurer d'une voix éteinte dans son cercueil un air avec lequel on berce les nouveau-nés. Frappés de ce prodige, ils se rendent en hâte auprès de leur père : celui-ci accourt, ouvre la tombe et trouve celle qu'il pleurait, serrant contre elle une innocente créature qui lui sourit. Elle lui raconte que Dieu, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, a pris soin de cet être frêle et délicat qu'elle avait mis au monde, et lui a prédit qu'elle aurait encore trois années à vivre; miracle qui devait dessiller les yeux des incrédules et des athées, et confondre les pécheurs impénitens.

Le peuple au moyen âge était plein de ferveur et de respect pour les grandes vérités religieuses : cette foi si vive éclate dans une hymne sur l'éternité, qui se termine ainsi : —*Éternité, éternité, quelle sera ta durée ?— Pécheur, écoute ! Tant que l'Eternel subsistera, tant que dureront les tourmens de l'enfer, tant que dureront les joies du paradis.*

Ailleurs, la mort s'approche d'une jeune fille, qui folâtre dans un jardin : spectre livide, elle touche sa victime d'une main raide et glacée, lui annonce qu'elle doit mourir; puis, insensible à ses prières touchantes, à ses cris déchirans, elle la frappe de sa faux et l'étend sans vie à ses pieds. Ensuite elle couronne ce corps inanimé, en disant: « Cette couronne que je pose sur ton front, se nomme la mortalité. Tu ne seras pas la dernière qui la portera. Combien d'autres sont nées, qui doivent danser avec moi autour de ce trophée ! »

Il serait trop long de chiffrer et de numéroter tous les poëmes ou ballades que l'imagination poétique et pieuse des Allemands enfanta au XIIIme siècle. Nous avons vu à quelle source sublime ils puisaient souvent leurs inspirations, quel pathétique régnait dans la peinture qu'ils tracent de sentimens doux et mélancoliques : celui qui s'y montre le plus souvent exprimé et le plus fidèlement rendu, c'est cette passion aussi élevée que délicate, qui couve sourdement au fond des cœurs, que le Christianisme a transportée des sens dans les mystérieuses régions de l'âme, en y mêlant des combats terribles, des larmes intérieures et des repentirs aussi déchirans que des remords.

Chants d'amour.

L'amour, ce sentiment sympathique, qui attire les sexes l'un vers l'autre, s'élève par degrés des élans de la tendresse conjugale à l'attachement pour la communauté : il suit ainsi les phases successives du développement des familles et les divers travaux auxquels le peuple s'adonne habituellement.

Le chant nuptial est pour la plupart du temps d'une originalité frappante dans les chansons populaires des Allemands du moyen âge : on n'y oublie aucune des traditions relatives aux ancêtres des deux époux. La naissance d'un enfant et les progrès de cet être si cher, servent de texte à de nombreuses poésies. La douce voix de la mère endort le nouveau-né dans son berceau : ce sont des airs naïfs et tendres, accompagnés de paroles simples et enfantines.

Voici l'âge où le jeune homme arrive et où l'enfant s'en va : la poésie se charge de l'instruire des merveilles de la création, des bienfaits de son Dieu, des miracles de sa puissance, des prodiges de son amour. A l'autre extrémité de la carrière, quand l'homme descend à pas lents dans la tombe, et que son œil appesanti va se fermer à jamais, la douleur emprunte le langage de la poésie pour cé-

lébrer ce départ solennel d'une vallée de larmes et de deuil, et pour accompagner de ses vœux l'âme bienheureuse que le ciel redemande à la terre. Les amis et la famille du défunt, témoins des joies qui entourèrent son hymen, entonnent en chœur un chant funèbre, dernière expression poétique de ces liens si doux et si touchans que la mort vient de briser.

Chants des diverses corporations.

Ces chants offrent encore une diversité plus grande que les précédens, et les poésies relatives aux différentes professions ont toutes une physionomie morale et des traits fortement accusés.

La chanson du pêcheur a quelque chose de monotone et de sourd, comme le murmure de la vague qui se brise sur le rivage, celle du chasseur porte l'empreinte des lieux qu'il habite : sauvage comme les forêts où le gibier se tapit et se cache, énergique et fière comme les efforts du chasseur pour atteindre sa proie. Les chants du pâtre sont doux et paisibles : rien n'y trahit le trouble, les émotions d'une âme ballotée entre l'espérance et la crainte ; tout, en revanche, y respire le calme et une douce sérénité. Les troupeaux qui, dans leur marche tumultueuse, se pressent vers l'étable,

s'égarent dans la plaine, ou gravissent des coteaux escarpés, lui laissent tout le loisir d'admirer les scènes imposantes de la nature, et les tableaux magiques qui se déroulent à ses yeux. La vie de l'agriculteur offre au poëte une peinture plus régulière et plus variée. Il vit avec les plantes qu'il a semées et qu'il voit grandir et se développer; leur destinée est en quelque sorte la sienne; il souffre et dépérit quand elles s'étiolent et qu'elles languissent; les rigueurs du froid l'affectent et l'indisposent comme l'haleine meurtrière du vent du nord ou les ardeurs desséchantes de l'été.

Les principales époques où la nature est en travail, le printemps, l'été, l'automne, ramènent des fêtes joyeuses dont l'institution touche de fort près aux croyances religieuses des Allemands. Ainsi, dans quelques villes, à l'approche du printemps, l'hiver, sous la forme d'un homme de paille, est chassé de la ville et des hameaux voisins. Toutes les opérations qui se rapportent à la culture de la terre se revêtent d'une forme poétique sous la plume des Allemands. Les semailles, le lin qu'on broie et qu'on file, la coupe des prés, et avant tout la récolte des céréales, tous ces travaux rustiques ont leur chant particulier. Le festin qui suit la consécration d'une église, le tir à l'oiseau et les danses du dimanche à l'ombre des tilleuls, sont aussi les réjouissances inséparables

rables d'une noce ou d'un baptême chez toutes les nations de race germanique.

C'est maintenant le tour du vigneron : il n'a pas la droiture et la simplicité d'âme du laboureur : quelque chose du satyre de la fable se peint dans son allure, et se réfléchit dans ses chants. De joyeux vendangeurs signalent leur bruyante allégresse par des refrains redoublés, tandis que d'actives vendangeuses à genoux ou penchées près des ceps, détachent des grappes parfumées, et les entassent dans des paniers.

Le mineur clot la liste de ces divers métiers : entre le vigneron et lui se place le charbonnier qui semble appartenir à la race des démons, et dont les chants bizarres et sauvages semblent un écho retentissant des chansons rudes des chasseurs.

Si l'agriculteur est simple et religieux, le vendangeur sensuel et libertin, le mineur a quelque chose en lui de mystique qui lui assigne une place toute spéciale dans l'examen des corporations. Dans nos pays et de nos jours où cette profession pénible n'est plus la condition de l'esclave, comme chez les Romains, ou le châtiment imposé par un vainqueur inhumain à une nation broyée sous le despotisme, comme dans l'Amérique sous les Cortès, cette existence tout à part est une source intarissable de poésie ; aussi les chants des mi-

neurs sont-ils les plus riches en belles et hautes inspirations. La nature y parle un langage religieux et plein de mystères. Le mineur a pour emploi d'arracher le voile qui dérobe à nos yeux les trésors que la terre renferme, et de fouiller ses entrailles pour surprendre ces filons, riches veines d'or et d'argent qui sillonnent le sol en tout sens sous l'écorce épaisse qui le recouvre. Il croit, comme l'agriculteur, à une Providence dont la main puissante dirige tous ses mouvemens, et s'offre à nous dans ses poésies comme le symbole de l'histoire universelle du cœur humain. Il se crée, sous la terre que nous foulons aux pieds, un monde à lui, théâtre de mille apparitions surnaturelles et fantastiques, et de surprenantes métamorphoses ; il croit aux baguettes magiques, aux lutins, aux sylphes, aux farfadets, aux esprits familiers et aux génies tutélaires, gardiens des trésors que le globe recèle en son sein.

Chansons politiques.

Long-temps avant les Souabes, et dans leur siècle même, dit le savant Bouterweck (1) que nous prendrons pour guide dans l'examen de ce genre de composition, les chants de guerre se propagè-

(1) *Histoire de la Poésie et de l'Eloquence*, tome IX, p. 305.

rent sans doute dans les rangs des soldats germains; mais les chevaliers ménestrels, qui ne manquaient ni de valeur ni d'humeur guerrière, ne se livrèrent pas à ces inspirations. Leurs pensées habituelles les transportaient dans une région plus élevée : forts du sentiment de leur bravoure, ils ne cherchaient pas à s'exalter par des accens belliqueux; ils ne songeaient qu'à adoucir la vie des camps par la fraîcheur des images d'amour et des poésies galantes. Mais dès que les habitudes paisibles eurent remplacé, pour la majeure partie de la population, la vie aventureuse des siècles de la chevalerie, il ne se livra pas une bataille qu'on entendît de toutes parts les chants de guerre retentir avec éclat. C'est de la Suisse que le signal partit. La poésie romantique y avait fleuri au temps des empereurs souabes : demeurés Allemands de cœur et d'esprit, quoique séparés du reste de l'Allemagne, les Suisses alors se couvraient de gloire par leurs beaux faits d'armes et leur héroïque résistance contre les agressions des ducs de Bourgogne. Les chevaliers s'unirent aux pâtres, et firent cause commune avec eux. La noblesse bernoise, les bourgeois de Zurich, les pâtres de Schwytz, d'Uri et d'Underwalden s'honoraient mutuellement comme des hommes libres. Il régnait parmi ces enfans de l'Helvétie, animés d'une idée si noble et si fière, un génie

guerrier, empreint de l'esprit raisonneur des communautés urbaines, un mélange de la pétulance souabe et du bon sens des Alpes. C'est ce génie local qui respire dans les admirables chants de guerre que répétaient ces magnanimes montagnards en s'élançant contre les Bourguignons.

Parmi les auteurs de ces chants énergiques et brillans, un seul d'entre eux, et le plus célèbre, a gravé son nom dans les annales de la liberté : c'est le fameux Veit-Weber dont la Suisse entière répète encore le nom avec enthousiasme et admiration.

Weber, à l'exemple des Bardes des anciens temps, aime à peindre la tournure martiale, la force et l'agilité de ses compagnons d'armes. On en jugera par le passage suivant :

« Zurich arriva bientôt au son des fanfares, puis vinrent après des habitans de Schwytz, de Soleure, de Berne et de Frauenfeldt, de Glaris, de Zug, de Lucerne, et de bien d'autres endroits de la Suisse. Honneur aux confédérés, durent s'écrier tous ceux qui les virent !

« On les regarda beaucoup : c'était l'élite de la Suisse ; ils étaient recouverts d'armures, et faisaient plaisir à voir venir. Tous étaient grands, sveltes et robustes : je n'ai pas vu dans toute l'armée un seul guerrier dont la taille pût se mesurer avec la leur. »

On se transporte par la pensée avec le poëte-soldat, au milieu de ces rochers, sur les bords de ces lacs où brillaient les bannières des cantons: et le cri de liberté, lancé sur ces rivages, semble retentir encore de montagne en montagne, jusqu'au sommet des glaciers. Ce qui ravit dans ces ballades, c'est la simplicité rustique, se mêlant au récit sublime d'exploits guerriers, et le tableau d'une bataille interrompu par une description champêtre ou la peinture des mœurs agrestes du laboureur.

Voici une scène de la vie de campagne, qui ne manque ni de grâce ni de fraîcheur:

« L'hiver a été long et rigoureux, et maint petit oiseau en a porté le deuil: ils chantent aujourd'hui joyeusement sous la feuillée des bois, et toute leur gaieté leur est revenue.

« Le mois de mai a fait éclore mainte feuille, et le laboureur a vu ses vœux exaucés: la plaine s'est de nouveau tapissée de verdure, et les braves ont quitté leurs foyers domestiques pour rentrer dans les rangs, etc., etc. »

Nous citerons encore comme échantillons de la manière de Veit-Weber les fragmens ci-après que le Bernois Diebold-Schilling, témoin oculaire de la lutte des Suisses et de Charles-le-Téméraire, nous a conservés dans sa chronique. Le poëte décrit la fuite des Bourguignons:

« Ils attendirent quelques momens ; puis on les vit s'enfuir. Plusieurs d'entre eux furent poignardés, les cavaliers, de même que les fantassins; le champ était jonché d'armes qui s'étaient brisées contre eux.

« Ils fuyaient de côté et d'autre, partout où ils se croyaient à l'abri. Jamais je ne vis semblable détresse. Une bande nombreuse de ces fugitifs courut vers le lac, quoiqu'ils n'eussent nul besoin d'apaiser leur soif. Ils y pénétrèrent jusqu'au cou, et l'on tira contre ces hommes comme on eût fait contre les volatiles qui habitent les eaux. On vogua dans des nacelles jusque vers eux, et on les tua : le lac était teint de sang, et on les entendait pousser des gémissemens affreux.

« Beaucoup d'entre eux escaladèrent les arbres, et furent tués comme des oiseaux : on les transperça avec des lances ; mais leur plumage ne leur fut d'aucun secours ; car le vent ne soufflait pas. »

Il est impossible de ne pas être frappé de la dureté impitoyable avec laquelle Veit-Weber se complaît à dépeindre la déroute des soldats bourguignons et le massacre de ces malheureux qui teignirent de leur sang les eaux du lac Morat, lors de la fameuse bataille livrée en 1476. Ce sentiment, si naturel à un petit peuple, vainqueur d'un ambitieux voisin qui est venu l'arracher à ses travaux paisibles, et porter chez lui le trouble

et la désolation, ce sentiment, dis-je, éclate déjà dans le préambule de ce chant de guerre, dont l'auteur semble ne pouvoir ni maîtriser l'émotion qui l'anime, ni contenir les transports de sa joie orgueilleuse.

« Mon cœur bondit de joie : aussi veux-je raconter comment les événemens ont eu lieu. Il me tardait nuit et jour de voir l'affront qui leur a été fait, et dont j'ai tant désiré d'être témoin. »

On a lieu de penser que Veit-Weber fit ses premières armes sous les auspices des maîtres-chanteurs. Son style rude et grossier est tout imprégné de sentimens populaires, mais en même temps plein d'énergie, de patriotisme et de dignité : l'harmonie même n'est pas tout-à-fait étrangère à ces chants écrits sous l'inspiration la plus guerrière, et dont l'auteur a pu dire avec un noble orgueil, en rappelant les luttes sanglantes que sa patrie eut à soutenir,

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

Veit-Weber est un digne précurseur des Koerner, des Arndt et des Rueckert : c'est la souche de cette génération de poëtes lyriques allemands si brillante, mais si tôt dévorée.

Après cet examen des épopées et des chants lyriques d'Allemagne au moyen âge, nous allons parcourir rapidement les compositions didactiques qui complètent l'histoire littéraire de ces siècles de transition.

L'enseignement de la morale revêtit alors une forme éminemment satirique. On sait que ce genre admet tous les tons; aussi la verve et l'audace purent-elles s'y déployer en pleine liberté. Mais il y règne rarement un ton franchement comique; le persifflage n'y est ni spirituel ni léger: en revanche, le sarcasme le plus amer et l'ironie la plus mordante y servent à flétrir les excès d'un clergé devenu le scandale de l'Europe chrétienne, ainsi que la perfidie des cours, des princes et les incroyables prétentions d'une noblesse démoralisée. Ces pamphlets rimés étaient l'expression fidèle de l'indignation de tous les gens honnêtes à la vue des désordres moraux et politiques qui menaçaient le monde d'un entier bouleversement.

L'observation piquante de l'esprit qui dominait à cette époque nous a valu deux poëmes satiriques, dont la tendance et le but final sont les mêmes, quoique leur mérite soit très-inégal comme œuvres d'art.

Le premier est le roman du *Renard*, tableau copié d'après nature d'une cour compromise par

la faiblesse du chef de l'état, par l'incapacité des hommes qui sont placés au timon des affaires, par la fourberie d'un courtisan sans pudeur, maître passé dans l'art de la fraude et de la dissimulation, voué au mépris public, mais fort indifférent à ces témoignages d'une réprobation universelle. Ce poëme est une satire allégorico-épique, dans laquelle les animaux agissent et parlent d'une manière toute naturelle, et comme pourraient le faire des créatures douées de raison. L'exposition et le développement de la partie purement historique, l'originalité des détails, la censure amère des diverses classes de la société, le tableau des folies et des travers du siècle, attestent chez l'auteur un grand talent de critique et d'observation de mœurs, une imagination puissante et créatrice, et un fonds d'inépuisable gaieté. Le style en est élégant et pur, le vers a du nombre et de l'harmonie ; la marche du poëme est rapide, et l'action ne manque pas d'intérêt.

Maître Renard est un fripon, un libertin, un impie, qui passe sa vie à jouer de mauvais tours aux autres animaux, sans profit pour lui-même, et pour le seul plaisir de mal faire ; mais il possède en même temps un art admirable pour se tirer d'affaire au besoin. Le loup Isengrin, et Hersant sa femme, cette dernière en particulier, ont beaucoup à souffrir des ruses, de la méchanceté et de

l'humeur libertine de sire Renard. Isengrin est une espèce de Cassandre, de niais toujours pris pour dupe, et qui donne lourdement dans tous les piéges que lui tend son perfide ennemi. Cependant les méfaits de Renard ont comblé la mesure: la société outragée réclame vengeance; la justice informe, et le coupable est mandé à la cour du roi des animaux. Ce roi, c'est le lion: il s'appelle *Noble*. Le tribunal condamne le Renard à être pendu: on dresse la potence, on le garrotte; tous les animaux viennent insulter à sa grandeur déchue, et se venger de ses mépris. Le rusé compère, que l'appareil du supplice fait trembler pour la première fois, demande qu'on lui permette de partir pour la croisade, et d'aller visiter le saint sépulcre pour expier ses nombreux forfaits. Mais afin qu'il puisse se rendre à Rome en pélerinage, le loup Isengrin et sa femme doivent lui céder la peau de leurs pates de derrière pour se faire des souliers, et l'ours un morceau de son cuir pour en faire des gants. Le lion se refuse d'abord à laisser partir le coupable, alléguant l'inutilité du pélerinage, pour corriger un pécheur aussi endurci. Pressé enfin par les instances du Renard, il cède, et le fripon s'échappe, tout fier de son stratagème. Tombé de nouveau entre les mains de la justice, et menacé du gibet, il offre de se faire moine: on lui envoie un confesseur;

on lui bande les yeux : l'exécuteur va serrer la corde ; mais la reine intervient, le roi se laisse fléchir, et Renard échappe encore au châtiment qu'il avait mérité.

Après une série d'aventures où ce caractère sournois et diplomatique se déploie avec éclat, le Renard prie le hibou de recevoir sa confession : l'oiseau de Minerve lui adresse une longue harangue, sanglante parodie des discours des moines et des prêtres de son temps, et où toutes les croyances religieuses sont immolées avec une amère et froide dérision. Vient le tour du Renard : il déroule d'un ton emphatique et gascon la liste nombreuse de ses exploits, et le confesseur, à son tour, lui reproche de céder trop facilement à ses penchans sensuels et grossiers. Renard, touché de componction et la larme à l'œil, se rapproche respectueusement du confesseur, saute sur lui, l'étrangle et le croque.

Le morceau suivant, extrait du livre du *Renard*, donne une juste idée de la hardiesse avec laquelle l'auteur de ce poëme frondait les travers et les désordres de son temps. C'est maître Renard qui parle :

« Les temps sont critiques : levons, pour nous en assurer, les yeux vers le trône : on nous ordonne de nous taire, mais nous observons en silence, et n'en pensons pas moins. Le roi lui-même ne dérobe

ni plus ni moins qu'un autre; il laisse dépouiller le peuple de son bien par les loups et les ours, et se figure qu'il en a le droit. Personne n'est là pour lui dire la vérité, tant le mal est grave. Le confesseur! le chapelain! ils se taisent, et pourquoi? C'est qu'ils jouissent du larcin des autres, n'y eût-il même qu'un habit neuf à gagner.

« Qu'on vienne donc, et qu'on se plaigne: autant vaudrait empoigner l'air; car on ne fait par-là que tuer le temps, et mieux serait de songer à s'assurer de nouveaux bénéfices. Car ce qui est loin, est loin, et ce qu'un grand dérobe vous a un jour appartenu. On n'écoute pas volontiers les plaintes; elles fatiguent aisément. Notre maître est un lion, et croit de sa dignité de tout accaparer. Il nous nomme d'ordinaire *ses gens*; aussi pense-t-il que tout ce qui est à nous, est sa propriété.

« Oserais-je parler sans détour, mon oncle? Le noble roi aime très-particulièrement les gens qui arrivent à lui les mains pleines, et qui savent se trémousser au bruit de sa musique. L'ours et le loup sont entrés une seconde fois au conseil: cela fera du tort à bien des gens, ils volent et pillent: le roi les choie, chacun le voit et se tait, parce qu'il pense que son tour viendra.

« Si un pauvre hère, comme moi, dérobe un poulet, tous crient haro sur le voleur et la mort seule est capable d'expier son forfait. On pend les

petits escrocs, mais on donne des charges aux grands. Et moi, en voyant tout cela, je fais de même. Ma conscience, il est vrai, se réveille parfois; elle me montre de loin la colère céleste et le jugement dernier. Il faut rendre le bien mal acquis, quelque peu que ce soit: alors je sens le repentir naître en mon âme, mais cela ne dure pas longtemps. A quoi te sert d'être le meilleur des hommes? les meilleurs sont calomniés du peuple; car la foule s'enquiert de tous, n'oublie personne et invente souvent.

« Mais ce qu'il y a de pis dans le monde, c'est que chacun se croit le droit de régenter autrui; qu'on apprenne d'abord à gouverner sa femme et ses enfans, et à mettre ses serviteurs rebelles à la raison. Mais comment réformer le monde? chacun fait ce que bon lui semble et veut tyranniser autrui: nous tombons de plus en plus dans le péché! Médisances, vols, assassinats, entend-t-on parler d'autres choses? Ah! le monde est cruellement la dupe des hypocrites et des faux prophètes! Chacun vit à sa guise, et quand on hasarde un conseil, on s'entend dire: « Bah! si le péché était si condamnable qu'on nous le prêche en tous lieux, la moinerie (1) devrait avant tout donner l'exemple, et s'abstenir de mal faire. » Ils se rejettent sur ce que d'au-

(1) Pfaffenthum.

tres font de même, et ressemblent aux singes qui sont nés imitateurs et sont toujours froissés, parce qu'ils ne savent ni penser ni choisir. Messieurs du clergé devraient mener une vie un peu plus exemplaire: encore s'ils faisaient le mal en cachette; mais ils sont sans pitié pour nous autres laïcs, et agissent à notre barbe sans aucune façon.

« Au-delà des Alpes, les prêtres ont ordinairement une bien-aimée: il en est même qui ont des enfans; ils se donnent beaucoup de mal pour assurer le sort de leur progéniture, et s'efforcent de la hausser le plus que possible; et ceux-ci, oubliant leur origine, marchent les premiers, la tête haute, le front levé, comme s'ils étaient issus de la cuisse de Jupiter.

« Les prêtres sont la source de tous nos maux; on leur voit faire le mal, et on s'étaie de leur exemple pour agir de même. Quant aux prêtres sages et craignant Dieu, personne ne s'en soucie: ils ont beau édifier l'Eglise par la sainteté de leur conduite, on les laisse végéter en silence, sans daigner seulement songer à eux....»

On voit que le satirique allemand ne connaît ni ménagement, ni réticence, et qu'il va droit à son but, sans s'inquiéter des railleries des sots de toute espèce qu'il fustige en passant. Sa verve épigrammatique n'a garde d'épargner les raffinemens vo-

luptueux de ces moines gros et gras, au visage empourpré, à l'œil étincelant, à la bouche vermeille, de ces *pieux fainéans*, comme les appelait Boileau deux siècles plus tard,

> .....qui, brillans de santé,
> S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.

Voici venir la volupté, servant la messe avec des yeux dévots, des prêtres vendant trois fois la messe,

> Veillant à bien dormir, et laissant, en leur lieu,
> A des chantres gagés le soin de prier Dieu.

« La naissance ne nous rend ni nobles, ni vertueux, ni roturiers, ni coupables; c'est la vertu seule, qui fait la différence entre nous. Que dire des prêtres, qui, du haut de leur chaire, prêchent la sagesse, qui demandent des subsides pour bâtir des églises, et offrent de vous accorder en retour des indulgences; tandis qu'eux-mêmes ne donneraient pas une obole dans ce saint but, l'église tombât-elle en ruines à leurs yeux? Ils vivent dans l'abondance, s'habillent avec un luxe inoui, et mangent en gastronomes; comment des hommes si esclaves de leurs passions mondaines, pourraient-ils prier et chanter dévotement?

« Mais je connais aussi ceux qui portent la ca-

lotte (1) ; ils parlent bien haut pour imposer au peuple, recherchent la société des riches, savent les caresser à propos, et flairent d'une lieue les bons repas. En invite-t-on un à prendre place à sa table, le second le suit de près, et le troisième est déjà sur le seuil de la porte. Les beaux parleurs du cloître montent rapidement en grade ; ceux dont la langue est paresseuse ou rebelle, sont tous mis de côté : combien la répartition est inégale !

« Les uns doivent chanter la nuit dans le chœur, lire des prières, visiter les agonisans ; les autres recueillent tout le profit, se reposent de la peine qu'ils n'ont pas eue, et savourent les mets les plus délicats. Et les légats du pape, les abbés, les prévôts de chapitres, les prélats, les béguines et les nonnes : que n'aurait-on pas à dire sur leur compte ! Et voilà pourquoi l'antique Eglise dépérit et se meurt. »

La France a eu aussi son roman du *Renard*, composé dans les premières années du XIIme siècle, par un nommé Saint-Cloot ou Saint-Cloud, et que plus d'un érudit de cette nation a pris pour texte de ses commentaires (2). Il offre la description des tours joués par le Renard à son oncle et à son compère le Loup. L'idée-mère de ce roman fut

(1) Bekappten.

(2) Le grand d'Aussy. Fabliaux, tome I, p. 383. Dictionnaire de Marchand, art. Gielée.

accueillie avec tant de faveur au XIIIme siècle, que le sujet devint le texte d'une foule de compositions françaises plus ou moins originales, dont l'ensemble forme un total d'environ 25 à 30,000 vers.

Goethe a imité le roman du *Renard* en langage allemand supérieur; dans son poëme écrit en vers alexandrins, il a su donner un nouveau coloris à cette satire piquante: mais on lui a reproché, avec raison, d'avoir préféré l'élégance à la naïveté, et sacrifié à la poésie moderne la bonhomie de l'ancien langage allemand.

Le second poëme satirique, remarquable de cette époque, a pour titre le *Vaisseau des Fous*, par Sébastien Brand, docteur en droit à Strasbourg. Homme de mœurs austères et d'une instruction aussi étendue que variée, il fut honoré de l'estime de l'empereur Maximilien, et du suffrage d'un grand nombre de savans, qui rendaient justice à son esprit pénétrant et subtil, ainsi qu'à son immense savoir.

Long-temps professeur de jurisprudence à Bâle, il reçut enfin la place de chancelier dans sa ville natale. Son *Vaisseau des Fous*, écrit dans le dialecte souabe, témoigne de l'indignation que soulevaient en lui les folies, les excès et les vices de tous genres auxquels se livraient ses contemporains. Il ne se joue point des turpitudes de son siècle en badinant, à la manière d'Horace: nouveau

Juvénal, c'est l'indignation qui le rend poëte et qui lui dicte ses vers: non qu'il ait à nous offrir, comme le poëte latin, ces peintures qui se burinent en traits ineffaçables dans l'imagination du lecteur, qui l'effraient et le poursuivent, telles que celles de la chute de Séjan, des désordres de Messaline, et de la corruption du sénat. Brand se borne à resserrer dans une sorte d'épopée comique tous les traits de folie qui s'offraient à son ironique pinceau, et réunit dans un même cadre toutes les bouffonneries du moyen âge, tous les caprices de son époque, toutes les extravagances dont il était témoin.

Inexorable pour les travers nombreux de son siècle, dès qu'il dépiste un ridicule, il l'attaque, et la guerre à outrance qu'il lui livre est son unique pensée. Bibliomanes, mélomanes, dansomanes, ivrognes, gastronomes, petits-maîtres, fous d'amour, d'orgueil, d'ambition rentrée, tous ces maniaques de divers genres, il les embarque sur son navire avec une clochette au cou. Il n'y a pas, à vrai dire, d'unité ou de liaison dans ce poëme : c'est la réunion de 113 strophes, dont chacune est relative à un genre de folie particulier. Quelques citations feront mieux connaître l'ouvrage en question.

« Je veux recommander à Dieu ce vaisseau, car il fera voile en son nom ; il n'a pas à rougir de ce-

lui qui le chante. En effet, chacun n'a pas le don de peindre des fous au naturel, à moins que, comme moi qui vous parle, il ne s'appelle Sébastien Brand le fou.

« Celui qui s'interroge avec conscience apprend qu'il faut s'estimer peu de chose, ne pas se croire plus qu'on n'est réellement (car qui peut se dire sans défauts?); ne pas s'appeler sage quand on est fou; car quiconque se regarde comme un fou sera bientôt mis au rang des sages.

« Je prie cependant tous mes lecteurs d'écouter la voix de la raison et du bon sens, plutôt que la mienne. Assurément ce n'est pas sans peine que j'ai rassemblé tant de fous. J'ai bien souvent veillé, tandis que ceux à qui je pensais étaient livrés au jeu, au vin ou au sommeil, et qu'ils ne songeaient guère à moi.

« Qui trop embrasse, mal étreint. Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. On n'atteint pas le but en se servant de plusieurs arquebuses. Qui veut remplir plus d'une charge, n'en remplira aucune comme il faut. Qui veut plaire à tout le monde, doit souffler le chaud et le froid, goûter des mêts qui lui déplaisent, et se plier aux caprices de chacun. Mais beaucoup d'emplois flattent l'amour-propre, et quand le froid est très-vif, on a de quoi faire grand feu. Celui qui tâte de plusieurs vins ne les trouvera pas tous à son goût. Le fer

mal forgé se fait peu attendre. Le sage en tout aime la simplicité. Maint homme qui prend le parti de sa mère, ignore si le père qu'on lui adjuge est le sien. D'autres se figurent qu'ils ont plus de droits que leurs semblables, parce qu'ils ont des quartiers de noblesse plus nombreux.

« Quoique je ne l'approuve ni le condamne entièrement, la vertu souvent fait toute la noblesse. J'estime noble tout homme qui a des mœurs sages, de l'honneur et de la vertu; mais celui qui n'a ni vertu, ni honneur, ni délicatesse, son père fût-il prince, n'est pas noble à mes yeux; la vertu seule fait la noblesse.

« Je connais encore un maître sot qui veut faire accroire à tout le monde qu'il a voyagé en Norwége, en Suède, en Espagne, et dans les contrées où le poivre croît; et pourtant il n'a pas quitté le toit paternel, car il y a fait cuire des omelettes et des saucissons, les a goûtés et les a croqués. Bien fou du cerveau est l'homme qui se persuade être ce qu'il n'est pas. »

Ce livre n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre de poésie; mais il y règne une sainte ardeur pour la cause de la religion, un chaud patriotisme, et comme une sorte de haine pour le vice que l'auteur combat en ennemi personnel, jusqu'à ce qu'il expire sous ses coups redoublés; enfin, comment se fâcher si la critique de l'honnête Brand est acer-

be et morose, quand on le voit, loin de se donner à ses lecteurs comme un sage, se placer naïvement lui-même au milieu de l'immense groupe des fous de son temps?

Quand on interroge le moyen âge, les ruines des édifices, les vestiges des mœurs, et la poussière de tant de générations, on est frappé d'une superstition étrange, née sous l'influence religieuse du XIVme siècle, symbole fantastique qui a laissé des traces profondes dans les monumens et les croyances populaires de l'Allemagne, je veux parler de cette *Ronde des Morts*, sorte de danse funèbre exécutée par des personnages que la Mort et ses satellites excitent à danser, et qui se déroulait tout entière encore, il y vingt ans, sur les murailles du cimetière de Bâle. Cette tradition fabuleuse et poétique, que la gravure en bois a multipliée à l'infini, ainsi que la peinture à l'huile ou à fresque, dans les palais des rois, les marchés, les églises et sur les vitraux; cette tradition prouve combien, au moyen âge, époque de foi, d'ignorance, de mysticisme, on cherchait à familiariser les hommes avec leurs derniers momens. Les anciens n'avaient pas su triompher de la mort, ni briser son aiguillon redoutable; ils déploraient la fin de leurs parens de leurs amis, de leurs proches, comme une perte irréparable, et ils n'entrevoyaient guère d'avenir au-delà de ce tombeau, où leurs espérances ve-

naient faire naufrage. Le chrétien, en revanche, triomphe du roi des épouvantemens; il sait que ce terrible messager n'est que l'instrument des volontés divines, qu'il ne frappe point au hasard, et qu'en touchant l'homme de sa main glacée, il le convie à une fête à laquelle il ne dépend que de lui de prendre part.

La coutume de peindre sur les murs des cloîtres ou dans les galeries des tombeaux, une série d'images représentant la Mort sous une figure hideuse, et qui entraîne avec elle des personnages de toute condition; cette coutume ne pouvait appartenir qu'à un âge barbare où les vraies idées de l'Evangile étaient dénaturées par la superstition, et où l'un de ces fléaux terribles, qui se sont retirés depuis devant la civilisation, levait son tribut homicide sur toutes les classes de la société. Victime lui-même le tout premier de la peste qui sévissait alors avec fureur dans l'Europe entière, le peuple ne s'en complaisait pas moins au spectacle de ce mal, qui répandait la terreur, et qui établissait, entre ses oppresseurs et lui, l'égalité de l'infortune; c'est ce sentiment, accueilli avec une joie maligne par le pauvre et le misérable, qui, se combinant avec les idées graves et sévères d'un Dieu rénumérateur, et la sombre imagination des moines, fit éclore ces productions bizarres connues sous le nom de la *Danse des Morts*.

La *Ronde des Morts* se divise en autant de menuets ou de sarabandes, que la Mort danse seule avec des gens de tout âge et de toute condition. Une des plus anciennes poésies relatives à cette tradition est due à Regenbogen : la Mort y parlemente avec l'homme et lui décrit les messagers qu'elle lui envoie comme avant-coureurs de son arrivée. — En général elle paraît munie d'un instrument appelé *rebec* ou *psaltérion,* au son duquel chacun se met à danser. Le poëme le plus remarquable sur ce sujet, parut à Lubeck en 1496; il contient 86 gravures sur bois. Les hommes destinés à figurer dans cette ronde essaient d'abord de se justifier; mais la Mort réfute leurs argumens et les contraint à garder le silence. Le pape seul ose l'interpeller deux fois. Les acteurs de ce drame défilent processionnellement dans l'ordre qui suit :

Le pape, l'empereur, l'impératrice, le cardinal, le roi, l'évêque, l'abbé, le chevalier, le moine, le bourgmestre, le médecin, le gentilhomme, l'étudiant, le bourgeois, le marchand, la nonne, etc., jusqu'à la nourrice, avec l'enfant suspendu à son sein. Chacun de ces divers états est caractérisé de la manière la plus originale et la plus frappante, et l'on peut dire que le moyen âge se résume tout entier dans cette bizarre conception. Tous ces êtres, épouvantés à l'aspect de la Mort, confessent leurs

fautes, demandent humblement quelques années pour se repentir et s'amender, puis voyant que leurs prières sont repoussées, ils implorent à grands cris la miséricorde divine. La Mort leur adresse de sévères réprimandes, et les console en leur rappelant que sa mercuriale s'adresse à l'humanité tout entière, et non à quelques individus en particulier.—D'autres fois la ronde devient générale, et une foule bizarre, bruyamment pressée, décrit un cercle ou développe une longue ligne, où les génies de la mort alternent dans les rangs avec les danseuses, et contrastent avec de jeunes hommes et de jeunes femmes, avec des seigneurs et de grandes dames, couverts de riches vêtemens, ou de pauvres gens chargés des haillons de la misère.

Lors du concile de Bâle, la ville ayant été décimée par le choléra du XIVme siècle, par cette peste affreuse qui moissonna en Europe des générations entières pendant trois ans, les Dominicains voulurent conserver un souvenir imposant et monumental de ces jours de larmes et de deuil; dans ce but ils firent peindre, dit-on, à fresque, sur un mur voisin de l'église de Saint-Jean, une *Danse des Morts* dont l'auteur est inconnu. J. H. Klauber, chargé, dans les premiers temps de la Réformation, de raviver les couleurs de cette peinture, qui s'altéraient, montra le célèbre réformateur Œcolampade prêchant sur la mort et le jugement der-

nier, et se peignit lui-même à la suite de cette funèbre procession, averti par la mort de suivre sans délai ceux dont il venait de retoucher les images.

Les quatrains qui accompagnent ces peintures datent de la même époque; la satire du clergé et des grands dignitaires de l'Eglise est trop nue, trop hardie, pour qu'on puisse la supposer contemporaine du concile de Bâle, et comme écrits en face des Pères qui y figuraient. Voici quelques échantillons de ces strophes, où il n'y a guère de poésie, et qui roulent sur un fond d'idées assez borné; on s'est attaché, dans la traduction française, à reproduire le plus fidèlement possible le trait principal de chaque quatrain :

LE PRÉDICATEUR.

Lorsque l'ange de la vie
Viendra dire aux trépassés :
« La promesse est accomplie,
« Fils des hommes, paraissez ! »
Alors, se levant en masse,
On verra l'humaine race
Renaître sur ses tombeaux;
Et d'un mouvement rapide,
Avec l'ange qui la guide
Transportée aux lieux très-hauts

Là, sur un trône immuable,
Au milieu des Séraphins,
Siége le juge équitable
Promis à tous les humains.
Il dit aux âmes pieuses :
« Venez, âmes bienheureuses,
« Possédez mon paradis ! »
Il dit aux âmes rebelles :
« Dans les flammes éternelles
« Allez habiter, maudits ! »

LA MORT AU PAPE.

Saint-Père, c'est à vous à commencer la danse ;
Je veux que le premier on vous voie avancer ;
Ni tiare, ni croix, ni le droit d'indulgence
De ce pas décisif ne peuvent dispenser.

LE PAPE.

Pontife indépendant et fier de ma puissance,
Régnant au nom de Dieu, je gouvernais sans lui ;
Je vendais à haut prix des lettres de dispense.....
Ah! que ne peut la mort m'en vendre une aujourd'hui!

LA MORT A L'EMPEREUR.

Vous avez trop long-temps, seigneur à barbe grise,
Ajourné votre repentir ;

Allons, disposez-vous : il n'est plus de remise,
Et mon fifre discord vous invite à partir.

L'EMPEREUR.

Je pouvais, en héros, agrandir mon empire,
Protéger et venger l'humble à qui l'on fait tort;
Mais au comble arrivé, tout mon pouvoir expire;
Suis-je encore empereur? Je ne suis plus qu'un mort.

LA MORT A L'IMPÉRATRICE.

Vos courtisans ont fui; nul d'entre eux, ce me semble,
Ne s'approche de vous pour vous offrir la main :
Acceptez donc la mienne, et puis dansons ensemble,
Mon bal a commencé, vous le mettrez en train.

L'IMPÉRATRICE.

J'ai passé tous mes jours au sein de la mollesse;
Femme d'un empereur, j'ai vécu pour jouir;
Puis la Mort à son bal m'invite, elle me presse.....
Je sens, à son aspect, tout mon cœur défaillir.

LA MORT AU ROI.

Il n'est point ici-bas de puissance éternelle,
Sire-roi; venez donc appuyé sur mon bras,
Venez vite grossir la bande fraternelle
Où, le front dépouillé, dansent les potentats.

LE ROI.

J'ai vécu redouté, puissant autant que brave;
Et sous mon joug d'airain haletait l'univers;
Il est libre à présent, et je deviens esclave;
De la puissante mort je vais porter les fers.

LA MORT AU CARDINAL.

Votre barrette rouge eut des droits dans le monde;
Mais où je vous conduis, chacun est votre égal;
Ceux que vos doigts levés bénissaient à la ronde
Vont danser avec vous, Monsieur le Cardinal.

LE CARDINAL.

Je devins cardinal par le choix du Saint-Père;
Le monde sur ma tête entassa les honneurs;
N'importe, il faut mourir! mourir, lorsque j'espère
Monter en moins d'un an au faîte des grandeurs.

LA MORT A LA DUCHESSE.

Noble sang, noble cœur, et beauté sans seconde,
Que de justes motifs de se louer du sort!
Et pourtant vous mourrez; car ce qui plaît au monde
Ne déplut jamais à la mort.

LA DUCHESSE.

Ce monstre, dont la main ose outrager la lyre,
Quoi ! c'est lui qui me sert de page et d'écuyer !
Duchesse hier, des rois ont brigué mon sourire....
Aujourd'hui ce fantôme est mon seul chevalier.

LA MORT AU CHANOINE.

De sons harmonieux son oreille nourrie
Espère encor goûter d'agréables accords ;
Mais viens, de mon sifflet entends les sons discords :
Ce sera désormais ta seule mélodie.

LE CHANOINE.

Jour et nuit, de mes chants la grave mélodie
Remplissait le saint lieu du nom du roi des rois ;
La mort va terminer mes chants avec ma vie,
Et son aigre sifflet déjà couvre ma voix.

LA MORT A L'ERMITE.

Bon ermite, si tard loin de votre chapelle,
Une lanterne en main, où portez-vous vos pas ?
Vous n'irez pas bien loin ; j'éteins votre chandelle,
Et m'en vais vous conduire où vous ne pensez pas.

L'ERMITE.

Ma cellule, disais-je, obscure et solitaire,
Est sûre. — Vain espoir! où n'entre pas la mort?
Et que me sert encor d'avoir porté la haire?
Pourrai-je, avec ma haire, apaiser le Dieu fort?

LA MORT AU JEUNE HOMME.

Holà! jeune homme, arrête; où vas-tu de ce pas?
Rire, chanter, danser et courtiser les femmes?
Laisse aux vivans le soin de divertir les dames,
Et dans un autre lieu viens prendre tes ébats.

LE JEUNE HOMME.

Grand rieur, grand buveur et cher aux demoiselles,
J'ai, de tous les plaisirs, pris une double part;
Mais parmi les festins et les faveurs des belles;
Qui va songer, hélas! à l'heure du départ?

LA MORT A LA JEUNE FILLE.

La pâleur se répand sur votre beau visage :
Jeune fille, il est temps : disposez votre cœur.
On briguait votre main aux bals du voisinage;
Vous n'aurez désormais que moi seul pour danseur.

LA JEUNE FILLE.

Monstre horrible, ta main glacée
Fait passer le frisson jusqu'au fond de mon cœur.
Quoi ! mon bonheur a fui ! quoi ! ma vie est passée
O souvenirs amers ! ô regrets ! ô douleur !

« Il est curieux, dit M. Villemain, de retrouver en Espagne, au XIVme siècle, non des fabliaux pieux et moqueurs, comme ceux des Français de cette époque ; non des légendes insipides comme celles des Italiens du moyen âge, mais des légendes mélancoliques et passionnées, des espèces de drames tout empreints du caractère mystique des Allemands. Il est curieux de retrouver chez un Juif, nourri de la science des Arabes, cette même allégorie morale et dramatique, connue en France sous le nom de *Danse macabre*, appelée en Allemagne la *Danse des Morts*, et qui a reçu de l'auteur don Santo Rabby le titre de *Danse générale*. Les personnages sont : la Mort, un Prédicateur, et des personnes de toutes conditions, hommes, femmes, jeunes filles.

La Mort ouvre la scène : « Je suis, disait-elle, la Mort inévitable pour toutes les créatures qui sont et seront dans le monde. J'appelle chacun et je dis : Hélas ! pourquoi t'inquiètes-tu de cette vie

si courte, qui passe en un moment, puisqu'il n'est pas de géant si fort qui puisse te préserver de mon bras? Il convient que tu meures quand je te frapperai de ma flèche cruelle. »

A ce premier acteur succède un missionnaire qui harangue longuement l'assemblée, et lui conseille de faire de bonnes œuvres, afin d'être prête pour la Danse générale de la Mort. — Celle-ci reprend la parole et dit:

« Tout ce qui naît dans ce monde, dans quelque rang que ce soit, vient à la danse mortelle. Celui qui s'y refuse, je suis prête à l'y conduire de force ou de gré. Puisque le frère vous a recommandé de faire pénitence, celui qui ne voudra pas songer à son salut, mourra désespéré. »

La ronde va commencer: la Mort, promenant ses regards sur la foule qui l'environne, s'écrie:

« J'appelle d'abord à ma danse ces deux jeunes filles que tu vois là-bas si belles; elles sont venues à mauvaise intention, pour entendre mes chansons, qui sont tristes; mais ni les fleurs, ni les roses, ni les parures, qu'elles ont coutume de porter, ne les défendent. Si elles le pouvaient, elles voudraient bien se séparer de moi; mais cela ne se peut pas, car elles sont mes fiancées. »

Aujourd'hui nous regardons en pitié ces monumens de la foi superstitieuse de nos pères, ces caprices d'un sublime bouffon, sortis du sein de

l'Allemagne, cette terre classique du mysticisme et de la mélancolie, et devenus le type d'un grotesque effrayant dans les inspirations sombres et fantastiques des Wohlgemuth et des Albert Durer. On conçoit en effet sans peine que cette fantasmagorie sépulcrale ait pris naissance dans une cellule de moines, en présence d'une bière ouverte, en face d'une tête de mort. Mais creusez au fond de cette invention bizarre, écartez ces figures étranges, cette ronde de squelettes, et la mort elle-même jouant du haut-bois; pénétrez jusqu'au sens intime de cette allégorie grave et terrible, qu'y trouvez-vous? La réalisation palpable et matérielle de ce grand dogme, le néant de l'homme et l'égalité devant la tombe. Voilà les vérités imposantes qui jaillissent de ces scènes lugubres. Les Pères de l'Eglise n'ont jamais si bien prouvé la fragilité de la vie humaine. En effet, ces rudes images, ces peintures sombres, cette sorte de nudité tragique qui donnait tant de vogue à la Danse des Morts, devaient captiver les classes opulentes du moyen âge par le contraste même qu'elles offraient avec les douceurs de leur vie habituelle; c'était comme une secousse violente qui avait le pouvoir de distraire et de réveiller des âmes blasées par l'élégance sociale et avides d'émotions factices. Monarques et sujets, jeunes et vieux, riches et pauvres, vous tous qui oubliez la mort, mais que la mort n'ou-

bliera pas, contemplez cette puissance fatale qui chasse et disperse tout devant elle, la vie, la santé, les plaisirs, les grâces, les talens, les honneurs, jusqu'à ces tristes et derniers débris qu'elle poursuit au fond du cercueil, malgré les titres et les inscriptions fastueuses, vaines marques de ce qui n'est plus, magnifiques témoignages de notre néant; mais, du sein de ces ruines et de cette poussière de la tombe, voyez sortir l'âme chrétienne, qui se dépouille de son enveloppe terrestre et prend son vol vers le Créateur!

CHAPITRE V.

SIÈCLE DE LA RÉFORMATION.

§ Ier

Symptômes avant-coureurs de la Réforme.—Luther.—Services qu'il a rendus à la morale et à la religion. — Son influence sur le développement de la langue et de la littérature allemandes. — Ses *Catéchismes pour l'enfance*, ses *Sermons*, ses *Propos de table*, ses *Lettres familières*.

L'humanité cheminait depuis bien des siècles sous la verge de l'Eglise romaine : la raison livrée à mille investigations curieuses, courant d'une recherche à l'autre, et creusant sans cesse plus avant, rencontra sur sa route une barrière immense, base fondamentale du catholicisme, le principe de l'autorité ; dogme qui embrasse tout, qui règle tout, d'après lequel tout est dit sur tout. Avec un principe aussi absolu, il n'y avait point de transaction possible : il fallait ou briser l'obstacle, ou reculer. Quand le pouvoir temporel ou spirituel est en dehors du progrès, en dehors des sympathies de l'humanité, sa mission est finie ; il ne représente plus rien, il perd la confiance et

l'estime des peuples, il n'est plus soutenu par leur affection. Au lieu d'être le chef de l'état social, il n'en est qu'un des plus humbles sujets : il devient égoïste, personnel, impuissant, il se suicide. Le temps des Grégoire VI, des Grégoire VII, des Innocent III, était passé : on ne voyait plus le représentant du pouvoir civil, le type de la force brutale, le chef de la féodalité, prosterné humblement dans la glace, jusqu'à ce qu'il plût à un prêtre hautain de lui accorder son pardon : la chaire de saint Pierre avait fait alliance avec le trône des Césars, en dépit des préceptes de son fondateur, qui avait dit : « Mon règne n'est pas de ce monde. » Les papes avaient échangé leur tiare contre le diadème des rois : le voile des illusions était déchiré, et le scandale à son comble.

La cause de la Réforme avait eu dès long-temps d'habiles précurseurs, des auxiliaires puissans, et de rudes attaques avaient été dirigées, en Italie même, contre les successeurs de l'apôtre St. Pierre. Voyez le Dante, cet Homère des croyances chrétiennes : avec quelle énergie il flétrit la corruption de l'Eglise romaine, les vices des papes, le luxe et la vénalité honteuse de tout le clergé ! combien il jette au Saint-Siége d'amers sarcasmes, de dures et de poignantes vérités ! comme il entasse pape sur pape, évêque sur évêque, cardinaux et prêtres, dans une fosse ardente de son enfer ! Voyez

Pétrarque et Boccace ! avec quelle amertume ils s'élèvent contre les saturnales de la cour de Rome ! avec quel frémissement d'indignation ils en signalent les désordres toujours croissans ! L'éloquent Savonarola met le feu à la Toscane par ses fougueuses prédications, tonne contre les orgies de l'abominable Borgia, et réveille la morale au profit de la liberté. Est-il besoin de nommer Wiclef, Arnold de Brescia, enfin Jean Huss et Jérôme de Prague, ces deux martyrs des temps modernes, qui expièrent dans les flammes leur héroïque et sainte rébellion ?

Mais ce grand procès, instruit par la raison contre l'ignorance, l'aveuglement et le fanatisme, devait enfin sortir de la sphère des abstractions où il était demeuré jusqu'alors, et se mettre à la portée des masses, en se matérialisant dans leurs plaintes contre les excès du clergé. Les populations ne manquaient pas de griefs contre leurs chefs et leurs conducteurs spirituels, à commencer par les infamies monstrueuses du trop célèbre Alexandre VI, jusqu'aux dérèglemens du dernier des capucins. Le honteux commerce de la rémission des péchés, même des péchés à venir, ces turpitudes mises à l'encan sacerdotal, la rapacité des ordres religieux, l'ambition des chefs de l'Eglise, et le cynisme des couvens ; certes il y avait là de quoi faire travailler bien des têtes, de quoi soulever d'indignation tous les gens de bien.

Enfin arriva l'homme, qui révéla à l'humanité ce qu'elle voulait, ce qu'elle pensait: ce moine hardi, qui afficha ses thèses courageuses au grand portail de l'église de Wittemberg, où l'orthodoxie se signait d'effroi après les avoir lues, Luther vint proclamer au monde chrétien l'œuvre déjà commencée de la Réformation. Savonarola, mourant sur le bûcher en 1498, avait prédit qu'il renaîtrait de ses cendres plus terrible contre le pouvoir dont il était victime. Quelques années plus tard il revivait tout entier dans cet athlète de la raison, qui vint briser les chaînes que la chrétienté traînait depuis des siècles avec une lâche complaisance.

Arrêtons-nous quelques instans pour contempler cette grande et imposante figure, ce Luther qui résume tout le moyen âge et achève l'émancipation de l'humanité: ce moine audacieux, qui fit trembler le Vatican sur sa base, quand il écrivit au souverain pontife ces foudroyantes paroles: « Je suis Luther, un moine, qui aime la Bible et la bière; et quand je tiens ma Bible et que je bois ma bière, le pape est moins puissant que moi! » Luther, l'ardent, l'impétueux Luther, qui ravit, qui subjugue, qui entraîne le monde, alors qu'on adorait la Vierge à mains jointes, et que les saints étaient debout encore sur leurs piédestaux; Luther, pour qui l'insurrection est le plus saint des de-

voirs et l'apostasie légitime, commandées qu'elles lui sont par le cri de sa conscience, et cette voix puissante qui parle d'en haut; Luther, homme de cœur et d'âme, orateur entre deux pots de bière, comme l'appelle un écrivain de nos jours (1), remuant l'Europe croyante par sa verve théologique et sa verve populacière, « assemblant les conciles, renversant, coupant, dévastant, jonchant la terre de croyances, d'églises, d'armées, de papes, d'évêques, d'indulgences, de messes, d'hosties, de confessionaux; ouvrant les monastères, les tombeaux, le purgatoire, dénouant tout ce qui était noué sur la terre et dans le ciel et dans l'enfer; » prophète moderne, nourri de scolastique, qui joint à l'enthousiasme du prédicateur et au savoir du théologien quelque chose de l'ardeur militaire, et qui veut comparaître à Rome avec 2,000 hommes et 5,000 chevaux. Veut-on savoir ce que pensait de Luther un de ses plus redoutables antagonistes, le plus terrible jouteur dont la Réforme ait eu à parer les coups? Bossuet va nous dépeindre ce nouveau Samson, ébranlant de ses mains nerveuses les colonnes de la catholicité (2). Tout ému de colère contre le grand génie que la Providence a suscité, il s'enflamme contre lui d'une sorte d'indignation enthousiaste; c'est

(1) Voir *Les Cent-et-Un*, vol. VI.
(2) *Eloge de Bossuet*, par St-Marc Girardin.

un évêque qui maudit un hérétique ; c'est en même temps un poëte qui chante un de ces hommes extraordinaires que Dieu envoie pour changer la face du monde. Bossuet respecte dans Luther celui qu'il regarde comme le ministre des vengeances célestes, et il croirait offenser Dieu que de chercher à rabaisser ce génie marqué du sceau de la grandeur divine. « C'est le tonnerre, dit-il, c'est la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie. Ce n'était pas Luther, c'est Dieu qui foudroyait par sa bouche. Force dans le génie, véhémence dans les discours, éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les peuples et les ravissait. Hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler ses disciples mêmes devant lui. » (1)

Nous laisserons de côté chez Luther le controversiste et le théologien ; nous n'avons à considérer dans l'apparition de ce brillant phénomène, que l'influence qu'elle a pu avoir sur le développement de l'esprit humain, ainsi que sur les progrès de la langue et de la littérature allemandes.

C'est Luther dont la puissance a brisé le joug de ce despotisme qui voudrait enchaîner l'essor de la pensée et asservir les consciences, assemblage monstrueux d'orgueil et d'iniquité, à qui l'on

(1) Bossuet, *Histoire des Variations de l'Église protestante.*

doit le tribunal de la sainte inquisition, et qui a rougi tant de fois la terre du sang des martyrs: c'est encore lui qui a fait revivre ce sentiment intime de la liberté individuelle, lequel ne permet pas à l'homme de plier ses croyances au bon plaisir d'un maître, et d'abdiquer par une obéissance servile le plus précieux de tous les droits; il a réveillé cet instinct secret d'indépendance morale qui s'était transformé, sans jamais périr, tantôt énergique et hardi dans le forum de Rome, tantôt solitaire et contemplatif dans le cabinet du stoïcien, tantôt ardent et passionné, enthousiaste même dans les catacombes des martyrs. Il a arraché des millions d'hommes au sommeil de leurs facultés et de leur raison, ainsi qu'à ces soins terrestres qui n'élèvent pas l'homme au-dessus d'un monde matériel et grossier. Remplissant les cœurs d'une ambition divine, il leur a montré pour but de leurs efforts la seule chose qui soit nécessaire, la connaissance de cet Etre, en qui se réunissent toutes les pensées et se confondent tous les sentimens; en un mot, il les a initiés aux mystères de cette religion de paix et d'amour, révélée à l'homme par l'auguste victime, par le messager de Dieu auprès de ses créatures. Tant et de si nobles efforts ne sont pas demeurés stériles, et le XIXme siècle en recueille encore les fruits.

Qui a proclamé plus hautement que Luther,

avec plus de conviction et d'énergie que lui, les grandes vérités de philosophie sociale, dont la mise en pratique assure la paix et la prospérité des états? Qui a prêché d'une manière plus claire et plus précise, que si les sujets doivent à leurs souverains, respect, soumission et fidélité, ceux-ci, en revanche, sont tenus de faire le bonheur de leurs peuples et de donner l'exemple de la justice et de la piété? que le bonheur d'une nation a pour base, des croyances religieuses vives et sincères, le respect pour le nœud conjugal, l'union des ménages, l'ordre, l'économie, la prévoyance, les soins qu'on apporte à l'éducation des enfans, les principes qu'on leur inculque dès leurs premiers pas dans la vie, la tendresse filiale et la crainte du Seigneur?

C'est à Luther, à ses paroles chaleureuses et retentissantes, à ses écrits théologiques, pleins de profondeur, de verve et d'entraînement, à ses prédications éloquentes en faveur de la langue et de la littérature nationales, que l'Allemagne est redevable de son immense supériorité philosophique et littéraire, et des lumières répandues dans ce pays parmi les classes les plus pauvres et les plus obscures de la société. Convaincu qu'un peuple animé de l'amour du beau, et capable de le sentir, est toujours religieux et moral, il ne cessa de plaider pour l'émancipation intellectuelle des classes privées des bien-

faits de l'instruction, signalant avec courage les dangers qui attendent les princes assez imprudens pour cacher la lumière sous le boisseau, et laisser croupir leurs sujets dans une honteuse ignorance.

Ses catéchismes pour les enfans sont des chefs-d'œuvre inimitables de naturel et de simplicité; c'est le ton affectueux et sans apprêt d'une instruction à la fois grave et paternelle, où les préceptes de morale qui abondent sont tous en harmonie avec l'âge tendre et naïf de ses jeunes lecteurs; cette observation, si judicieuse et si convenable, fait plus d'honneur à son tact et à sa finesse, que les sermons les plus remarquables n'en pourraient faire à son talent. Son explication des psaumes et des passages pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament; ses sermons et ses brochures de circonstance, renferment un trésor précieux d'enseignemens salutaires et d'imposantes leçons. Les écrits du réformateur attestent une puissance de conviction religieuse supérieure à toute considération, et sont marqués d'un même caractère de profondeur et d'abandon, de science et de simplicité. Partout éclate chez lui cette admiration vive et expansive pour les merveilles de la création, pour tout ce qui révèle à l'homme les perfections du Créateur, l'étendue de son amour, et sa puissance infinie. L'œil pénétrant de Luther plonge jusqu'au fond du cœur humain, et en découvre les plaies toutes

saignantes, pour en éclairer du flambeau de la foi les tristes profondeurs. Luther parle et il agit : il a le discours et les œuvres ; c'est son éloquence qui corrige, qui instruit, qui gouverne; car sa parole n'est pas un jeu d'esprit, un amusement stérile : c'est une action.

C'est encore à Luther que la langue allemande est redevable de son immense perfectionnement, de la pureté, de la noblesse, de la flexibilité qui distinguèrent plus tard les ouvrages des Lessing, des Wieland, des Herder, des Goethe, des Schiller et des Jean Paul. La première qualité qui nous frappe dans la forme de ses écrits, c'est la vigueur de son style : point de lenteur, point d'abstraction, point de remplissage ; avide de conquérir les âmes à sa foi, il s'efforce avant tout de nous arracher à nos préoccupations matérielles, à tout ce qu'il y a en l'homme de grossier, de terrestre et de mondain. Ce n'est pas le sceptique orgueilleux qui doute, parce qu'il ignore, et qui nous rend faibles et chancelans ; c'est un orateur qui affirme, parce qu'il croit, et qui croit en obéissant aux inspirations de sa conscience, ainsi qu'à cette clarté divine que l'Evangile a fait luire devant lui. Il n'épargne rien, cependant, pour émouvoir et entraîner les âmes ; il est toujours en lutte, comme dans une polémique ardente et animée, avec un antagoniste qui tient bon, qui dispute, qu'il faut ré-

duire et persuader; il s'adresse au cœur, il parle à la raison, il mêle la passion à la dialectique, quelquefois même le fanatisme à la bouffonnerie, le génie au mauvais goût; et cet idiome allemand, qui sort à peine des langes dont il avait été long-temps enveloppé, cet idiome rebelle à tant d'égards, Luther sait le forcer à lui obéir, et le plie à son génie sans le défigurer.

Mais un monument impérissable de savoir et de patience, le plus beau titre de Luther à la reconnaissance et à l'estime des Allemands, c'est sa version des Saintes-Ecritures, chef-d'œuvre de précision, d'élégance et de fidélité, qui a popularisé la Bible en Allemagne, et aurait immortalisé le nom du traducteur, s'il n'eût pas déjà marqué sa place au rang des plus grands génies et des bienfaiteurs de l'humanité.

Ses propos de table et ses lettres familières sont écrits d'un style simple et sans apprêt; on ne trouve point dans ces dernières les saillies, le choc de pensées antithétiques, les contrastes singuliers et inattendus que présente la correspondance de Voltaire; mais on admire dans plus d'une page la grâce, la finesse des pensées, la nouveauté des tours et des expressions, et la délicatesse des sentimens. Avec quelle noblesse, quelle dignité, il remercie l'électeur de Saxe d'un cadeau qu'il en a reçu! comme il s'élève avec éloquence, auprès de ce

prince, contre les désordres des pontifes et les vices du clergé! et dans ses lettres à sa femme, quel aimable abandon, quelle grâce, quelle imagination riante, quel heureux enjouement!

§ II.

Hans-Sachs. — Analyse d'un de ses drames. — Tentatives pour réformer la littérature allemande. — Erasme. — Ulrich de Hutten. — *Lettres de quelques hommes obscurs.*

La secousse imprimée à l'esprit humain par la réforme de Luther, fit éclore de nombreuses productions, dont quelques-unes sont marquées au coin de l'originalité. Les *maîtres-chanteurs* parurent reprendre une nouvelle vie: ouvriers, artisans, chevaliers, bourgeois, tous se livrèrent avec ardeur à la culture de la poésie.

Parmi cette nuée de rimeurs plus ou moins médiocres, un seul homme, doué d'un talent véritable, a légué son nom à la postérité: c'est Hans-Sachs, le célèbre cordonnier de Nuremberg, dont Goethe a célébré l'apothéose.

A quinze ans, Hans-Sachs se vit contraint d'échanger ses livres et ses lectures favorites contre la modeste profession qu'il a depuis illustrée. Il fut de bonne heure initié à l'art des *maîtres-chanteurs* par un respectable tisserand, nommé Léonard Nunnebruck; bientôt il put lier les phrases en-

semble, y ajuster des rimes sonores et harmonieuses, et faire partie de la savante corporation. A dix-sept ans il partit pour faire son tour d'Europe; il voyagea pendant cinq ans et visita Ratisbonne, Passau, Salsbourg et Francfort-sur-le-Mein, où se trouvait alors l'élite des *maîtres-chanteurs*. Il s'arrêta long-temps dans les villes situées aux bords du Rhin, à Coblenz, Cologne, et Aix-la-Chapelle. S'il rencontrait quelqu'un de ces artisans-poëtes, il liait connaissance avec eux, et les compagnons de route se communiquaient les uns aux autres des chansons morales et gracieuses, accompagnées de mélodies originales; tous aimaient Hans-Sachs, tous rendaient justice à ses bonnes qualités. Ses mœurs graves et austères lui valurent une réputation irréprochable; on assure même que son exemple ramena plusieurs de ses confrères dans le sentier de la vertu.

Hans-Sachs dédia sa première composition, non à sa maîtresse, comme c'est l'usage parmi les poëtes, ni à des compagnons de plaisir, mais à Dieu. Jusqu'en 1516 il parcourut l'Allemagne et visita Leipsick, Lubeck, Vienne, Erfurt, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses poésies; puis, cédant aux instances de son père, il se rendit à l'âge de vingt-deux ans à Nuremberg, y composa son chef-d'œuvre, et se maria dans sa vingt-cinquième année avec Cunégonde Kreutz. Depuis lors il se livra

avec ardeur à l'étude de la poésie, et cultiva cet art jusqu'à sa soixante-sixième année, où sa femme et ses sept enfans lui furent enlevés presque à la fois. En 1651 il se remaria, jouissant d'une vieillesse verte et vigoureuse, et vécut en paix avec sa nouvelle épouse, jusqu'à ce que la mort vint rompre des liens si étroits et si doux.

On ne trouve chez Hans Sachs ni passion désordonnée, ni scepticisme affligeant, ni sombre désespoir. Sa poésie est toute personnelle, toute subjective; il n'a pas la moindre idée de la poésie objective: il n'y en a pas trace chez lui. Quand il peut se livrer sans retenue à l'inspiration qui l'anime, c'est le poëte le plus aimable et le plus séduisant: sa naïveté même, poussée parfois jusqu'à l'excès, est la physionomie de l'époque; elle a, comme les mœurs, quelque chose de simple, de familier, de bourgeois. En effet, la naïveté est le caractère des langues et des littératures naissantes: elles dégénèrent, elles périssent par l'affectation. La naïveté peut être noble, élevée, sublime; c'est, d'après le sens primitif du mot, ce qu'il y a de natif et d'original dans chaque langue, quand la parole est réellement l'image de l'âme, quand le mot est la pensée même. Ce temps est court chez tous les peuples; l'art y succède bientôt.

Jusque vers le milieu du XVIme siècle, l'art dramatique, en Allemagne, fut peu digne de ce nom.

Des *mystères*, fruit des élucubrations de moines plus familiers avec la langue latine qu'avec l'idiome allemand, les *mascarades* d'un Hans Folz et les *farces* d'un Hans Rosenblüt, auprès desquelles les plus anciens dramaturges français seraient des génies; tels sont les premiers pas faits dans une carrière où Hans Sachs devait laisser un souvenir sinon brillant, du moins honorable.

Hans Sachs ne peut se défaire de son individualité, de son siècle, de Nuremberg, sa seconde patrie. Ses chevaliers païens et chrétiens ne sont que des patriciens de Nuremberg; sa Vénus, une bourgeoise de Nuremberg accorte et séduisante; sa Minerve, une bonne ménagère de Nuremberg, un peu raisonneuse, un peu bavarde, et son empereur de Turquie un soldat de la ligne, qui a plus de vanterie et de fanfaronnade que de vrai courage et d'intrépidité. Aussi toutes ces pièces offrent-elles l'aspect d'un tableau de famille, dont le naturel et la simplicité désarmeraient le critique le plus sévère et le plus pointilleux. On n'y trouve rien de savant, rien d'artificiel et de guindé, point d'ornemens ambitieux, point d'affectation ni de recherche; partout la candeur des sentimens et des pensées s'y joint à la naïveté de l'expression. Ce caractère d'un abandon touchant et d'un laisser-aller plein de charmes, est frappant dans la tragédie de Hans Sachs qui a pour titre: *Eve et ses enfans interrogés par le Seigneur.*

A l'ouverture de la pièce, Eve se désole d'avoir prêté l'oreille aux insinuations perfides de l'Ange des ténèbres, et d'avoir mangé du fruit défendu; elle déplore le châtiment qui en est la suite, savoir, son expulsion du paradis terrestre, une pénible maternité, et l'obligation d'obéir à son mari. En ce moment, Adam rentre, la sueur sur le front, fatigué de sa journée, et se rappelant avec amertume le repos dont il jouissait autrefois. Frappé de l'air mélancolique empreint sur les traits de sa compagne, il l'interroge avec bonté sur la source de ses peines; Eve se lamente d'être la cause unique de tous les maux qui assaillent l'homme à son entrée dans la vie. Depuis qu'elle a désobéi, dit-elle, la paix et le bonheur ont fui de la terre pour jamais. Adam la console de son mieux, lui assure que l'Eternel est plein de miséricorde, qu'il pardonnera à tout le genre humain. Il ajoute que l'ange Gabriel lui a prédit la visite du Seigneur, qui désire voir de ses propres yeux comment Eve tient son ménage et élève ses enfans. Il l'invite, en conséquence, à tout préparer pour que la réception soit digne des hôtes qui daignent les visiter dans leur modeste demeure. Eve se livre à la joie la plus vive; dans l'espoir que le Seigneur la bénira, elle et sa famille, s'il trouve sa maison propre et bien entretenue, comme doit toujours l'être celle d'une bonne ménagère alle-

mande. En même temps elle se plaint avec amertume de la conduite de son fils aîné, enfant paresseux, brutal, rebelle envers ses parens, dont la journée se passe à *flaner* (1) dans les rues, et qui recherche de préférence la compagnie des plus mauvais sujets. En ce moment entre Abel, à qui son père ordonne d'aller à la quête de son frère et de le ramener au logis. Le vertueux jeune homme se met aussitôt en route; mais le caractère haineux et jaloux de Caïn lui inspire une secrète frayeur et de noirs pressentimens.

Au second acte, le farouche Caïn apparaît dans toute sa laideur; il refuse de se laisser revêtir d'habits de fête, et, mécontent de la visite du Seigneur, il laisse échapper quelques paroles sacriléges qui sentent le matérialisme d'une lieue. Enfin il cède, dans la crainte d'être battu de verges, et non pour obéir à ses parens. Adam et Eve, désespérant de le convertir, se résignent à l'abandonner à son malheureux sort, tandis qu'Abel, touché de leur douleur, si vraie et si profonde, leur promet de redoubler de tendresse et d'égards envers eux.

Au troisième acte, le Seigneur arrive, escorté de deux anges, et donne sa bénédiction à la famille réunie, en prononçant ces paroles consolan-

(1) Herumschlendern.

tes: « Que la paix soit sur vous, mes bien-aimés! » Adam se prosterne devant le Tout-Puissant, avec une effusion de joie et de reconnaissance. Eve, dont le cœur est plus expansif et plus affectueux, demande grâce au Seigneur pour avoir violé sa promesse. Dieu lui parle avec douceur, lui rappelle qu'il est miséricordieux, lent à l'offense, et prédit la future rédemption des hommes par le sacrifice du sang de Jésus-Christ. Puis, il interroge Abel, et Hans Sachs, dans son enthousiasme pour le grand réformateur, ne croit pouvoir mieux faire que de choisir l'*Introduction de Luther à l'Histoire du Christianisme*, comme texte de l'examen qu'Abel et ses compagnons subissent de la part de leur auguste Juge. Satisfait de leurs réponses, le Créateur les engage à redoubler d'efforts et à persévérer dans la bonne voie.

Au quatrième acte, Caïn et sa troupe rebelle comparaissent devant le Seigneur, pour y être interrogés sur les Saintes-Ecritures; mais loin de garder un silence prudent, ils répondent, malgré leur ignorance profonde, dans le jargon le plus inintelligible et le plus confus.

Le cinquième acte est le plus faible de tous: l'âme tendre et affectueuse de Hans Sachs ne pouvait rêver un fratricide : le sang innocent rougissant la terre pour la première fois; un frère, poussé par une basse jalousie, à ravir à ses parens l'appui

de leurs vieux jours: tous ces tableaux, empreints d'un caractère sombre et lugubre, devaient le faire reculer d'effroi; c'était pour lui la coupe d'Atrée des temps modernes.

Hans Sachs ne s'est jamais élevé plus haut que dans cette tragédie; en revanche, il est demeuré souvent fort au-dessous. Les sujets où dominent la droiture et la loyauté, ceux qui respirent une gaieté douce et inoffensive, trouvent en lui un heureux interprète; mais partout où la noblesse, la grandeur et la majesté seraient de rigueur, les forces du poëte défaillent, et son style est impuissant à reproduire la réalité.

L'estime et l'affection de la nation allemande accompagnèrent le souvenir de Hans Sachs jusqu'au commencement du XVIIme siècle. On s'avisa dès lors de trouver le bonhomme un peu simple; on s'enhardit de jour en jour davantage, et l'on finit par le regarder comme le type de la médiocrité poétique et du mauvais goût. Les pédans en *us* trouvèrent fort singulier qu'un homme qui ne savait ni le grec ni le latin, se permît d'avoir quelque génie. Goethe lui a rendu un hommage éclatant, en lui consacrant une pièce de vers, où il relève le mérite du poëte cordonnier, et le venge noblement des superbes dédains de l'aristocratie littéraire.

L'intérêt qui s'attache aux écrits de Hans Sachs,

prend sa source dans la naïveté attrayante de son style; dans son âme pleine de droiture et de piété, dans sa bonhomie, sa douceur et sa candeur sans égale; car on lui demanderait en vain des vues étendues, des pensées profondes, ou même cet enthousiasme poétique, qui naît à l'aspect des grandes choses de la vie. Si la nature l'eût appelé à de hautes destinées littéraires, elle l'aurait doué, sans doute, d'une plus grande originalité. Mais il restera toujours le témoignage le plus vif de l'époque où il vivait, et pour connaître les mœurs allemandes du moyen âge, c'est autour de Hans Sachs qu'il faudra se placer.

Deux hommes ont su se faire un nom dans cette époque si orageuse de la Réformation : ce sont Erasme et Ulrich de Hutten. Le premier rappelle le souvenir du plus bel esprit et du savant le plus universel de son siècle, qui tira l'Allemagne de la barbarie, à qui le nord de l'Europe doit le réveil des lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique, et le goût de l'antiquité. L'autre est un de ces hommes extraordinaires, aussi célèbres par leurs talens que par l'usage qu'ils en ont fait, à qui la Providence paraît n'avoir prodigué les dons du génie, qu'au prix du repos de leur vie tout entière; qui bien souvent, dégoûtés de l'existence, mécontens d'eux-mêmes et de leurs sembla-

bles, sentent s'élever dans leur âme un désir secret et invincible de rabaisser la nature humaine par le fiel de leur ironie et l'âpreté de leurs sarcasmes.

Erasme, à qui sa vaste érudition, sa conversation pleine de gaieté et de saillies heureuses, son esprit vif et pénétrant, avaient concilié tous les suffrages, jouissait de sa renommée; il recevait l'hommage des rois et des reines, des empereurs, du pape, du grand chancelier Thomas Morus et d'Alde Manuce, célèbre imprimeur vénitien. Ulrich de Hutten, guerrier-poëte, érudit, théologien, est le véritable représentant du XVIme siècle, et résume en lui cette époque si dramatique dans son éclat, dans ses contrastes, avec toutes ses bizarreries, toutes ses singularités: période littéraire pleine d'intérêt, de mouvement et de vie, où tout se forme, où rien ne s'achève; temps de passage et de transition où tout s'ébranle, s'écroule et se reconstruit.

La voix tonnante de Luther avait réveillé le Catholicisme endormi sur ses conquêtes; il fallut combattre et discuter. La foi, jusqu'alors aveugle, devint réfléchie. Les pamphlets, les libelles, les ouvrages de polémique religieuse, donnèrent de la force, de la clarté, de la souplesse au langage allemand, devenu un instrument de victoire. L'impulsion donnée à la liberté de penser dans les ma-

tières de foi, s'étendit à la philosophie, à la politique, à la science, à la morale, à la littérature. La Réforme qu'avait opérée Luther dans le domaine des croyances religieuses, en secouant le joug de la cour de Rome, et en rendant aux convictions humaines toute leur indépendance et toute leur sincérité, cette réforme, Hutten, Erasme et Reuchelin l'accomplirent dans la sphère littéraire avec autant de gloire et non moins de succès. Cette révolution dans les lettres eut, comme la Réforme religieuse, ses chevaliers, ses héros, ses martyrs. On sait le nom des plus célèbres athlètes qui parurent dans la lice; mais on ignore en général quelle cause leur mit les armes à la main; quelle fut l'origine de cette guerre à mort, de ce drame étrange, où le sérieux et le plaisant se confondent sans cesse, long combat entre le savoir et l'ignorance, entre l'enthousiasme ardent de quelques néophytes, et les préjugés haineux d'une caste privilégiée.

Quand le génie grec exilé sur les mers, battu par les orages, vint chercher un asile aux bords fortunés de l'Italie, armé du flambeau des arts et des lettres, que la civilisation de Bysance expirante prêtait encore à des nations pleines de jeunesse et de vie, il y trouva, ainsi qu'en France et en Angleterre, l'accueil le plus noble et le plus hospitalier. L'Allemagne, au contraire, où la sco-

lastique régnait en souveraine, repoussa l'antiquité grecque et romaine avec énergie et même avec dédain. Tous ceux qui lui prêtèrent l'appui de leur talent ou de leur éloquence, se virent en butte aux persécutions les plus violentes. A l'ouïe de ses débats animés, où l'attaque de la défense empruntait le langage de la passion, le Saint-Père s'émut et lança l'anathème contre les novateurs et les hérésiarques : tout professeur de langue ancienne fut signalé comme suspect ; on le regarda comme un ennemi de la foi chrétienne, comme un apostat digne des plus grands supplices. Les souverains, d'abord témoins impassibles de cette querelle toute littéraire, intervinrent, comme les dieux de la fable, entre les combattans, et, comme aux premiers temps de l'Eglise, des martyrs de la science, missionnaires infatigables, allèrent prêcher de lieu en lieu, au péril même de leur vie, une nouvelle croisade en faveur de l'antiquité. Les professeurs allemands, retranchés derrière les murailles universitaires, et défenseurs intrépides des arguties de l'école et de l'argumentation aristotélicienne, firent pleuvoir contre les assaillans une masse formidable de pamphlets, d'invectives, de libelles diffamatoires ; un torrent de caricatures inonda l'Europe, le tout assaisonné de ces épithètes mal sonnantes, et de ces sanglantes récriminations dont les savans de

l'époque n'étaient pas avares envers leurs ennemis.

Le monde scientifique et littéraire offrait alors l'aspect animé de deux camps ennemis ; dans l'un, les défenseurs de la scolastique, les partisans d'une foi aveugle et d'un mysticisme décrépit ; dans l'autre, les humanistes ou poëtes, génération pleine de chaleur et de vie, d'enthousiasme et de talent. Sous ces formes arides et pédantesques, sous le voile de ces discussions théologiques, empreintes d'une amertume profonde et d'une polémique sans pudeur et sans frein ; ce n'était rien moins que le procès de l'humanité qu'on instruisait : on voulait à tout prix arrêter l'élan de l'intelligence, et paralyser les efforts d'une jeunesse ardente et passionnée ; c'était un duel à outrance, entre les anges de ténèbres et les anges de lumière, entre le savoir et l'ignorance, entre le despotisme et la liberté. C'est que dans ces momens de progrès social, dans ces époques de fermentation, où la pensée humaine s'élance en avant pleine d'espérance et de gloire, il se trouve toujours de ces esprits tyranniques ou ombrageux, qui veulent entraver sa marche : ils la craignent, et avec raison, car il n'est aucune force matérielle ou factice qui puisse comprimer son essor. Quand les révolutions d'années, qu'on appelle siècles, ont amené ces grandes époques qui brillent dans

l'histoire comme un phare lumineux, c'est en vain que le pouvoir voudrait retarder les progrès d'une nation qui chemine à pas lents, mais sûrs, vers des destinées meilleures, vers une civilisation plus avancée. Le mouvement est donné, on peut l'accélérer sans doute; mais l'arrêter, jamais.

Les théologiens entrevoyaient dans le succès des novateurs, la ruine prochaine du Catholicisme; ils allaient voir briser les portes du sanctuaire où, depuis tant de siècles, étaient relégués ces trésors de l'antiquité hébraïque, dont eux seuls avaient conservé le dépôt; aux ténèbres de la scolastique, aux mystères dont s'enveloppait tout le corps enseignant, allait succéder une lumière éclatante, qui dissiperait les erreurs accréditées avec soin, les préjugés enracinés dans le peuple, les superstitions les plus grossières; enfin, qui dévoilerait à tous les yeux les artifices de leurs commentaires bibliques et l'arbitraire de leurs interprétations. Il s'agissait pour eux d'être ou de n'être pas; et près de voir crouler l'échafaudage élevé pendant tant de siècles et avec tant de mains, ils redoublaient d'efforts et d'énergie, et suppléaient par la violence de leurs attaques à tout ce qui leur manquait du côté de la justice et de la vérité. C'est alors qu'un petit écrit latin, à peine connu de nos jours, vint décider la victoire en faveur des humanistes, triompher de l'indifférence du public et conquérir ses suffrages et son appui.

On sait quelles acclamations accueillirent un siècle plus tard, dans l'Europe entière, les *Provinciales*, ce brillant phénomène lancé du sein de la retraite au milieu des misérables disputes des casuistes et des solitaires de Port-Royal; on sait aussi combien Pascal sut animer ce sujet ingrat et épineux par la gaîté inépuisable des récits, la situation dramatique des personnages, le mouvement continuel de la scène, la piquante variété du style et son extrême originalité; comme il réussit à promener sans dégoût l'imagination de ces lecteurs sur un terrain aride, animer de froides discussions, et orner de fleurs le langage austère de la théologie. Eh bien! le pamphlet anonyme qui parut alors sous le titre de *Lettres de quelques hommes obscurs*, et que Hutten composa, n'obtint ni moins de vogue, ni moins de succès que les *Provinciales*. L'auteur, en employant tour-à-tour la vigueur du raisonnement, les traits du sarcasme et le charme d'un badinage aimable et léger, put se rendre ce doux témoignage d'avoir vengé ses amis et défendu la cause de la vérité. Pascal avait mis en scène un interprète des casuistes, en face d'un naïf élève de ces bons Pères; il avait montré le jésuite orgueilleux, développant avec une assurance imperturbable les maximes les plus révoltantes, et mesurant son admiration sur l'excès de leur sottise ou de leur immoralité. Hutten,

dans une série de lettres, attribuées à dessein à ces pédans, qu'il a en vue d'immoler à la dérision publique, reproduit fidèlement leur manière d'écrire, contrefait leur crasse ignorance, leur haine stupide pour les progrès de l'esprit humain, leur fanatisme, leur intolérance, et par-dessus tout, leur incroyable présomption. Chacun de ces sots, déguisés en savans, prend la plume à son tour, et chaque lettre porte le cachet de celui qui est censé l'avoir écrite. Jamais la bêtise orgueilleuse, le despotisme ignorant et l'hypocrisie religieuse, n'eurent un interprète plus fidèle et plus éloquent. La mystification fut complète : le public ne douta pas un seul instant que cette correspondance ne fût authentique; les scolastiques eux-mêmes donnèrent lourdement dans le piége qu'on leur avait tendu, adoptèrent le livre en question, le lurent avec avidité, en firent un pompeux éloge, et, tout en convenant que le style en était rude, et parfois un peu brutal, ils déclarèrent que les principes en étaient vrais, et que, sous une écorce un peu grossière, se cachaient d'utiles vérités. « Tels sont, dit Th. Morus, tels sont les propos de ces hommes stupides, qui enfoncent à plaisir dans leur propre sein le trait qui les a percés. » « Pauvres gens, disait Erasme, ils croient de bonne foi que ce pamphlet qui les tue est publié en leur faveur et dans leur intérêt. Mais, leur disait-on, le style en

est mauvais. Peu importe, répondaient-ils, le sens en est profond et l'utilité incontestable. » Quelle stupidité !

L'influence de l'écrit de Hutten fut immense : de la publication de cet opuscule piquant date une nouvelle ère pour les sciences, les lettres et les arts, non-seulement en Allemagne, mais dans l'Europe entière. Auxiliaire puissant du moine de Wittemberg, Hutten avait foudroyé l'ignorance universitaire et imprimé à l'esprit humain un essor rapide et inattendu. Herder a dit de lui : « Gargantua de Rabelais, en France ; don Quichotte, en Espagne, n'ont pas influé aussi puissamment sur les progrès de l'humanité que les lettres de Hutten, qui firent crouler le dernier bastion de la barbarie, la scolastique des colléges. »

Le Saint-Siége lança ses foudres vengeresses contre l'ouvrage de Hutten : ce coup d'état pontifical, loin de nuire au succès du livre, ne fit qu'ajouter à son éclat. On aurait bien voulu forcer Hutten de faire, dans un sombre cachot, pénitence de son esprit, et de se confesser à quelque capucin, mais il en fut quitte à meilleur marché. Ce valeureux champion de l'honneur et du droit allemand, toujours prêt à défendre sa patrie l'épée ou la plume à la main ; ce poëte, couronné par l'empereur allemand le plus chevaleresque, des mains de la plus belle fille d'Allemagne, ad-

versaire intrépide et infatigable de l'ultramontanisme du commencement du XVIme siècle ; ce terrible athlète, qui, de concert avec Luther, Zwingle, OEcolompade, avait jeté le gant aux infâmes courtiers d'indulgence, ébranlé le trône papal, et fait mordre la poussière aux ignorantins enrégimentés contre lui ; Hutten, persécuté par le pape et les empereurs, excommunié par le parti prêtre, en butte à la misère, abandonné de tous, objet de jalousie et de haine pour les uns, de mépris pour les autres, errant, sans patrie, sans asile, fut heureux d'en trouver un dans une île paisible du lac de Zurich, où la mort vint mettre un terme à ses souffrances, l'an 1523.

Quant à Erasme, égoïste adroit, doué de l'esprit le plus rare et de la prudence la plus habilement perfectionnée, la liberté de Hutten et sa verve d'ironie l'amusèrent pendant quelque temps : il admit son jeune protégé à sa table ; il riait de ses saillies et les approuvait du geste et de la voix, tant du moins qu'il ne crut pas avoir à souffrir d'un parallèle, dont son amour-propre irritable s'indignait en secret. Mais l'esprit frondeur et caustique de Hutten, et les prétentions ambitieuses d'Erasme, ne tardèrent pas à amener une rupture, qui fit succéder à l'intimité de ces deux hommes la haine la plus violente et la plus irréconciliable. L'animosité des deux antagonistes fit assez voir

comme leur attachement était superficiel, et combien, sous ces dehors flatteurs et cette harmonie apparente, il cachait d'amertume et de fiel. Erasme, homme fin et rusé, au jugement mûr et à l'esprit circonspect, ressemble à Ulysse, tel qu'Homère nous l'a dépeint; l'autre, bouillant et fougueux comme Achille, se précipite au plus fort de la mêlée, brave les dangers les plus graves, et ne se fie qu'à la puissance de son bras (1).

Honneur à ce dernier qui, saisissant l'instant propice, osa lutter corps-à-corps avec le vieux monstre de la scolastique, l'attaqua au fond de son repaire, et, après l'avoir traîné au grand jour, le terrassa de son bras vigoureux! Comment ne pas admirer cette noble domination de la pensée, cet empire souverain de la parole humaine, qui s'exerce avec des formes tantôt vives et piquantes, tantôt graves et majestueuses! Rien n'émeut l'âme aussi puissamment que cette éloquence simple et austère, qui, soutenue par un mobile imposant, l'amour du vrai, et par un saint enthousiasme, en butte aux outrages de l'ignorance et de la superstition, se choisit un asile dans un sanctuaire inviolable, dans la conscience de l'homme de bien!

(1) La *Revue d'Edimbourg* a publié, dans un des Numéros de 1831, un article plein de faits curieux et d'aperçus originaux sur Ulrich de Hutten et ses contemporains.

§ III.

Causes de la stérilité littéraire du siècle de la Réformation. — Poésies lyriques de Luther.—Tendance satirique des esprits.—Murner. Son *Vaisseau des Fous*. Sa *Corporation des Fripons*. —Fischart.—Imitation de Gargantua.—*L'Heureux Navire*.—Influence désastreuse de la guerre de trente ans sur le développement des lettres allemandes.—Ecole d'Opitz.—Ses diverses poésies.—Flemming et Gryphius, disciples d'Opitz.—Citations.

L'espoir qu'avait fait naître la Réforme, et l'influence qu'elle paraissait devoir exercer sur les progrès intellectuels du peuple allemand, trompèrent l'attente universelle. Le char de la civilisation que des mains vigoureuses avaient enlevé du sillon où ses roues demeuraient oisives, loin de poursuivre sa marche triomphale, sembla se ralentir et même s'arrêter. Le nuage qui recelait l'éclair dans ses flancs s'était refermé, et une épaisse nuit menaçait d'envelopper encore une fois toute l'Allemagne; on eût dit que les générations passaient sur cette contrée comme des ombres silencieuses, et que, saisies par les grands événemens qui s'accomplissaient sur tous les points de l'Europe, les facultés créatrices du peuple allemand devaient rester comme suspendues et ne plus se réveiller.

Un résultat aussi mesquin et aussi faible en pré-

sence d'une aussi importante révolution, a soulevé, de la part des ennemis de la vérité, des adversaires de toute émancipation intellectuelle et de toute liberté religieuse, les reproches les plus amers et les plus violentes récriminations. Ils affectent de méconnaître les causes qui ont déterminé ce grand divorce des deux communions au XVIme siècle, en signalent avec une secrète joie les excès, désordres inséparables de tout grand mouvement politique, social ou religieux.

Pour être juste envers la Réforme et surtout envers les réformateurs, il faut considérer l'œuvre à laquelle ils consacrèrent leur vie et leurs généreux efforts, non comme un fait individuel isolé, comme la tentative d'un seul homme ou de quelques partisans dévoués, mais comme se rattachant à l'histoire du passé par une foule de liens imperceptibles, comme l'expression des sentimens et des besoins de tout un peuple, comme un acte même de sa volonté souveraine. Luther et ses disciples étaient les interprètes les plus fidèles et les plus éloquens de l'esprit du siècle. Quel que fût d'ailleurs l'enthousiasme religieux du grand réformateur; de ce prophète moderne nourri de scolastique et de théologie; quelle que fût la puissance de cette parole qui ravageait les monastères, de cette éloquence vive, animée, ardente, impétueuse, ils n'eussent jamais suffi seuls à remplacer cet

ensemble d'idées, de sentimens et de sympathies qui conspiraient vers le même but. Si donc ce terrain n'a pas prospéré, comme on avait droit de s'y attendre, s'il n'a pas porté les fruits qu'on espérait en recueillir, faut-il s'en prendre aux chefs de la Réformation, faut-il les en rendre responsables? Des puissances hostiles à ses progrès, la renfermèrent dans un cercle étroit, et semèrent des élémens de trouble et de discorde parmi les adeptes de la nouvelle religion; mais la pensée, une fois entrée dans la vie, y doit faire son chemin. Il faut en convenir, la liberté religieuse réclamée avec ardeur par les partisans de la Réforme, ne trouva pas toujours en eux des apôtres et des soutiens, et l'on vit, chose déplorable! zwingliens, calvinistes, luthériens, anglicans, s'élever en jugement les uns contre les autres, l'Allemagne contre la France et la Suisse, Calvin contre Luther, et Luther contre Calvin. Au lieu d'un pape, on en eut vingt; les Eglises dissidentes surgirent de tous côtés, l'intolérance et le fanatisme reparurent sous de nouveaux noms, imposant leurs croyances comme des articles de foi, et usant d'une rigueur excessive envers ceux qui réclamaient la liberté de conscience et le droit d'examen. Enfin, la Réforme, au lieu de se répandre dans les classes inférieures et de s'y populariser, se concentra de plus en plus dans la sphère des in-

telligences supérieures, et finit par se réfugier dans le cabinet des théologiens et des savans.

La poésie lyrique au XVIme siècle se résume tout entière dans les chants d'église : les plus remarquables d'entre tous sont ceux de Luther. Plein de sentimens et doué d'une âme ouverte aux impressions grandes et élevées, Luther composa des cantiques, expression d'un cœur indépendant et pur, d'une piété forte et courageuse. Ses poésies sacrées eurent une influence très-salutaire sur le perfectionnement moral du peuple : aidées de la Sainte-Bible et du catéchisme, écrits en langue vulgaire, elles contribuèrent puissamment à conserver et à propager en Allemagne les opinions de la Réforme ; c'était comme une base sur laquelle le peuple pouvait asseoir ses croyances nouvelles et les fondemens de sa religion.

Le cantique suivant pourra donner quelque idée de l'enthousiasme qui règne dans les poésies lyriques de Luther.

« Le Seigneur est une forteresse inexpugnable, l'égide la plus sûre, une arme à toute épreuve. C'est lui qui nous délivre de tous les maux qui nous assiégent. L'ennemi de l'homme s'est mis à notre poursuite. Pouvoir immense et ruse, sont ses armes les plus redoutables : il n'a pas de second sur la terre.

« Nos forces sont impuissantes, et nous ne tar-

derions pas à succomber. Mais nous avons pour défenseur l'homme droit que Dieu a choisi lui-même d'entre ses créatures. Qui est-il, demandez-vous? Son nom est Jésus-Christ, le seigneur Zébaoth; il n'y a pas d'autre Dieu : c'est lui qui est le souverain Maître.

« La terre fût-elle peuplée de démons prêts à nous dévorer, nous ne tremblerions pas à leur aspect, car la victoire est à nous. Le prince de ce monde a beau faire, nous sommes à l'abri de ses coups : son arrêt est prononcé, et un mot suffirait pour le perdre.

« Que les démons nous prennent donc corps, biens, enfans et femme; nous leur abandonnerons cette proie : cela ne les enrichira guère, car le royaume de Dieu nous restera. »

La tendance générale des esprits du moyen âge à tracer le tableau satirique des mœurs contemporaines, à tourner en ridicule les folies du siècle et ses travers, s'accrut tellement à l'époque où vivait Luther et au milieu du conflit des opinions rivales, que c'est là qu'il faut chercher à découvrir la face la plus brillante alors de la littérature allemande. Les passions politiques et religieuses se mêlèrent à cette verve de gaieté. La haine, le sarcasme, les personnalités, la licence et l'érudition, se confondirent dans les mêmes esprits. Tout ce que le XVme et le XVIme siècle ont produit de

bizarre, histoires scandaleuses, sottises populaires, folies privées et publiques, cupidité des nobles, pédantisme des savans, luxure des prêtres, tout se presse et s'accumule dans ces étranges compositions. Nulle époque ne fut si féconde en ouvrages du même genre. Plusieurs attestent les élans spontanés d'un génie neuf et original; presque tous répandent un jour éclatant sur l'histoire des mœurs du siècle et sur les progrès du langage; tous enfin ont la liberté des temps de troubles et de factions, et la rude franchise de l'esprit de parti.

Parmi les adversaires les plus infatigables de la Réforme, se présente Th. Murner, ennemi juré en même temps des abus et des scandales de l'Eglise romaine, un des écrivains les plus originaux et les plus spirituels de son temps. A une érudition vaste et soignée, il joignait une connaissance approfondie de l'homme et des hommes, un esprit libre de préjugés, et une franchise parfois un peu sévère. Le Catholicisme, dont il fut un des champions les plus redoutables, eut beaucoup à s'en plaindre : car les excès scandaleux et les turpitudes du clergé ne trouvèrent pas grâce au tribunal de ce juge inflexible. Prenant pour modèle le *Vaisseau des Fous*, de Sébastien Brand, il s'arma à son tour du fouet de la satire, afin de châtier tout ce monde impur dont les folies le révoltaient; il n'é-

pargnait ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, et les femmes trouvaient en lui toute la galanterie et la délicatesse qu'on peut attendre d'un moine franciscain. La bile de Murner est plus âcre que celle de son prédécesseur, ses diatribes sont plus violentes, son langage plus sévère, mais sans noblesse et sans dignité; ses tableaux sont plus cyniques, son ton plus libre et plus voisin de la caricature; partout se trahit la hardiesse ou plutôt la sauvagerie monacale, qui ne craint pas de heurter le goût ou de blesser les convenances.

« Nous achetons bonheur et salut, dit-il quelque part; eh! dites-moi, que n'a-t-on pas à prix d'argent? Vertu, honneur, loyauté, le clergé nous vend tout au poids de l'or, voire même la rémission de nos péchés. Les honneurs, les grâces, les faveurs, qu'ils nous livrent à beaux deniers comptans, ils devraient nous les céder gratis, puisqu'ils les ont reçus de même de notre Maître à tous. Jadis il y avait des savans, des écrivains habiles; on leur confiait alors le soin de gouverner la chrétienté. Aujourd'hui (1) qu'importe que tu sois un âne, entièrement dépourvu de sagesse, de force

(1) Jetz wan du schon ein esel bist,
Und alle wyssheit dir gebrist,
Kanst nüt mer dann müllhier striglen,
Den stal bewaren und verriglen,
So müstu bald ein pfründen hon,
Das du trüwen dienst hast gethon.

seulement à étriller une mule, à garder la porte et à tirer les verroux; tu recevras bientôt une prébende pour prix de tes fidèles services. »

Citons encore la *Corporation des Fripons*, de Murner. Bien qu'il passe en revue dans ce poëme toutes les professions où l'astuce et la fraude parviennent à se glisser, c'est toujours le clergé qu'il poursuit à outrance, comme un ennemi personnel, et qu'il accable des coups redoublés d'une raison supérieure et des traits d'une mordante ironie.

Un écrivain qui sut se frayer une route toute nouvelle et acquérir en Allemagne une renommée imposante, c'est Jean Fischart. A l'instar de Sébastien Brand et de Thomas Murner, c'est la satire de son siècle qu'il a entreprise; mais, plus fécond en saillies originales, plus riche en connaissances variées, doué de plus de verve et d'imagination que ces deux moralistes auxquels il ressemble d'ailleurs par la tendance générale de son esprit, il les surpasse encore par un cynisme d'expressions plus audacieux, une licence de pensées plus désordonnée, une hardiesse de langage qui étonne et qui confond. Fischart excelle surtout à peindre les mœurs et à gourmander les vices de ses contemporains. Doué d'une sensibilité vraie et profonde, il décrit les beautés de la nature et les scènes intéressantes de la vie morale, d'une main ferme et vigoureuse, et son patriotisme, plein de

chaleur et de vie, le rend parfois très-éloquent. De là il passe brusquement et sans transition aucune à des conceptions folles, dont la bizarrerie et le merveilleux enchérissent sur celles des contes de fées les plus absurdes, dont le plan répond à l'idée-mère par l'incohérence des faits, l'invraisemblance bouffonne de l'action, et la nullité apparente d'intention et de but; il mêle les idées les plus étranges et les plus incompatibles, accouple les images les plus disparates et les plus choquantes, forge des mots bizarres; le tout semblable aux créations fantastiques d'une imagination en délire et d'un cerveau exalté.

Il y avait alors en France un philosophe profond, doué d'un esprit aussi vaste que singulier, d'une vive imagination et d'une mémoire prodigieuse; prédicateur renommé et bouffon plein de verve, fort goûté des gens du monde qu'il amusait, fort peu de ses confrères qu'il effaçait; successivement bénédictin, cordelier, docteur en l'art d'Hippocrate et chanoine; absous d'apostasie pour avoir égayé les cardinaux et le pape; enfin retiré à Meudon, et là, médecin de ses ouailles et pasteur de ses malades. Pendant un séjour de quelques mois à Rome, « la ville la plus moinante de toute la moinerie (1), » il eut tout le loisir d'étu-

(1) Rabelais, *Gargantua.*

dier cette cité gigantesque, ensevelie sous ses sept montagnes qui lui servaient de trône, et qui lui servent aujourd'hui de tombeau, mélange de prêtres, de banquiers, de courtisannes, à Rome qui apprendra plus tard à qui elle a ouvert sans crainte ses consistoires et son Vâtican. Voyant, dans son siècle, tout le monde occupé, les uns à la gloire, les autres à la science, il ne voulut pas, dit-il, demeurer les bras croisés. A l'exemple de Diogène le corynthien, il roule son tonneau sur la place publique, et apostrophant chacun qui passe, il s'écrie joyeusement : « Venez-y boire, enfans, et ne craignez pas d'y puiser; il a source vive et veine éternelle; arrière seulement les docteurs et les cafards! ce n'est pas pour eux que mon vin est tiré (1). » Puis dans l'ouvrage le plus fou et le plus raisonnable, le plus spirituel et le plus grossier, le plus inoffensif en apparence, et le plus hardi, il immole tout à la risée publique, la couronne des rois, le rabat du prêtre, le cordon des moines et l'encrier des pédans.

Les moines! voilà le plastron continuel des railleries de Rabelais, le sujet favori de ses vives attaques, les boucs émissaires de tous les vices et de tous les péchés de son temps; c'est leur sensualité, leur ignorance, leur érudition ridicule, que cet

(1) *Discours sur la marche et les progrès de la Littérature française au seizième siècle,* par St-Marc Girardin.

impitoyable et hardi railleur poursuit de ses traits acérés. Mais cet homme pour qui rien ne semble respectable et sacré, à qui, en revanche, tout est bon, tout sert, pourvu qu'il alimente sa gaieté par le spectacle douloureux de la folie universelle, est-ce un vil bouffon, un écrivain bizarre, un peintre indécent? ou bien est-ce un philosophe qui enveloppe de formes grossières et parfois cyniques la satire d'un siècle ridicule et corrompu, la censure des mœurs, des idées et des institutions? Cette dernière hypothèse a prévalu de nos jours, et l'examen approfondi des écrits de Rabelais la confirme pleinement.

Quoiqu'il en soit de ces conjonctures, Rabelais a trouvé un heureux imitateur dans ce Fischart de joyeuse mémoire, espèce de Roger Bontemps, dont le nom ne nous est parvenu qu'escorté des images les plus bouffonnes et des traits d'une gaieté intarissable. Le titre seul de sa traduction du premier livre de *Gargantua* annonce l'esprit le plus original et le plus fertile en créations extravagantes (1); il sert aussi à montrer les idées mons-

(1) Nous transcrivons ici, pour l'édification des personnes familières avec l'idiôme allemand, le titre bizarre de ce bizarre ouvrage, dont aucune traduction française ne peut reproduire l'étrangeté :

Affentheuerlich Naupengeheurliche Geschichtsklitterung, von Thaten und Rahten, von Kurzen langen Weilen vollen beschreiten Helden und Herrn GRÂNDGUSIER GARGANTUA *und* PANTAGRUEL,

trueuses qui naissaient sans effort sous la plume de cet homme singulier auprès duquel Rabelais, à la rigueur, pourrait passer pour classique. Eu égard au temps où il écrivit, on ne saurait lui refuser le titre de premier écrivain humoristique de l'Allemagne. Une pensée noble et vertueuse l'anime constamment; il mêle l'épigramme à la mélancolie, l'ironie amère au merveilleux de l'épopée; c'est un Ulysse satirique visitant un à un, comme autant de provinces de la folie, tous les vices de l'humanité.

Si un goût un peu sévère, si les convenances mêmes peuvent ne pas trouver le *Gargantua* de Fischart tout-à-fait irréprochable, il est permis du moins de louer sans restriction le conte en vers qu'il écrivit sous le titre de *l'Heureux Navire*, et dont le sujet est un événement devenu célèbre dans les annales de la Suisse allemande. — Les Zurichois, disent les historiens du temps, dési-

Königen in Utopien, Iederwelt und Nienenreich, Soldan der neuen Kannarien und Oudyssen Inseln, auch Grosfürsten in Nubel Nibel Nebelland, Erbvögt auf Sichilburg, und Niederherrenz Nullibingen, Nullenstein und Nirgendheim. Etwann von M. Franz Rabelais, *französisch entworfen; nun aber überschrecklich lustig in einen Model vergossen, und ungefehrlich obenhin, wie man den Grindigen lauset, in unser Mutter-Lallen über oder drunter gesezt. Auch zu diesem Druck wieder auf dem Amboss gebracht und dermassen Pantagruelisch verposselt, verschmidt und verdängelt, dass nichts ohn ein Eisen Nisi dran mangelt, durch* Huldrich Elloposkleron, *Gedruckt zu Grenesing im Gânssreich.*

raient engager Strasbourg à faire partie de la Confédération helvétique. Les habitans de cette dernière ville s'y refusaient, et alléguaient pour motif leur trop grand éloignement des frontières de la Suisse et l'impossibilité d'en recevoir des secours, si quelque danger pressant les menaçait. Pour dissiper ces craintes, une réunion de Zurichois de toutes les classes, dont Fischart lui-même faisait partie, conçut et réalisa un projet digne par sa singularité, de cette époque de folie et de joyeux abandon. Ces dignes Suisses firent remplir une vaste marmite d'environ 200 livres de bouillie de millet, parvenue au degré le plus brûlant de la cuisson, et ils s'embarquèrent au lever du jour avec cet appareil sur la Limath, d'où ils gagnèrent à force de rames le courant du Rhin. Grâce à leur diligence, les Zurichois mouillèrent à Strasbourg après une courte traversée, et remirent aux craintifs habitans de cette ville, leur bouillie encore chaude. Qui aurait pu refuser quelque chose à ces hommes si prompts et si entreprenans? Les Strasbourgeois célébrèrent l'arrivée de leurs nouveaux confédérés par un tir public et un repas solennel, où la marmite figura avec honneur. Le petit poëme que Fischart broda sur ce fond si simple et si touchant, est plein de charmes et d'intérêt. Tout y vit, tout y respire; le Rhin, que Boileau devait personnifier plus tard sous les traits

d'un vieillard aux prunelles humides, à la tête couverte de roseaux, apparaît dans toute sa grandeur et toute sa majesté.

Voici quelques passages qui peuvent faire juger de ce singulier poëme :

« Le Rhin n'écouta pas jusqu'au bout; il enveloppa le vaisseau de ses vagues écumantes, se roula autour des avirons, battit joyeusement la rive, et laissa échapper une voix murmurante qui semblait dire : Allons, braves confédérés, allons, ne perdez pas courage; suivez l'exemple de vos aïeux qui firent de même, un siècle avant vous; il est glorieux d'imiter ses ancêtres. Allons, mon cher vaisseau, navire audacieux, cours vite; on te nommera bientôt l'heureux navire, et j'aurai ma part de ta renommée, parce que je t'aurai secondé de mon mieux.

« Cette voix surprit tout le monde, et chacun se tut; on eût dit que le vent soufflait dans quelque cavité sonore. L'allocution du fleuve réveille le courage des voyageurs, ainsi que le son du cor et le sifflet du chasseur qui se font entendre aux chiens égarés dans la sombre forêt ou dans l'étroite vallée : cette voix amie les fait tressaillir de joie; ils se raniment et regagnent bientôt le logis. L'équipage fit de même, tous ramèrent de plus belle, et, penchés tantôt en avant, tantôt en arrière, ils agitèrent leurs avirons avec tant de vigueur, qu'ils

semblaient vouloir se renverser sur le dos. Le pilote était comme cloué à sa place, et traçait de tels sillons dans le fleuve, que tout semblait bouleversé. »

La peinture des bords de ce fleuve et des scènes enchanteresses qui s'offrent tour à tour aux yeux des voyageurs, la franche gaieté à laquelle ils se livrent, le patriotisme qui les enflamme, et l'énergie de ces hommes qui sentent tout le prix de la liberté, et veulent la faire goûter aux autres, sont des tableaux achevés et traités avec une grâce et une délicatesse parfaites. Le romancier actuel Spindler a décrit en prose, à la manière de Walter Scott, cet épisode historique sous le titre de *Blumlein Wunderhold.*

Le XVIIe siècle s'ouvre en Allemagne sous les auspices les plus fâcheux pour la poésie et l'éloquence. Depuis long-temps deux puissances rivales étaient en lutte, le principe catholique ou d'autorité, et le principe d'examen ou de liberté de conscience. La Réforme avait porté un coup mortel à la puissance de la cour de Rome, mais n'avait pu l'anéantir entièrement; la victoire flottait douteuse entre les deux partis. Les deux principes, dans l'impossibilité de triompher l'un de l'autre, s'étaient résignés à vivre en paix; paix mensongère, tranquillité apparente, transaction purement momentanée, qui ne reposait sur rien de solide, rien de durable,

mais qui offrait en revanche le spectacle de grandes et de sanglantes alternatives.

Les succès de la Réformation inquiétaient le St-Siége; il fallait des hommes dévoués et prêts à tout, l'ordre des jésuites fut fondé. Ce fut une réaction naturelle du principe d'autorité contre l'émancipation de la raison humaine et la puissance du Luthérianisme. Les jésuites étaient les représentans actifs du pouvoir catholique, et jamais ordre ne fut aussi redoutable et aussi puissant. « Les jésuites, dit un écrivain genevois (1), voulaient le succès et à tout prix; aussi tout au monde, études, voyages, travaux, persévérance, talens, génie, scélératesse, vertu même, tout paraissait bon, pourvu qu'on rétablît la fortune de Rome. A force d'adresse ces hommes étendirent leurs longs bras dans tout le monde; ils se glissèrent dans les cabinets des princes et autour du trône des rois; ils enveloppèrent d'invisibles filets le monde catholique, et furent comme de mauvais génies planant sur la terre pour la démoraliser. » Ferdinand, frère de Charles-Quint, était l'élève des disciples de Loyola; à ce titre, il déplut aux Bohémiens, qui refusèrent de le reconnaître pour leur roi. On jeta sans façon à Prague quatre gouverneurs par la fenêtre du

(1) *Principaux faits de l'Histoire-Sainte et de l'Histoire de l'Eglise chrétienne*, par J. J. Chenevière, pasteur et professeur à Genève.

château ; on appela Frédéric V, électeur palatin, et, par cette révolte partielle, commença une guerre dont personne ne pouvait prévoir le terme ni calculer les conséquences.

Il n'entre pas dans notre plan de poursuivre le récit de cette lutte fameuse qui ensanglanta les champs de l'Allemagne ; il nous suffira d'examiner en quoi elle fut nuisible au développement des lettres et des arts.

D'abord elle désunit toutes les parties du faisceau germanique, fit perdre aux Allemands leur esprit de nationalité, et les divisa en deux partis irréconciliables, dont l'un portait écrit sur sa bannière : *Catholique*, et l'autre : *Protestant*.

En second lieu, les Réformés, au lieu de vider leur querelle en famille, demandèrent du secours à tout le monde.

Et d'abord c'est Christian de Danemark, qui se croit appelé à délivrer l'Allemagne protestante, et à triompher des impériaux. Battu et forcé de conclure une paix humiliante, sa défaite complique encore la question politique, rend l'ambition de Ferdinand plus hardie, et prépare l'agrandissement de la maison d'Autriche. Alors les réformés se tournèrent vers la France, où Richelieu régnait sous le nom de Louis XIII, puis vers la Suède. La mort de Gustave-Adolphe constata l'inutilité de la lutte des deux principes, et fit pres-

sentir que tôt ou tard le Protestantisme s'assiérait auprès du Catholicisme sur le trône des rois.

Le traité de Westphalie, signé le 24 octobre 1648, mit, il est vrai, un terme à cette lutte séculaire, mais il morcela l'Allemagne, et lui fit perdre son unité politique et morale. On sait à qui cette guerre profita. Quant à l'Allemagne, qui avait eu tant à souffrir de ses démêlés avec Ferdinand II, elle n'acheta, au prix de torrens de sang, que la liberté de conscience et le libre exercice de sa foi.

Mais ce qui porta le coup le plus funeste à l'intégrité de la Confédération germanique, ce fut le droit reconnu à chaque membre de ce vaste corps, de former des alliances particulières, tant qu'elles n'étaient hostiles ni à l'empereur ni à l'empire. De là l'affaiblissement graduel des liens qui unissaient ensemble ces divers états, qu'on avait regardés jusqu'alors comme parties intégrantes d'un tout indissoluble et indivisible.

A dater de ce jour, l'unité de l'Allemagne fut brisée: ce fut le prélude des conquêtes de la France, de la chute de l'empire allemand, et de sa conversion en empire d'Autriche : c'est une conséquence toute naturelle des prémisses posées dans le fameux traité de Westphalie : Bonaparte, habile logicien, ne fit que tirer cette conséquence; les grands hommes n'improvisent rien.

La médiation des puissances étrangères dans les débats de l'Allemagne reformée avec Ferdinand II, eut les conséquences les plus funestes, comme aura tout acte politique, en vertu duquel les nations sont assez aveugles pour faire intervenir une puissance voisine dans leurs querelles avec leurs souverains. Mieux vaut vivre cinquante ans sous le joug du despotisme le plus dur, s'il n'est pas imposé par des baïonnettes ennemies, plutôt que de souffrir que les étrangers interviennent dans vos affaires, et qu'ils vous fassent la loi.

Au milieu de la stérilité des créations littéraires, qui succéda à l'explosion de la Réforme et à la guerre de 30 ans, on ne s'attendait guère à voir les premières lueurs de la renaissance des lettres et des arts, poindre à l'orient de l'Allemagne.

Jusqu'à l'année 1330, la Silésie, sans être précisément une province polonaise, avait fait partie de la Pologne. Depuis lors jusqu'à la guerre de trente ans, placée sous la domination de ce royaume, elle avait partagé les succès et les revers des Polonais. La langue allemande pénétra de jour en jour davantage dans la Silésie, et quand le duché fut joint aux possessions de la maison d'Autriche, les lettres et les arts, bannis du sol qui les avait vus naître par le fracas des armes et ces flots de combattans qui se ruaient sur l'Allemagne en-

sanglantée, trouvèrent sur le sol éloigné de la Silésie un asile et une généreuse hospitalité.

C'est de là que sortit un homme dont la mission était de rappeler les muses effrayées, et de réveiller en Allemagne, dans ces temps d'orage, le goût des lettres et le sentiment du beau.

Opitz, né en 1597, mérita, comme Chaucer, en Angleterre, comme le marquis de Villena en Espagne, comme Dante en Italie, le surnom honorable de *père de la poésie*. Plus d'un grand seigneur chercha à se l'attacher, et sa renommée s'étendit si loin, que Bethlem Gabor, prince de Transylvanie, l'appela auprès de lui, à Weissenbourg, comme professeur de philosophie et d'humanités; le duc de Liegnitz chercha à le fixer à sa cour; l'empereur Ferdinand II lui plaça de sa propre main le laurier poétique sur la tête; enfin le roi Wladislas IV, de Pologne, le nomma son secrétaire intime et son historien.

La jeunesse d'Opitz fut singulièrement active. Il visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingen, le Holstein et la Hollande: une connaissance approfondie des hommes et des langues, voilà ce qu'il y gagna. Victime de la peste qui désolait Dantzig, il mourut dans sa quarante-deuxième année. La fin prématurée d'Opitz fut une perte douloureuse pour les lettres : bien que l'Allemagne fût alors en proie à tous les fléaux

de la guerre, sa mort devint le signal d'un deuil universel. La gloire d'avoir été le père de la poésie allemande, le créateur d'un langage poétique et d'un rythme nouveau, cette gloire lui appartient en propre : le temps, le plus inflexible des critiques, n'a point effeuillé la couronne que l'admiration contemporaine avait déposée sur son front.

Les services qu'Opitz rendit à la poésie allemande peuvent se classer sous deux chefs principaux, le style et la pensée, la forme et le fonds.

Quant aux formes matérielles du langage, il perfectionna la prose dont Luther avait déjà corrigé la rudesse et adouci les aspérités. La poésie lui doit d'avoir révélé à ses compatriotes, dans son livre de la *Prosodie allemande*, toutes les ressources que leur offrait leur langue, ainsi que l'importance, la valeur des syllabes et leur juste intonation.

En second lieu, on trouve chez Opitz des sentimens d'une mâle énergie, pleins d'une douce piété et d'une morale austère. Nourri de la lecture des anciens, il transporte avec assez de bonheur dans ses écrits les images, les pensées et les sentimens qu'il leur emprunte. Mais il lui manque ce qui caractérise le véritable poëte; une imagination riche et puissante, de l'inspiration, et le don d'animer ses créations littéraires de cette vie de l'ame, de cette verve instantanée, écho des plus

intimes accens de la nature. Il lui manque d'être transporté de ce qui nous émeut, d'être ravi de ce qui nous frappe; son enthousiasme n'est que de l'admiration. Il n'entend pas cette voix divine qui parle chez les poëtes presque à leur insu; il n'éprouve pas ce désir involontaire qui les entraîne, cette impulsion secrète, ce penchant irrésistible qui les pousse à se répandre au-dehors : en un mot, ils peignent; Opitz écrit.

Plus calme, plus tendre, plus ingénu, Opitz réussit mieux dans la poésie didactique, et dans celle qui a pour objet la description des scènes de la nature. Schlegel a dit de lui : « Quiconque est capable de sentir la poésie héroïque, apercevra partout dans les écrits d'Opitz cette manière de penser et cette grandeur d'âme qui font le vrai poëte. Son style a une simplicité naïve et sans art, accompagnée de dignité et d'énergie, et qui plus tard n'a été que rarement ou plutôt jamais atteinte. Sous ce rapport, ajoute M. Schlegel, je ne balance pas à le mettre bien au-dessus de Klopstock, quoique dans son temps ce poëte se soit trouvé placé si fort au-dessus de ses rivaux. »

Opitz a beaucoup écrit, mais toutes ces compositions n'ont pas le même mérite littéraire et poétique. Nous ne parlerons ni de son poëme sur le repos de l'âme, série de réflexions morales sur les causes et les effets de ce bien-être que procure

une conscience en paix avec elle-même ; ni de son *Eloge de la vie des champs*, petit poëme pastoral, inspiré par la lecture des *Géorgiques* de Virgile ; ni de celui qui a pour titre : *Souverain bien*, où l'auteur passe en revue les différentes sources de jouissances mondaines, et cherche à en démontrer la vanité. Ces trois productions, qui ont entre elles un air de famille très-frappant, se distinguent par des sentimens nobles, des pensées naturelles et touchantes, et de la simplicité. Dans l'ouvrage qui a pour titre : le *Vésuve*, Opitz décrit avec beaucoup de charmes et d'entraînement les merveilles de la ville de Naples, et raconte la fameuse éruption du volcan, sous les cendres duquel Pline-le-Jeune expira étouffé.

Opitz a l'art de remuer dans cette peinture toutes les fibres du cœur humain, de frapper et d'attendrir, de peindre à la fois le terrible et le gracieux. On entend d'abord la mer mugir et rouler vers le rivage ses flots amoncelés. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, la montagne s'ébranle, et sa cime, entr'ouverte, vomit des torrens de feu qui inondent au loin les campagnes. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne ; des bruits lointains annoncent de sinistres malheurs ; toute la nature paraît consternée et saisie d'effroi.

Après avoir décrit avec chaleur et presque avec l'émotion d'un témoin oculaire ce superbe et terrible spectacle, Opitz sait trouver des expressions touchantes pour nous peindre deux frères emportant sur leurs épaules, à travers les flammes, leur père et leur mère; trait sublime d'héroïsme, miracle de l'amour filial, auquel les contemporains ont payé un juste tribut d'admiration.

Dans le reste de ses écrits qui sont très-nombreux, il règne en général des sentimens nobles et des pensées morales. Opitz gémit sans cesse sur les maux incalculables que la guerre amène avec elle, tonne avec chaleur contre les vices de son temps, et célèbre les charmes et les heureux fruits de la vertu.

« Si la paix règne dans un pays, dit Opitz, s'il ne faut combattre personne, on circule inoccupé; de l'inaction naît la sécurité, et à la longue une trop grande sécurité enfante la servitude. La liberté veut être comprimée et défendue; elle veut qu'on la réveille, de même que le sein de la terre n'est fécond qu'ouvert par le soc de la charrue; elle veut qu'on lui résiste; son salut, sa vie, est un glaive dans une main guerrière. Elle ne suce pas le lait d'une mère; le sang doit la nourrir; il ne lui faut ni hurlemens, ni cris, ni larmes d'enfans, mais un bras vigoureux. Dieu aide celui qui l'invoque, et se défend en homme libre. La vertu ne

se repose pas sur un lit moelleux; le rauque cri de guerre, les timbales, la trompette, l'aspect de l'ennemi, la fureur, le sang couleur de feu; voilà son aiguillon, voilà ce qui excite son courage. »

Nous citerons encore une élégie d'Opitz sur la mort d'une jeune fille qu'il avait tendrement aimée, et qui lui fut ravie dans son printemps.

« L'été, quand tout verdoie et se réjouit, quand on voit la forêt, la montagne, la plaine et le vallon se rajeunir, le tendre lis efface par sa blancheur toutes les fleurs ses compagnes, quelque belles qu'elles soient; les abeilles s'abattent sur lui par nombreux essaims, et sucent avidement ce doux nectar, ce miel savoureux : le lis lève sa tête; sa robe surpasse en finesse toutes les fleurs qui l'environnent; son aimable parfum charme le cœur et les sens; on ne peut s'empêcher de l'aimer, de le chérir; le beau zéphir en est épris, et le caresse d'un souffle tendre et respectueux.

« Soudain arrive l'aquilon glacé; il traverse la plaine, siffle, hurle, crie et mugit; il terrasse le lis avec brutalité, et sa cruauté n'est point fléchie par les traits délicats de la fleur; la prairie verdoyante pleure son plus bel ornement; les abeilles, tristes et désolées, voltigent de côté et d'autre, et sont saisies de douleur. Toi aussi, tu étais la plus belle, et tu meurs, toi de qui seule je pouvais attendre un remède à mes maux : ô toi qui faisais

mon bonheur, te voilà couchée dans un cercueil, froide et inanimée. Lis éclatant de blancheur, miroir de toutes les vertus, à la fleur de ton âge, la cruelle mort abrége tes jours, déjà si courts et si rapides. Tu es délivrée des angoisses de la terre, et moi, privé de ta présence, je languirai dans l'isolement et la douleur. Toi, tu vis dans la mort; moi, je suis mort dans la vie. »

Les encouragemens donnés à la culture de la langue et de la poésie allemande, et l'exemple d'Opitz, exercèrent l'influence la plus salutaire sur les progrès des lettres et des arts; tout ce qui tenait de près ou de loin à l'enseignement littéraire se sentit animé d'une ardeur nouvelle; l'Allemagne et surtout la Silésie, furent bientôt inondées de versificateurs. La plupart n'ont eu qu'un succès éphémère, et leur renommée est morte avec eux. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire mention de deux poëtes de l'école d'Opitz, qui ont survécu à leur siècle; ce sont Flemming et Gryphius. Arrêtons-nous quelques instans pour les examiner de plus près.

Flemming annonça de bonne heure les talens distingués qui devaient en faire plus tard le premier poëte de son temps. Echappé au fléau de la guerre qui désolait la Saxe, sa patrie, Flemming se rendit dans le Holstein, dont l'ancien régent, le duc Frédéric de Schleswig Holstein, était à la veille d'envoyer un ambassadeur au czar.

Flemming reçut la charge de gentilhomme de la chambre et d'écuyer tranchant. Le poëte visita la Russie et pénétra jusqu'à Moscou. De retour dans le Holstein, il fut appelé à recommencer sa vie aventureuse, et entreprit un plus long voyage. Le duc de Schleswig, dans le but de répandre le christianisme, ou d'ouvrir de nouvelles relations commerciales, avait conçu le bizarre projet de se mettre en rapport avec le schah de Perse. Cent personnes, au nombre desquelles se trouvait Flemming, composaient l'ambassade. Le voyage fut hérissé d'obstacles, et signalé par de nombreux accidens; le trajet dura deux ans. Flemming, toujours animé par deux sentimens nobles et généreux, l'amour de sa patrie et le culte des Muses, composa pendant la route plusieurs poëmes lyriques, et fit retentir ses chansons allemandes à Kasan, Astrakan, dans les steppes inhospitalières de la Tartarie, sur les flancs du Caucase, aux bords du Volga, et dans la magnifique cité d'Ispahan.

M. Wilhelm Schlegel, le célèbre critique, a célébré la gloire de ce jeune poëte dans deux sonnets, où il l'appelle l'Orphée de ces Argonautes, que l'Allemagne, désireuse de la paix, envoya chez les Perses, sur les ondes du Volga et les flots de la mer Caspienne. « Tu révélas, dit-il, une poésie étrangère à des contrées où jamais n'avaient retenti les accens d'une voix allemande. Tes chants

sublimes ont triomphé de plus de pays que n'en soumirent jamais les phalanges macédoniennes. La patrie, le fléau de la guerre, la douce amitié, le tendre amour, les merveilles des pays lointains et des contrées étrangères, tout s'anime sous les accords de ta lyre. »

Marié à son retour de la Perse, la mort vint le surprendre au sein des délices d'une union assortie, et l'arracher aux bras d'une jeune épouse pleine de beauté, de douceur, d'esprit et de talens. Il vit s'éteindre ses jours avec le calme que donne une conscience pure et le repos d'une belle âme; son épitaphe, véritable chant du cygne, qu'il composa peu d'heures avant de mourir, respire une touchante mélancolie et une noble simplicité.

Il n'est donné à personne de ne pas se sentir ému en présence des beautés de l'univers. Il y a en nous un instinct qui nous met en rapport avec toutes les scènes de la création; la nature a un langage qu'elle adresse à l'homme. Qui pourrait rester sourd à cette voix? Elle est trop élevée, elle est trop éclatante. Flemming possédait cette faculté qui réfléchit, comme une glace fidèle, les impressions du monde sensible, symboles des affections de notre âme, et qui trouve, pour reproduire nos sentimens et nos pensées, le tour le plus vif et l'image la plus transparente—l'imagination. On reconnaît dans ses peintures la trace d'une impression réelle; on

se figure même quelque chose de ce que dut éprouver le voyageur en présence des scènes imposantes que lui offrirent les contrées étrangères qu'il parcourait. Au terme d'une existence tour à tour aventureuse et contemplative, long-temps jouet des passions, il conservait en lui le pouvoir d'en évoquer les souvenirs, et de leur prêter une nouvelle vie; alors ces images douloureuses, adoucies par l'éloignement, perdaient de leur amertume, et ces émotions se tournaient en poésie, comme les vapeurs du ciel s'épanchent en rosée.

Dans le court espace d'une vie si tôt dévorée, il foula aux pieds une terre tout-à-fait inconnue des Allemands, et quoiqu'il rendît justice aux différens peuples qu'il visitait, il sut rester original et garder sa propre individualité.

La pièce qui ouvre le recueil de Flemming a pour titre : *Élégie sur les souffrances injustes du Christ.* Le poëte vient de raconter que les Juifs demandent avec instance qu'on relâche Barnabas, et que Jésus soit livré en sacrifice. C'est alors que le poëte s'écrie :

« O châtiment inique ! ô supplice qui va frapper une tête innocente; le Messie va s'éloigner; il doit se laisser charger de liens par les bourreaux; il est condamné à la mort de la croix. Le vainqueur du trépas, le créateur de tout ce qui respire est en butte à d'horribles outrages, à de pé-

nibles humiliations. Son sang inonde cette page de notre vie, qui s'élèvera en jugement contre nous, au tribunal du Dieu tout-puissant.

« Celui qui a porté notre croix, doit porter lui-même la sienne sur le Golgotha. Il sera fouetté et cloué sur un bois infâme, lui dont la majesté embrasse tout ce qui s'élève et tout ce qui s'abaisse, tout ce qui naît et tout ce qui meurt, le ciel et la terre, le jour et la nuit. Le soleil s'obscurcit à la vue des maux qui menacent son Créateur. Le jour fait place aux ténèbres, l'azur du ciel s'efface et disparaît; l'astre des nuits et son cortége lumineux, effrayés du tumulte, s'enfuient, comme si l'aurore allait reparaître. Tout s'ébranle, tout chancelle, le monde paraît près de s'écrouler. La nature entière tressaille, quand la voix de son père s'écrie : « Le Seigneur abandonne son Fils, une soif ardente dévore son Créateur. »

C'est sur ce ton noble et pathétique qu'est écrite toute cette pièce, à laquelle il faut ajouter le charme du mètre et de l'harmonie poétique. En voici la fin :

« Auguste ami, agrée cette hymne funèbre, ce cantique de douleur que m'arrache la mort cruelle qui t'a couché dans le tombeau. Sauveur du monde, reçois mes actions de grâce! victime expiatoire, entends nos hymnes de reconnaissance! grand pacificateur, repose en paix! quoi-

que un gardien impuissant veille sur ton sépulcre; endors-toi jusqu'au jour où tu te lèveras radieux, vainqueur de la mort et du tombeau. »

Andréas Gryphius, natif de Silésie, et disciple d'Opitz, a marqué sa place parmi les meilleurs poëtes de son temps. Sa vie fut semée de traverses et de peines, et les malheurs l'assaillirent presque au sortir du berceau; mais son courage et sa résignation ne l'abandonnèrent jamais. Au sein même des tribulations les plus pénibles et des préoccupations les plus douloureuses, il entrevoyait toujours avec joie cette existence future vers laquelle la foi chrétienne guidait ses pas mal assurés.

Orphelin de bonne heure, et nommé prédicateur à Glogau, il eut le malheur de perdre sa mère. Forcé de quitter sa patrie désolée par la guerre de 30 ans, l'infortuné jeune homme, sans protecteur et sans appui, se mit tristement en route, cherchant de lieu en lieu un refuge et un terme à ses continuels pélerinages. L'instruction rapide qu'il acquit en voyageant, et quelques discours d'apparat qu'il fut appelé à prononcer en public, répandirent tant d'éclat sur son nom, que le 30 novembre 1637 il fut décoré de la couronne de laurier par le comte palatin de Schoenborn. A la mort de ce protecteur illustre, Gryphius lia connaissance avec G. Schlegel, riche Poméranien, fit un voyage en France, en Italie, et dans une partie de l'Alle-

magne, vécut quelque temps à Strasbourg, puis à Stettin, et mourut à l'âge de 48 ans, frappé d'une attaque d'apoplexie.

Gryphius s'essaya dans divers genres de poésie; mais ses productions dramatiques le placent au premier rang des écrivains de cette époque qui travaillèrent pour le théâtre. Doué d'un génie entreprenant, d'une connaissance profonde du cœur humain, et d'une érudition remarquable, il s'appliqua, non sans succès, à reproduire les tragédies des poëtes grecs les plus renommés. Encensé par les uns, dénigré par les autres, Gryphius a trouvé des Aristarques sévères et des juges trop indulgens. Quelques critiques, entr'autres Elie Schlegel, l'ont comparé à Shakspeare, sans craindre le ridicule, je dirai presque le scandale d'un tel rapprochement. Ce qui manque surtout à Gryphius, c'est un esprit plus inventif, c'est de l'originalité. Dans ses études sur l'antiquité grecque, il oublie que ces drames imposans n'étaient pas une carrière d'où il dût extraire des colonnes et des marbres précieux, comme sa conquête, mais un temple élevé où il fallait pénétrer avec un religieux enthousiasme.

Privé par les révolutions politiques et morales de ce merveilleux mythologique qui avait été pour Sophocle et Euripide une mine si féconde, il se voit réduit à créer des fantômes, à faire intervenir

des personnages allégoriques, tels que le Temps, les Saisons, les Vertus, ou des agens d'une magie subalterne, comme des esprits, des revenans; magie puérile et mesquine, à laquelle personne ne croit; ou enfin des créations surnaturelles, des démons, des génies familiers, des anges, ressorts impuissans qui laissent sans mouvement et sans vie tout l'ensemble du drame. On trouve néanmoins dans ses pièces des situations pleines d'intérêt, une action dramatique animée, parfois même de la verve et de l'entraînement.

Voici quelques fragmens d'un chœur, empruntés à une de ses tragédies: *Léon l'arménien*, où le coryphée déplore l'inconstance de la fortune.

« O instabilité des choses humaines! vanité perpétuelle! Dans le cercle des âges, n'y a-t-il donc rien qui apparaisse fixe et certain?

« N'y a-t-il donc que chute et maintien, couronne et potence? n'y a-t-il entre les hauteurs et les abîmes qu'un seul coucher de soleil?

« Mortels, cette vie est-elle autre chose qu'un rêve confus? Ce qu'ont procuré le travail et la sueur disparaît comme l'écume des flots.

« Vous qui ébranlez le monde, vantez, vantez la puissance de vos armes! Pour peu que le ciel se couvre, on se rit de votre faible bras.

« Celui qui vivait au sein de l'abondance, vers qui le Pactole roulait ses trésors, mendia souvent avant la fin du jour un morceau de pain noir.

« Il n'y a rien, rien qui, aujourd'hui encore, ne puisse s'écrouler et s'anéantir, et nous, aveugles que nous sommes, nous espérons rester debout. »

On fait grand cas en Allemagne d'une farce satirique dans le genre de Callot, où Gryphius tourne assez plaisamment en ridicule les manières ampoulées et le langage bizarre des officiers de l'armée, vers la fin de la guerre de 30 ans. Le personnage principal, le capitaine Horribilicriblifax, est demeuré comme un type de la fanfaronnade militaire, et semble calqué sur le Capitan-Matamore, création burlesque du théâtre français.

Je ne ferai qu'indiquer rapidement l'école fondée en Silésie par Hoffmann Hoffmanwaldau, surnommé par ses compatriotes l'Ovide de l'Allemagne; malencontreux réformateur qui ne fit que substituer à la simplicité et au naturel exquis d'Opitz, une recherche de tournures, une afféterie d'expressions, et un clinquant de style dignes de Guarini, qu'il avait pris pour modèle. Parmi ses disciples on distingue Lohenstein, auteur de quelques tragédies où l'oubli des convenances les plus simples et le désordre des idées sont poussés au dernier degré du cynisme le plus révoltant. Son

roman d'Arminius, qui a obtenu les suffrages du célèbre Mendelsohn, passe pour le meilleur écrit de ce genre qu'offre l'Allemagne au XVIIme siècle; on croirait lire le roman de Cyrus ou la Clélie de Mlle de Scudéry.

Nous ne pousserons pas plus loin la longue et stérile nomenclature de toutes les médiocrités en prose ou en vers que ce siècle vit éclore: poëme épique, satire, drame, pastorale, ballade, roman, tout est d'une nullité désespérante, c'est une véritable *jachère* dans l'histoire de l'esprit humain. L'ordre des temps que nous nous sommes imposé la loi de suivre, a l'inconvénient sans doute d'arrêter parfois nos regards sur des écrivains qui n'offrent pas toujours le même degré d'intérêt. Mais l'histoire des rois et des peuples, a-t-on dit, est comme l'histoire des lettres et des littérateurs; elles offrent toutes deux le tableau des mêmes révolutions, la même variété dans les hommes et leurs ouvrages, des époques ternes et sans couleur, et des périodes pleines de gloire et d'éclat. Cette marche est un peu lente assurément; elle n'est pas toujours exempte de monotonie et de langueur; mais on sent que le seul moyen de suivre l'intelligence des nations, c'est dans tout ce qu'elles ont vu naître, dans tout ce qu'elles ont produit. Au milieu de ces travaux ingrats et de cette étude parfois un peu pénible, si l'on n'est plus soutenu par

l'admiration, on l'est encore par la curiosité. Au surplus il fallait franchir ce défilé raboteux, ces broussailles de la littérature, pour arriver dans le magnifique domaine qui va s'ouvrir devant nous, pour admirer ces belles créations du génie, cet éclat de l'imagination allemande qui contraste avec les compositions des âges précédens, naïves il est vrai, mais tout empreintes de rudesse et de grossièreté. Pour me servir d'une comparaison ingénieuse, empruntée à l'un de nos plus spirituels écrivains : dans les romans du moyen âge, le chevalier est d'abord obligé de franchir des landes arides, des buissons, des marais ; il tombe dans les fossés bourbeux d'un gothique château ; mais enfin il arrive. Il découvre des salles resplendissantes de lumière, des princesses enchantées sur des trônes enrichis de diamans ; il entend des musiques célestes ; c'est tout un monde nouveau qui se révèle à ses yeux. Nous souhaitons que la brillante apparition de la poésie allemande, au XVIIIme siècle, ait pour nos lecteurs un charme semblable, et que ce spectacle imposant les dédommage des arides déserts que nous avons dû leur faire traverser.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

INTRODUCTION. France et Allemagne. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des premiers siècles de la Germanie à Charlemagne.

§ Ier Origine de la race germanique. — Dialectes des anciens habitans de l'Allemagne. — Élémens de la nation communément appelée germanique. — Explication du terme générique de Germains. 65

§ II. Premières notions sur la Germanie. — Hérodote, Pythéas, Tacite. — Lois, mœurs et coutumes des anciens Germains. — Aspect général du pays. 70

§ III. Invasion des Barbares. — Chute de l'empire romain. — Action régénératrice des peuples de la Germanie. — Nouveaux principes introduits par eux au sein de la civilisation. 78

§ IV. Anciennes poésies allemandes. — Chants nationaux. — Hymnes guerriers des Goths et des

Pages.

Huns. — Parallèle de la poésie naissante chez les Grecs et chez les Germains. — Le chant indigène en Allemagne. — Traduction de la Bible par Ulphilas. 84

§ V. Influence de la migration des peuples sur les chants nationaux en Allemagne. 93

CHAPITRE II.

De Charlemagne au siècle des Hohenstauffen.

§ Ier Charlemagne, protecteur des sciences, des lettres et des arts. — Académie palatine. — Alcuin. — Eginhard. — Récit épique du moine de Saint-Gall. — L'empereur fait réunir et copier les anciennes poésies allemandes relatives aux Germains. — *Hildebrand* et *Hadubrand*. — Architecture grecque moderne. — Monumens de l'architecture romantique. 99

§ II. Des poésies religieuses au IXme siècle. — Paraphrases de l'Évangile par Otfried et un poëte de la Basse-Saxe. — Caractères distinctifs de ces deux productions. — *Annales des Saxons* de Witekind. — *Histoire d'Allemagne* de Dittmar. — *Chroniques* de Lambert d'Aschaffenbourg. — Drames de Hroswitha. —*Panégyrique en l'honneur de saint Annon.* 120

§ III. La poésie nationale devenue l'apanage du clergé. — Chant de victoire du roi Louis III. — Parallèle de cet hymne guerrier avec l'ode

Pages.

en l'honneur du roi Adelstan. — Poëme sur Walther d'Aquitaine. 134

§ IV. Période transitoire de la poésie allemande. — L'âge chevaleresque succède à l'âge religieux. — Règne des rois francs. — Décadence des arts et des lettres sous le règne de cette dynastie. — Influence des Croisades sur la littérature allemande. 144

§ V. Coup d'œil rétrospectif sur le moyen âge. — Féodalité. — Papauté. 152

§ VI. Institution de la chevalerie. — Caractère de l'amour au moyen âge. — Dante. — Pétrarque. — Berceau de la chevalerie. — Caractère de la poésie chevaleresque. — Cours d'amour. 164

CHAPITRE III.

Siècle des Hohenstauffen.

§ Ier POÉSIES LYRIQUES. — *Minnesaenger*, chantres de la Souabe. — Parallèle des *Minnesaenger* et des troubadours de la Provence. — Henri de Veldeck. — *Guerre de la Wartbourg*. — Walther de Vogelweide. — Henri d'Ofterdingen. 177

§ II. POÉSIE ÉPIQUE. — *Traditions étrangères*. — Livre des Bretons. — Saint graal. — Romans de Charlemagne. — Les quatre fils Aymon. — Alexandre. — Titurel. — Parceval. — Lohengrin. — Tristan et Iseult. — *Traditions nationales*. — Livre des héros. — Niebelungen. — Gudruna.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 26 June, 2018

Pages.

— Rother. — Otnit. — Hug Dietrich. — Wolf-Dietrich. 203

CHAPITRE IV.

Du siècle des Hohenstauffen à la Réforme.

§ Ier Maîtres-chanteurs. 285

§ II. Poésies populaires. — Chants religieux, chants d'amour, chants de corporation, chants politiques. 294

CHAPITRE V.

Siècle de la Réformation.

§ Ier Symptômes avant-coureurs de la Réforme. — Luther. — Services qu'il a rendus à la morale et à la religion. — Son influence sur le développement de la langue et de la littérature allemande. — Ses *Catéchismes pour l'enfance*, ses *Sermons*, ses *Propos de table*, ses *Lettres familières*. 336

§ II. Hans Sachs. — Analyse d'un de ses drames. — Tentatives pour réformer la littérature allemande. — Erasme. — Ulrich de Hutten. — *Lettres de quelques hommes obscurs*. 347.

§ III. Causes de la stérilité littéraire du siècle de la Réformation. — Poésies lyriques de Luther. — Tendance satirique des esprits. — Murner. Son *Vaisseau des Fous*. Sa *Corporation des Fripons*. — Fischart. — Imitation de Gargantua. *L'Heureux*

00081628